



Les ascensionnistes (roman), suivi de : Influence des piliers judéo-chrétiens et sentiment d'imposture dans la trame narrative et la construction psychologique des personnages: le cas de L'imposture, de Georges Bernanos et de Le trou dans le mur, de Michel Tremblay (essai)

Mémoire

Guy Roussel

Maîtrise en études littéraires - avec mémoire
Maître ès arts (M.A.)

Québec, Canada

© Guy Roussel, 2022

Les ascensionnistes

(roman)

suivi de

**Influence des piliers judéo-chrétiens et sentiment d'imposture
dans la trame narrative et la construction psychologique des
personnages: le cas de *L'imposture*, de Georges Bernanos et de
Le trou dans le mur, de Michel Tremblay
(essai)**

Mémoire

© **Guy Roussel**

Sous la direction de :
Alain Beaulieu, directeur de recherche

Résumé

L'œuvre présentée dans la première partie de ce mémoire repose sur la quête d'identité et l'acceptation de soi. Tout au long de l'intrigue, le syndrome de l'imposteur et la difficulté qu'ont les protagonistes à s'attribuer un mérite qui leur revient de plein droit apparaissent en filigrane. Chacun porte une croix qu'il s'impose, une croix fabriquée de toutes pièces par des sentiments non fondés de péché et de culpabilité.

Notre société a établi au fil du temps ses règles de fonctionnement, qui vont des plus évidentes, comme les lois et règlements, aux plus subtiles, comme les piliers judéo-chrétiens de péché, de culpabilité et d'expiation. Des leviers qui affectent encore aujourd'hui le quotidien de tous, y compris celui des écrivains. Par le biais de deux œuvres, soit *L'imposture* de Georges Bernanos¹, et *Le trou dans le mur* de Michel Tremblay², nous examinerons dans la seconde partie du mémoire, l'influence de la religion judéo-chrétienne dans la littérature et son lien avec le sentiment d'imposture.

¹ George Bernanos, *L'imposture*, Montréal, La Bibliothèque électronique du Québec, 303 p.

² Michel Tremblay, *Le trou dans le mur*, Montréal, Leméac/Acte Sud, 2006, 240 p.

Abstract

The work presented in the first part of this dissertation is based on a quest for identity and self-acceptance. Throughout the plot, the Impostor Syndrome prevents the characters from taking credit for themselves. Every protagonist carries a cross that he/she imposes on himself/herself; a cross fabricated by unfounded feelings of sin and guilt.

Over time, our society has established its rules of operation, which range from the most obvious, such as laws and regulations, to the more subtle, such as the Judeo-Christian pillars of sin, guilt, and atonement. These factors still affect the daily lives of all, including writers. In the second part of the dissertation, through the analysis of two novels, *L'imposture*³ by Georges Bernanos, and *Le trou dans le mur* by Michel Tremblay, we will examine⁴ the influence of the Judeo-Christian religion in literature, and its link with the sense of imposture.

³ George Bernanos *L'imposture*, Montréal, La Bibliothèque électronique du Québec, 303 p.

⁴ Michael Tremblay, *Le trou dans le mur*, Montréal, Leméac/Acte Sud, 2006, 240 p.

Table des matières

Résumé.....	ii
Abstract.....	iii
Remerciements.....	vii
PARTIE I.....	1
Les ascensionnistes.....	1
PARTIE II.....	235
Influence des piliers judéo-chrétiens et sentiment d'imposture dans la trame narrative et la construction psychologique des personnages: le cas de <i>L'imposture</i> , de Georges Bernanos et de <i>Le trou dans le mur</i> , de Michel Tremblay.....	235
Introduction.....	236
Chapitre 1 : Bernanos et Tremblay.....	240
1.1 <i>L'Imposture</i> , de Georges Bernanos.....	240
1.2 <i>Le trou dans le mur</i> de Michel Tremblay.....	241
Chapitre 2 : Valeurs religieuses et sentiment d'imposture.....	243
2.1 Valeurs religieuses.....	243
2.1.1 Péché.....	243
2.1.2 Culpabilité.....	244
2.1.3 Expiation.....	245
2.2 Sentiment d'imposture.....	246
Chapitre 3 : Influence de la religion et du sentiment d'imposture.....	248
3.1 Chez Georges Bernanos.....	248
3.1.1 Entre Dieu et Diable.....	248
3.1.2 <i>L'Imposture</i>	249
3.2 Chez Michel Tremblay.....	252
3.2.1 Une société qui se cherche.....	253
3.2.2 <i>Le trou dans le mur</i>	254
Chapitre 4 : Valeurs religieuses et sentiment d'imposture dans le volet création.....	257
Chapitre 5 : Observations comparatives.....	260
5.1 Culture et société.....	260
5.2 Religion et piliers judéo-chrétiens.....	261
5.3 <i>Imposture</i>	262
Conclusion.....	264

Bibliographie.....	267
Corpus	267
Sources principales.....	267
Sources secondaires	268

À un moment donné de notre existence, nous perdons la maîtrise de notre vie, qui se trouve dès lors gouvernée par le destin. C'est là qu'est la plus grande imposture du monde.

Paulo Coelho

Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur de recherche, Alain Beaulieu, pour ses encouragements et ses judicieux conseils, tout au long de la route.

PARTIE I
Les ascensionnistes
(roman)

Je n'ai jamais compris pourquoi, lorsque l'on meurt, on ne se contente pas de disparaître, afin que rien ne change, sauf que vous ne seriez plus là. J'ai toujours pensé que j'aimerais que ma pierre tombale reste vierge. Pas d'épithaphe, pas de nom. En fait, si, je voudrais qu'elle dise « fruit de l'imagination ».

Andy Warhol

*À Marie-Hélène, qui a fait de mon cœur son
dernier refuge.*

Le sentiment de ne pas être aimé est la plus grande des pauvretés.

Mère Teresa

I

Montréal, 5 novembre 2016. Célébrons l'opulence.

Autour de tables drapées de blanc, une volée dépareillée d'oies et de pingouins caquette en buvant du champagne. Les oies sont en robes. On les a bien gavées, observe Pierre Brindamour alors que s'ouvre le rideau. Coincés dans leur smoking, les pingouins comparent leur fortune comme le feraient des adolescents avec leur équipement.

Ce soir, on intronise trois nouveaux lauréats au club des « cinquante avant cinquante ». Pierre ferme le bal, privilège accordé à celui qui a accumulé le plus grand pécule en franchissant la ligne du demi-siècle. Juché sur une tribune, il extirpe un papier de sa poche.

— Monsieur le président, membres du comité de sélection, mesdames, messieurs. C'est avec honneur et humilité que j'accepte aujourd'hui ce Nobel de la paix qui...

Il plisse les yeux avant de mettre ses lunettes.

— Mauvais discours. Je suis en avance.

Quelques sourires apparaissent.

Excellent orateur, Pierre retrace son parcours, de la pauvreté à la richesse, en ponctuant certains passages d'allégories bien choisies.

Après les applaudissements d'usage, un homme qu'il ne connaît pas, mais qu'on imagine important, lui remet une plaque tarabiscotée sur laquelle on a inscrit son nom en grosses lettres, symbole de sa réussite.

Il improvise un dernier mot qui le surprend autant que l'assemblée.

— Vous me faites tous chier, bande de cons!

* * *

Le vol entre Montréal et Québec est à l'heure. Pierre se cale dans son fauteuil, en première, un verre de blanc à la main. Il réentend cette dernière ligne, qui n'existait pas sur sa feuille. « Vous me faites tous chier, bande de cons! »

De toute évidence, quelqu'un avait piraté son cerveau, mais qui, et pourquoi? Ces gens étaient de son espèce. Tout de même pas une tare que de réussir.

Le courriel de son banquier reçu en matinée avait peut-être quelque chose à y voir.

Toutes mes félicitations, Monsieur Brindamour. Un honneur bien mérité. Exploit peu commun que d'accumuler plus de cinquante millions avant 50 ans. D'après nos estimations, vous atteindrez les cinquante-huit millions d'ici la fin du mois. Faut le faire! Solde en date: 57 992 642,24 \$.

« Mérité », « accumuler », « exploit ». Des rappels qui à ses yeux n'ont rien d'honorables. Trois brevets obtenus sans grands efforts, quelques placements bien choisis, et voilà qu'on est un dieu.

Il ferme les yeux, délaissant ces réflexions qui ne mènent nulle part. Il aura amplement de temps pour s'autoflageller.

* * *

Personne ne salue Pierre Brindamour dans l'immeuble. On lui cracherait au visage si la décence le permettait.

Le loup s'était glissé dans la bergerie en avril 2014, par le biais d'un agent immobilier venu tâter le terrain. Le président de l'association des copropriétaires avait confié une de ses grandes préoccupations au représentant de Pierre Brindamour. Le fonds de prévoyance était à sec et il fallait refaire la toiture en plus de retaper la terrasse.

Le soir même, l'agent invita le chef des pompiers de la ville à souper. Il attendit le dessert avant de demander un petit service à son ami d'enfance.

Une inspection surprise eut lieu trois jours plus tard. Le spécialiste des incendies jugea l'édifice non sécuritaire et en ordonna l'évacuation immédiate.

Armé de sa notification, le président des condos se rendit à la mairie avec son déambulateur pour obtenir à l'arraché un mois de sursis, le temps de trouver une solution. L'agent immobilier le laissa mijoter dans son bouillon pendant quelques jours avant de réapparaître et de mettre cartes sur table.

— J'ai un client qui cherche un toit pour y faire son nid. Il prendra à sa charge la construction, les réparations et la mise aux normes. L'usage exclusif de la terrasse devra lui être cédé. Elle sera réaménagée à ses frais. D'après les plans du bâtiment, la construction a été conçue pour deux étages supplémentaires. Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter en ce qui concerne la structure. La cage d'ascenseur sera rallongée en conséquence.

Le président ignorait ce détail. L'homme avait fait ses devoirs.

— Nous tâcherons de minimiser les inconvénients pour tout le monde.

L'agent lui tendit une enveloppe.

— Voici la proposition. Vous avez jusqu'à lundi fin de journée pour y répondre.

— Nous aurons besoin d'un peu de temps. Je dois convoquer une assemblée générale.

— Lundi. Il y a d'autres immeubles en lice.

— Je peux avoir le nom de l'acheteur?

— Il désire garder l'anonymat. Vous aurez l'occasion de le rencontrer une fois les papiers signés. Un chic type.

Le président des condos tenta de résister.

— Les taxes vont augmenter.

— La valeur de vos investissements aussi. Vous n'aurez plus à demander une cotisation spéciale pour vous conformer au décret. Plusieurs copropriétaires sont à la retraite. Certains pourraient avoir de la difficulté à s'acquitter de leurs obligations.

La réunion, convoquée en urgence, eut lieu le lendemain soir. Après les pleurs, les grincements de dents et les cris d'indignation, on se résigna devant la possibilité de se retrouver à la rue.

* * *

Pierre franchit en vingt minutes la distance entre l'aéroport Jean-Lesage et sa résidence. Ça lui en prenait le triple lorsqu'il habitait la métropole.

Le véhicule utilitaire retrouve sa place entre une Bentley Coupe marine et une Ferrari décapotable noire.

Une fois dans l'ascenseur, Pierre glisse sa carte donnant accès à ses quartiers. Après s'être débarrassé de son veston, il remplit un verre de Grey Goose sur un lit de glace broyée. Sa boisson refuge ne réussit pas à calmer ses nerfs. Il fait les cent pas devant le mur vitré en regardant le fleuve. Ses yeux s'accrochent à une image que lui renvoie le verre. Celle d'un homme usé de l'intérieur. Une machine qui tourne à vide, sans savoir pourquoi.

« Vous me faites tous chier, bande de cons! » L'émotion derrière l'invective le frappe à nouveau. Une émotion forte et sincère, comme un vomissement qu'on ne peut plus retenir. Ou un mensonge impossible à cacher.

Il repense au silence qui a suivi. Tous ces hypocrites et faux-semblants qui le regardaient, la bouche entrouverte, les yeux exorbités.

Il enlève sans la délayer sa paire de Richelieu achetée chez Ferragamo à New York. Les mêmes godasses que portait Andy Warhol quand il était debout et qu'il chausse toujours depuis qu'on l'a couché pour de bon. Des souliers pour se faire voir. Comme le reste.

Un troisième verre de vodka disparaît. De son perchoir, Pierre fixe les lampadaires qui dessinent des serpents de lumière sur le Bassin Louise pendant que la ville se prosterne à ses pieds.

Son succès, il le doit à un grain de riz électronique. Après deux ans d'efforts, il avait réussi à programmer dans un minuscule transistor un algorithme capable de trianguler un objet de moins de cinq microns avec une précision à huit décimales près.

Le printemps suivant, il avait pris son bâton de pèlerin et cogné aux portes des grands équipementiers médicaux et pharmaceutiques où on lui opposa une fin de non-recevoir.

Lorsqu'ils eurent vent du potentiel offert par son grain de riz, une demi-douzaine de manufacturiers d'armes déroulèrent le tapis rouge. Les enchères partirent en flèche.

La division *Missile Systems* de Raytheon coupa l'herbe sous le pied de Boeing avec une offre impossible à refuser.

— Tout le monde a un prix, lui avait dit le président du groupe en poussant un chiffre gribouillé sur une feuille.

Pierre Brindamour ne se croyait pas achetable. Il se trompait. Au lieu de servir la microchirurgie, le *gizmo* trouva sa place dans la tête de missiles balistiques américains.

Il n'avait souffert d'aucun tiraillement. Une fois la transaction complétée, le nouveau propriétaire demeurait libre d'utiliser la marchandise comme bon lui semble. Poudre pour bébé ou détonateur nucléaire. Différents articles, même appétit de posséder.

Aujourd'hui, l'homme de 51 ans n'a pas tout, mais peut tout avoir. C'est son banquier qui le dit. Un banquier qui rentre chaque soir à la maison où l'accueillent une femme aimante, trois enfants en santé et un chien appelé Proton.

Il n'a pas le droit de se plaindre. Ce serait une insulte à la vie. On ne se lamente pas avec 58 millions dans les poches. Parce qu'on peut tout avoir. C'est son banquier qui le dit.

Cette pensée le suit jusque dans son sommeil. Au milieu de la nuit, une révélation le secoue de part en part: Pierre Brindamour ne sert à rien.

* * *

À l'autre bout du quartier, une bande de sans-abris s'enfuit en direction de la soupe populaire, une heure avant que n'ouvrent les portes. Vaut mieux se les geler sur le trottoir que d'affronter la foudre du Capitaine Cam.

— Soue à cochons!

Sacs de couchage à l'urine, couvertures à la bière, serviettes au vomi. Une tablée dégueulasse qui passe par-dessus bord.

— Des animaux! Je vis avec des animaux!

Son indignation résonne dans l'imposante structure qu'occupait jadis un groupe électrogène.

Les seules choses non cimentées dans ce cube de béton digne de la ligne Maginot, ce sont les douze âmes qui y squattent. Avec son mur de 30 centimètres d'épaisseur, ouvert à mi-hauteur, le Bunker offre la protection d'un roc de Gibraltar et le confort d'une prison syrienne.

S'il pouvait flotter, le blockhaus serait un redoutable cuirassé manœuvré par onze marins au cœur d'enfant, sous la gouverne du capitaine Jean Cameron, alias Cam.

* * *

Journal d'une folle, page 108.

7 Avril 2011

« Having my baby ». *Ils l'ont encore fait jouer ce matin. Troisième fois cette semaine. Sans doute pour me rassurer. Le petit bonhomme vert bouge de plus en plus.*

Après avoir essayé de communiquer avec moi par les oiseaux, les chats et les mouches, ils ont finalement trouvé le bon moyen: la chanson et les messages publicitaires. Ça prend bien un Sélénien pour y penser! La musique inonde la radio et les promotions de toutes sortes envahissent la télé. Personne n'écoute, alors on peut dire ce qu'on veut.

Aujourd'hui sur les ondes de TVA, ils m'ont fait un clin d'œil. Un concessionnaire automobile annonçait à grands coups de trompette une vente de voitures en forme de soucoupes volantes (pour qui sait le voir, bien entendu). Un numéro de téléphone s'affichait au bas de l'écran: (418) 131-7795. (418) Maggie. Fallait simplement remplacer les chiffres par des lettres pour résoudre l'énigme. Ça m'a fait rire.

Les Séléniens nous parlent du matin au soir et nous, pauvres terriens, ne les écoutons pas. Je suis peut-être la seule à les comprendre. Ce serait triste. J'aimerais bien rencontrer d'autres « contactés ». Nous pourrions échanger, former une association. Pourquoi pas. Ils vont bientôt m'envoyer un taxi lunaire pour m'emmener chez eux avec le colis qu'ils ont planté dans mon ventre. J'imagine qu'ils ont hâte de voir à quoi ça ressemble un croisement entre un humain et un Sélénien.

Mare Tranquillitatis

Mare Tranquillitatis. « La mer de la tranquillité ». C'est ainsi que les Séléniens ont baptisé Maggie Cameron, du moins dans sa tête, en l'honneur du premier *Homo erectus* ayant aluni dans un véhicule en forme d'araignée.

Son taxi spatial ne se présenta pas. Le matin de Pâques 2013, Maggie Cameron sortit de l'hôpital Robert-Giffard les pieds devant.

Un préposé à l'entretien ménager vidant sa chambre trouva sous le pilulier rempli de concoctions neuroleptiques, un cahier de notes bleu marin à couverture rigide intitulé « Journal d'une folle ». Il le déposa dans la boîte en carton avec les derniers vestiges de son

passage sur terre: un peignoir rose usé à la corde, des pantoufles éculées de même couleur, une tasse en porcelaine craquelée et quelques vêtements défraîchis.

Après trois jours d'hésitation, Cam se résigna à faire le chemin pour récupérer la boîte. Tout passa par-dessus bord, sauf le cahier avec ses 192 pages de délire.

Au legs maternel s'ajouta un condominium de luxe en bordure du fleuve dans le Vieux-Québec dont elle refusait de se départir, espérant y retourner un jour, et près de 8 millions de dollars en bonds et actions de toutes sortes, oubliés dans un coffret de sûreté.

Cam ne l'avait pas revue depuis le matin où on lui avait passé la camisole de force. C'était le 13 mai 2010. Il n'assista pas aux obsèques, préférant garder d'elle une image floue, mais saine, puisée au fond de ses souvenirs.

Jean Cameron est un homme sur qui on peut compter. Sauf par nuits de grands vents où sa hantise lui rappelle ce qui l'attend. Un jour, il perdra la tête à son tour.

Une heure de justice vaut soixante-dix ans de prière.

Proverbe Turc

II

Québec, 6 novembre 2016. 5 h 15 du matin.

Après s'être douché, Pierre trie son courrier laissé sur la table de cuisine. La pluie a ondulé la lettre de Dom Pérignon.

Pierre et Jacques Ouibert entretiennent une correspondance épistolaire depuis près de trente ans. Issus de familles dysfonctionnelles, ils s'étaient collés l'un à l'autre comme deux chatons cherchant la chaleur. Chacun avait pris le rôle qui se conformait au mieux à leur inclination naturelle. Pierre se mettait les pieds dans tous les plats qu'il croisait et Jacques l'en sortait.

À l'heure des choix, l'un s'était tourné vers les grandes écoles et l'autre, vers Dieu. Pendant que Pierre faisait ses classes au MIT de Boston, Jacques s'enfermait dans une abbaye près d'une réserve amérindienne pour devenir Dom Ouibert. Ils avaient alors 22 ans.

Pierre le rebaptisa Dom Pérignon. Jacques répliqua avec Cœur de Pierre.

23 octobre 2016

Salut, Cœur de Pierre,

Ma question: Comment c'est, faire l'amour?

Ta réponse: Comme remettre un couteau dans son étui.

Droit de réplique: J'en comprends que tu n'as jamais fait l'amour. En passant, ce n'est pas parce que je suis curieux de la chose que j'ai envie de la faire. Tu as le vertige en montant sur une chaise. Ça ne t'empêche pas de t'intéresser aux navettes spatiales.

Prochaine question: C'est comment dormir sur une poitrine opulente? Et ne me réponds pas, « comme des oreillers un peu trop mous ». Je ne veux pas gaspiller mes timbres.

Ta question: As-tu le numéro de téléphone de Jésus?

Ma réponse: Pas listé. J'imagine que tu aimerais t'entretenir avec lui. Viens me voir. J'ai de bons contacts.

Général:

Il commence à faire froid dans l'abbaye. Le chauffage a la puissance d'une chandelle.

J'ai fait vœu de pauvreté, pas de vivre dans un bâtiment servant à la cryogénéisation.

Hier, on a enterré Dom Prieur (nom prédestiné. Tu me l'as déjà servi). Si ça continue, je n'aurai plus personne à qui parler.

Ça te dirait de grossir les rangs? Y a pas de sexe, mais on joue aux cartes (en silence) tous les soirs, et le samedi il y a de la crème glacée à volonté (vanille seulement).

Je t'attends à la mi-décembre pour ta retraite annuelle. Ne me fais pas faux bond comme l'an dernier. Ton âme a besoin d'un bon récurage.

Dom Pérignon

* * *

« Pour être capable de faire le don de soi, il faut avoir pris possession de soi dans cette solitude douloureuse hors de laquelle rien n'est à nous et nous n'avons rien à donner. »

Dom Pérignon avait suivi à la lettre le conseil de Louis Lavelle. Il avait tant donné qu'il ne s'appartenait plus.

À l'âge de neuf ans, le bon Jacques avait offert Macchabée, son chien bien aimé, au petit voisin devenu inconsolable à la suite d'une malencontreuse rencontre entre son labrador et un parechoc de voiture. Pour toute récompense, il avait reçu un gros merci et la promesse d'un hamburger au A&W.

L'âme endeuillée avait huit ans. Le bon Jacques en avait un de plus et de ce fait, c'était à lui qu'incombait le devoir de se montrer raisonnable. Car chez les Ouibert, l'action raisonnée avait force de loi.

De la raison, il en a mangé, le bon Jacques. Tellement laissé sa place à d'autres qu'il en est venu à rêver debout par manque d'espace.

Aujourd'hui, il ne lui reste que le sang coulant dans ses veines et les organes s'y rattachant. Il s'en serait probablement départi si cette fillette en visite à l'abbaye n'avait pas croisé son chemin.

Elle avait six ans. Peut-être moins. Il la voit encore vêtue de sa robe blanche avec de minuscules chaussures couleur ébène et de longs cheveux blonds retenus par une tiare rose bonbon. La petite avait dû reculer de quelques pas pour atteindre ses yeux bienveillants.

De sa bouche, il ne sortit qu'un mot. Un seul, rempli de sous-entendus déclenchant une réaction en chaîne qui ébranla Dom Pérignon jusque dans ses fondements, ancrés sur vingt-cinq années de prière et de chants grégoriens.

— Pourquoi?

Pourquoi tu es ici? Pourquoi tu n'as pas de famille, d'enfants? Pourquoi tu es seul? Pourquoi tu restes enfermé dans ce donjon? Pourquoi tu pries?

Ce n'est pas tant l'avalanche de questions non formulées qui remua Dom Pérignon, que l'absence de réponses. Il les cherche toujours, quatre ans plus tard.

* * *

Dix minutes avant l'aube. Température approchant le point de congélation.

Pierre vise cinquante kilomètres. Peut-être plus. Ça dépendra du vent et des démons à combattre.

L'ascenseur s'arrête au cinquième, chose inhabituelle à cette heure. Une dame tenant un petit chien fait son entrée. Elle reconnaît l'homme enveloppé de la tête aux pieds dans un élasthane noir. On dirait une sangsue accrochée à un mur. Une image qui lui va bien, pense la vieille. Elle profite de la rencontre pour lui lancer une pierre.

— Je dois épousseter tous les jours depuis la construction de votre condo. J'en ai mal au poignet.

— Achetez-vous une époussette électrique.

Elle s'y attendait.

— On était bien avant votre arrivée.

— Les dinosaures ont dit la même chose avant la glaciation. Vous devriez me remercier de vous garder la tête au sec.

Piste déserte. Seuls ceux qui prennent le vélo au sérieux s’y aventurent à pareille heure et sous une telle température. Pierre monte son Orbea, une bécane hors de prix qui demande un ajustement à tous les mille kilomètres.

Le parcours s’amorce par une montée, suivie d’une légère descente, puis d’un plat longeant le fleuve sur vingt kilomètres.

Pierre pousse la machine, transformant frustrations et insatisfactions en énergie cinétique. Ses pieds écrasent le pédalier alors qu’il brûle son bois mort.

— Crisse de vache!

Les mots sortent entre deux halètements. Dououreux rappel d’un largage classique: « Je t’aime, mais je ne suis pas en amour avec toi. » Elle avait fait une pause d’à peine quelques secondes avant d’enfoncer un peu plus le pieu dans son cœur. « Laisse ma clé sur le comptoir et tâche de ne rien oublier. »

Il avait ramassé ses cliques et ses claques, sans se retourner. Et voilà qu’elle réapparaît sous forme d’un courriel de merde, alors qu’il cherche à panser des blessures toujours ouvertes.

« J’ai perdu Netflix. Tu serais gentil de renouveler l’abonnement. Bisous. »

Il pourrait aussi payer sa femme de ménage pendant qu’elle baise à l’hôtel avec un vendeur de Tupperware.

— *Fuck you!*

Sa révélation de la nuit dernière faisait fausse route. Pierre Brindamour servait à quelque chose: bouche-trou.

Le pédalier tient bon. Trente, quarante, cinquante, soixante-deux kilomètres, abattus comme autant d’arbres tombés sous la violence d’une hache. Il ne relève la tête qu’en arrivant devant la porte de son stationnement.

La douche apporte peu de réconfort à ses muscles endoloris et au mauvais sang qui circule dans ses veines. Une fois habillé, il entreprend à pied les deux kilomètres le séparant du Café Angéline. Vaut mieux s’accrocher au rituel de fin de semaine pour ne pas ruiner la journée.

Paillasson apparaît de nulle part.

— Vous auriez pas vingt-cinq cents?

Pierre l'ignore. Le sans-abri marche à son côté en agitant un verre en carton. Les pièces de monnaie sonnent comme une clochette fêlée.

— Vous auriez pas vingt-cinq cents pour un café?

Pierre accélère le pas en traversant le coin des guenilleux. La vue est offensante et l'odeur, intolérable. Il achète sa paix d'esprit avec un don annuel de 1 000 \$.

Le feu de circulation tourne au rouge, le forçant à s'arrêter devant le Bunker. Paillasson le rattrape.

— Monsieur...

Pierre regarde longuement sa montre pour souligner l'inexistence de cet insecte qui bourdonne autour de lui. La voix de Cam sort du cube de béton.

— Laisse-le tranquille, Paille. Y en a trop pour t'en donner.

* * *

Paillasson.

Personne ne connaissait son nom, alors on lui en a donné un.

Tête en forme de lune vissée sur de larges épaules auxquelles s'accrochent des bras musclés qui aboutissent sur une paire de raquettes. L'homme de 54 ans est fort comme un cheval et sensible comme une fleur.

Il y a quelques années, Cam l'avait trouvé derrière un conteneur à déchets, brisé par une bande de voyous. Il aurait pu les écraser d'une main. Il avait choisi de prendre la raclée, pensant la mériter.

Le refus fait mal, l'indifférence tue. Des larmes continuent à débouler sur les joues de Paillasson.

— Pourquoi y m'a pas donné vingt-cinq cents?

Cam essaie de le consoler.

— Prends-le pas personnel, Paille. Il ne discrimine pas. C'est un trou-de-cul envers tout le monde. Je ne l'ai jamais vu donner un cent. Sûrement un avocat. Ces gens-là deviennent

désemparés quand ils doivent sortir du pognon qui ne vient pas de la poche d'un autre. On ira faire des grimacines un peu plus tard. Ça va te remonter.

Grimacine. Un mot et une activité inventés par Cam, consistant à s'installer devant la vitrine du salon de coiffure Cheveux En Quatre de la Rue des Commissaires et à faire des singeries aux clientes sous les séchoirs, jusqu'à ce que la police se pointe. Celui qui se fait attraper paie une bière aux autres. Personne n'acquitte sa dette. On n'en a pas les moyens.

Pierre s'assoit au comptoir du Café. Une jeune femme lui apporte un cappuccino et deux quotidiens.

Faute de crimes majeurs, le *Journal de Québec* se rabat sur les délits habituels. Un installateur de climatiseurs, qui se dit avoir été fraudé par son fournisseur accusé d'escroquerie par le fisc, floue une ménagère. Un concessionnaire automobile vient d'établir un nouveau record en vendant pour neuf un véhicule cinq fois accidenté.

À la page trente-deux, une journaliste expose la situation des itinérants. Le sujet revient chaque année à l'approche du gel. C'est aussi le signal pour recouvrir les haies de cèdres et monter la *Tempo*.

Nos sans-abris vivent dans une ville extraordinaire, se dit Pierre en entamant un croissant aux amandes. Ils mangent trois repas par jour, sont entourés de travailleurs sociaux qui voient à leur bien-être et, en cas d'*overdose*, ils peuvent toujours compter sur le contribuable pour ramasser la facture d'hôpital.

Vingt-cinq cents. Ça coûte combien une ligne de coke ou une roche de crack? Donner de l'argent n'aide en rien. Autant nourrir les goélands.

La serveuse réchauffe son café pendant qu'il se met à écrire une lettre destinée à son moine.

* * *

L'automne n'a pas encore fait la moitié de son parcours que l'abbaye enregistre un nouveau record d'achalandage.

— Les visiteurs sont plus gourmands que dévots, blague Dom Larivière en levant les mains au ciel. Mon Dieu, pardonnez-moi de faire un aussi bon fromage.

— Heureusement qu'on n'a pas de vignoble. Le vin m'aurait fait défroquer, répond Dom Pérignon, en route vers les matines.

— Quand viendra votre ami en moyens?

— Le seize décembre. Il est plus pauvre que vous et moi.

La vie est une longue blessure qui s'endort rarement et ne guérit jamais.

George Sand

III

Chicane Gagnon-Gaudreault n'a pas le cœur à la bonne place.

On a diagnostiqué l'anomalie en mars 1982, lors d'une crise d'appendicite qui a failli la tuer à l'âge de neuf ans.

La probabilité de naître avec un *Situs inversus viscerum totalis* — terme médical désignant une particularité congénitale dans laquelle viscères et organes sont en miroir par rapport à leur disposition normale — est de l'ordre de 1 sur 10 000. On doit ajouter quelques zéros pour un *totalis* et personne ne sait combien il en faudrait de plus pour dénicher deux cas dans une municipalité de 7 000 habitants.

Le garçon de douze ans s'appelait Jérémie et se passionnait pour les gros camions. Le Tout-Saint-Félicien était en émoi devant l'éventualité prochaine de sa mort. Son cœur bousillé se trouvait du mauvais côté et de ce fait, irremplaçable. Tous sympathisaient, mais personne ne croyait pareille histoire, sauf Chicane, ses parents adoptifs et le chirurgien qui lui avait ouvert le ventre.

Elle avait enfourché son vélo et franchi les 30 kilomètres qui la séparaient de l'hôpital de Roberval où on gardait le gamin sous un ventilateur. Chicane venait d'avoir quatorze ans et comprenait parfaitement les conséquences de sa démarche, ce qui rendait la chose encore plus effrayante.

— Retourne chez toi, avait dit sèchement la réceptionniste.

Elle avait refusé de partir sans parler au médecin traitant qui, deux heures plus tard, avait accepté de la rencontrer dans son bureau. Chicane l'avait informé de sa condition, ce qui avait étonné le docteur. Il était tombé de sa chaise en entendant la proposition.

— Je veux lui donner mon cœur.

Mère vietnamienne, père chinois. Chi Khan, de son vrai nom, était née imparfaite au dire des paysans de ce pays de rizières, convaincus que l'empire du Milieu ne produisait que des sous-hommes au faible quotient intellectuel.

Le bagage génétique condamnait la petite à devenir servante sexuelle dès que son corps le permettrait. C'est pourquoi sa mère consentit au plus grand des sacrifices: l'offrir en adoption.

Chi Khan disparut un soir glacial de février et recommença à exister en franchissant le seuil de sa nouvelle maison au bord du Lac-Saint-Jean, dans les bras de sa nouvelle maman Gagnon et sous le regard bienveillant de son nouveau papa Gaudreault.

Avec le temps, on finit par faire de celle que tout le monde appelle Chicane, une Félicinoise aux yeux bridés et aux cheveux raides comme des crayons. De son passé, il ne resta rien, sauf le plus amer des résidus: un sentiment d'abandon.

C'est avec une certaine émotion dans la voix que le médecin du petit Jérémie déclina l'offre de Chicane. Du haut de ses quatorze ans, elle comprit dans ce refus le pourquoi des choses. Pourquoi sa mère biologique l'avait donnée aux étrangers et pourquoi, aujourd'hui, on ne voulait pas de son cœur.

De toute évidence, elle ne méritait pas d'être gardée. Ni même de mourir.

* * *

Chicane se porte volontaire pour faire la garde du week-end, autre confirmation qu'elle n'a pas de vie sociale ni amoureuse.

Les jeunes idéalistes qui se réveillent un beau matin avec l'intention de sauver le monde ne font pas long feu dans ces quartiers miséreux. Confrontés à l'odeur de pisse et de sueur qui prend à la gorge, à ces êtres sales dont l'ingratitude est à la mesure de leur souffrance, ils s'enfuient en courant, le sac à dos entre les jambes.

Chicane avait cherché longtemps à décoder cette bête étrange qu'est l'homme. Elle avait étudié sa mécanique à la faculté de médecine, puis sa raison d'être dans un ashram au nord-

est de l'Inde. Toujours insatisfaite, elle était retournée sur les bancs d'école pour en explorer la psyché.

Décennie perdue. Trop conne pour comprendre, conclut-elle. Ou trop désespérée. Après des mois à végéter dans un appartement miteux de la basse-ville, elle avait refait surface et s'était recyclée en travailleuse sociale surqualifiée.

Seize ans plus tard, Chicane arpente encore les quartiers pauvres de Québec pour remettre sur pattes des désœuvrés qui retomberont à la brunante.

Thermomètre en chute libre et prévisions météo qui n'annoncent rien de bon. Les plus faibles risquent d'y passer. Ceux qui ont faim ou soif devront attendre. Le Bunker devient sa priorité.

Cam monte la garde dans sa timonerie.

— Salut, Chicane. Y va faire fret cette nuit.

— Yep. Tu as le nécessaire?

— L'équipage est prêt. Ça va être toute une *drop*. Faudra se coller.

Il se plante devant elle. On dirait un chêne penché sur un bonsaï.

— Paillason m'inquiète. Il a passé une mauvaise journée à cause d'un enculé qui l'a fait sentir comme un moins que rien. J'sais pas où il se trouve. Faudrait le ramener.

— Je m'en occupe. À plus, capitaine.

Chicane le déniche sous un pont, roulé en boule et pleurant comme un gamin.

— Qu'est-ce qui va pas, Paille?

— J'ai de la peine.

— Que s'est-il passé?

— Un monsieur m'a traité comme un minus.

Tout le monde le traitait en minus. Habituellement, il ne s'en apercevait pas. Elle extirpe une tablette de chocolat de sa veste.

— J't'ai apporté une KitKat.

— Une grosse?

— Huit morceaux.

L'homme-enfant s'essuie les yeux avec sa mitaine gauche. Celle de droite sert à la morve. Après avoir replacé sa tuque de Donald Duck, il descend de sa cachette. Chicane fait une grimace.

— Tu sens la merde, mon beau. Faudra te doucher, sinon tu vas faire pourrir ta nourriture avant de pouvoir la manger.

Paillasson tend la main. Elle dissimule la barre derrière son dos.

— Tu te douches au refuge ce soir. Promis?

— Promis.

— Viens, on rentre.

* * *

Pierre ne termine pas sa lettre. Rien d'intéressant, de drôle ou d'insultant à dire. Dom Pérignon devra attendre.

Il enfouit la feuille dans sa veste, paie sa facture et prend le chemin du retour. De l'autre côté de la rue, un homme accompagné d'une femme lui arrivant à peine à l'épaule, le montre de sa mitaine.

— C'est lui! s'écrie Paillasson en recommençant à pleurer. C'est lui qui m'a fait de la peine.

Chicane inspire profondément. Un exercice futile qui ne contribue en rien à garder son calme.

— Retourne au Bunker sans dévier de ta route. Compris?

— Compris.

Pierre est à un coin de rue de la maison lorsqu'on l'accroche par le bras. Un petit bout de femme le fixe, les mains sur les hanches. De longs cheveux noirs cascadenent sous une vieille tuque des Nordiques.

— Vous avez offensé un de mes itinérants.

Il ignore de quoi elle parle. De toute évidence, le petit animal s'attend à quelque chose. Il ne veut pas la décevoir.

— Quatorzième depuis ce matin. Qu'il prenne un numéro.

— Comédien en plus. Des comédiens trou-de-cul, on n'en a jamais assez.

L'insulte déclenche les hostilités.

— C'est quoi ton problème, chinetoque?

— J'en ai des tas, en commençant par les « sans » comme toi. Des sans-desseins qui traitent les sans-abris comme des sans-allures.

— Les vendeuses de biscuits étaient plus polies dans mon temps. Sors tes boîtes. Je t'en achète une. Deux, si tu changes de ville.

Il ne s'attendait pas à recevoir une boîte de biscuits. Encore moins un coup de pied dans l'entrejambe.

* * *

Dès son arrivée, Dom Pérignon s'était porté volontaire pour faire quotidiennement les trois kilomètres qui séparent le monastère du bureau de poste. En plus de garder la forme, il s'assure ainsi que personne ne mettra le nez dans son courrier.

Chaque lettre de Pierre, même lorsqu'elle est mince — signe d'une courte dissertation — lui donne une bouffée d'air frais. Il en a développé un réflexe pavlovien. Impossible de lire sa correspondance sans une tasse d'eau chaude avec un zeste de citron, du Tchaïkovski en arrière-plan et un stylo rouge prêt à fondre sur les fautes d'orthographe.

7 novembre 2016

Salut, Dom Pérignon,

Mise en contexte: J'ai assisté à un grand flafla cette semaine où on célébrait mes millions. Discours de remerciement habituel. Pierre le va-nu-pieds devenu Pierre le conquérant. Blablabla. Rien d'intéressant, sauf la conclusion: « Vous me faites tous chier, bande de cons! ».

Mes propres mots. Je te le jure. De l'impro à son meilleur. Ou à son pire. Sais pas.

Ma question: Qu'est-ce qui m'a pris?

Ta question: C'est comment dormir sur une grosse paire de seins?

Ma réponse: Septième ciel. Tu devrais savoir. T'es plus près du paradis que moi.

Général:

Parait que j'ai fait de la peine à un sans-abri parce que je ne lui ai pas donné d'argent pour sa dope. Une Chinoise ou quelque chose du genre, pas plus grande qu'un rouleau impérial, me l'a reproché. Je ne me souviens pas de ma réplique, seulement de son coup de pied dans les couilles. D'une précision incroyable. Ça m'a ouvert les yeux.

Toi qui as fait vœu de chasteté et de ne plus manger de sucré, tu aurais sans doute apprécié me voir ramper jusqu'à la maison.

De l'argent, j'aurais pu lui en donner. Il en demandait peu et j'en ai beaucoup. Pour un café qu'il a dit. Ce n'était pas de la caféine qu'il cherchait.

Est-ce que je lui aurais rendu service en vidant mes poches? Pas certain. Combien de gens se sont retrouvés à la rue, justement parce qu'ils avaient de l'argent? Combien ont perdu toutes leurs possessions pour satisfaire un vice? Ce gars-là avait les yeux rouges et une mauvaise haleine. Je lui aurais payé un bon bain, mais pas une ligne de coke.

Mi-décembre est toujours à l'agenda.

Dis au bon Dieu de revoir sa matière. J'aurai des questions.

Cœur de Pierre

De quoi vivrait l'Église, si ce n'est du péché de ses fidèles?

Adolf Hitler

IV

Signe des temps, les bancs d'église ont été remplacés par des chaises qui s'empilent en moins de deux. Ce matin, on célèbre des funérailles. En fin de journée, on se déhanchera sur une danse en ligne.

Pierre représente sa mère, Jeannette Dupré Brindamour, qui a trouvé une banale excuse pour ne pas assister aux obsèques de son frère dont elle a toujours jaloué le courage. Jeannette était une grande insatisfaite, exigeant le beurre et l'argent du beurre.

Le prêtre, un homme qui aurait dû prendre sa retraite le jour où on a inventé le moteur à combustion, sert à ses ouailles un gruau insipide de phrases désuètes provenant d'un répertoire mille fois usé.

— Alban est maintenant auprès du Père éternel. Prions.

Une photo du disparu trône sur le cercueil en bois franc comme une étiquette de boîte de conserve. Il porte la cravate. Sans doute la dernière fois qu'il s'accoutrait de telle manière, juste avant de tout balancer pour une autre femme ne parlant pas sa langue.

Pierre tient entre ses mains un exemplaire autographié de « Cul par-dessus tête », sorte d'autobiographie romancée colligée par sa fille aînée, histoire de rendre hommage à cet homme singulier qui a cédé à ses lubies.

Le premier chapitre raconte comment, en juin 2006, Alban perdit la boule dans un train entre Québec et Toronto. Une Croate en visite, parée d'une capeline noire et portant des escarpins cramoisis, traversait le pays. Alban fut atteint droit au cœur, dès le premier sourire. Il déclara son amour à l'arrêt de Kingston et décida de la suivre jusqu'à Zagreb avant que la voiture-restaurant ne s'immobilise au terminus.

Monique et leurs trois enfants s'alignent dans la première rangée. Son ex-épouse n'avait rien pris. Il lui avait tout donné. Trois blanchisseries, deux McDonald's.

L'idylle entre Alban Dupré et Dragana Franic se termina abruptement le jour où son compte en banque tomba à sec.

Alban aurait mis son bras à couper, tant il était certain d'avoir trouvé celle qui l'accompagnerait jusqu'au bout de la route, pour le meilleur et pour le pire. Il avait grossièrement sous-estimé le pire. L'évidence le frappa quand elle lui montra la porte sans explication, une nuit particulièrement froide de janvier. La surprise fut telle qu'il en dégoûta son souper.

Les chapitres deux à cinq retracent son calvaire. Un mois caché sous la neige dans le parc Ribnjak, puis deux semaines au *Policijska postaja*. Les flics finirent par en avoir assez et l'abandonnèrent sur le perron d'un refuge.

Le reste du livre se consacre à la remontée en surface, culminant par une étincelante lumière au bout du tunnel. Battu, enterré (littéralement), puis revenu d'entre les morts pour se reconstruire de la tête aux pieds et finalement s'abreuver à la fontaine du bonheur.

L'histoire ne manque pas d'intérêt, admet Pierre. Sauf qu'en général, les « vraies choses » de la « vraie vie » ne font pas dans le romantisme. La rédemption reste un jeu pour idiots où on part la tête bourrée d'espoir avant de revenir les mains vides de sens.

Alban avait vu ce qu'il voulait bien voir. Un verre à demi plein, teinté de rose.

De l'autre côté de l'allée centrale, près d'un vitrail dépeignant Jésus sur la croix, Pierre remarque un adolescent à la crinière vert fluo. Son allure « d'aller vous faire foutre » et cette façon de mâcher sa gomme comme une vache qui broute, lui déplaisent. Le verdict tombe. Il finira dans la rue en quête de sa pitance avec un verre en carton.

Trois bancs plus loin se tient un garçon du même âge. Veston-cravate, cheveux courts peignés de gauche à droite comme il se doit. Odeur de lavande. Le rêve d'une mère. Pierre le déteste instantanément.

* * *

Cam ne se reconnaît pas dans ces gens bien nourris et dont les conversations manquent de jurons.

Mais aujourd'hui, il ne pourra s'esquiver. Un juge a acquiescé à la requête de son « gardien ». Soit il se rend au condo de sa mère de son propre chef, soit on l'y conduira sur la banquette arrière d'une auto-patrouille.

Le condominium de Maggie Cameron est de loin le plus grand et le plus luxueux de la Tour Joyce. Personne n'y est entré depuis sa mort et nul ne s'en est inquiété, puisqu'il n'y avait pas d'impayés, de bruit ou d'odeur.

L'assureur du complexe a changé la donne il y a quelques mois en refusant de renouveler la prime sans d'abord voir ce qui se trame derrière cette porte dont la tutelle a fait remplacer la serrure.

Dans l'antre de l'immeuble super chic, un homme mal rasé affublé d'une paire de jeans déchirée aux genoux et portant deux chemises dont les trous désalignés évitent d'exposer la peau, reçoit une clé électronique d'un grand châtain en veston-cravate et à la coupe militaire.

— Suite 1500, dit l'employé du Curateur public. Vous devez utiliser la puce dans l'ascenseur et sur le côté de la porte. Bonne chance.

Cam se demande pourquoi il lui faudra être chanceux.

Le représentant de la compagnie d'assurance se tient dans le hall d'entrée. Il lui tend la main.

— Désolé des inconvénients, monsieur Cameron. Ça ne sera pas long.

Cam relève sa manche et regarde une montre qui n'existe pas.

— J'ai demandé à mon pilote d'attendre au bar de l'aéroport. On rentre à Hollywood ce soir.

* * *

Au printemps 2000, Chicane Gagnon-Gaudreault s'octroie une rare permission en joignant la cohorte d'artistes peintres qui couche leur vulnérabilité sur des toiles de coton.

Le Désespéré, célèbre tableau de Gustave Corbet devenu son maître à penser, exprime au mieux le désarroi que fait ressurgir en elle cette forme d'art. Chicane ne cherche pas à

comprendre, seulement à juguler le feu embrasant son intérieur dès qu'elle lève son pinceau comme s'il s'agissait d'un fleuret.

Seul compte le combat. L'œuvre, une fois achevée, n'a plus sa raison d'être et termine sa courte vie dans le fleuve en dérivant comme un radeau. Certaines échouent sur la rive. La plupart prennent le fond.

Les choses en seraient restées là si ce couple de visiteurs bostonnais arpentant la grève n'avait pas repêché une de ses créations.

Le tableau intitulé *Connais-toi toi-même* montrait une femme nue devant un miroir. Une signature apparaissait en bas à droite: C. Ordinaire. Ce nom, convenant parfaitement à l'humour acide qui la caractérise, lui était venu en lisant la biographie du grand maître Courbet.

Le couple rapporta la peinture à la maison et, après l'avoir fait restaurer, commença son enquête afin d'en retracer l'origine. Le seul artiste peintre portant le nom de Ordinaire s'appelait Marcel, mort en 1896. L'homme appartenait à un groupe de peintres dits « réalistes », piloté par un certain Gustave Courbet.

Les recherches furent abandonnées et la pièce encadrée, puis placée sur un mur du salon. Le sujet refit surface cinq ans plus tard lorsqu'un soir de décembre 2007, l'ancien conservateur du Boston Museum of Fine Arts devenu galeriste, s'arrêta prendre un verre chez son cousin.

Il paralysa devant la toile. La connexion avec l'artiste fut instantanée. Le galeriste exigea de savoir d'où provenait la chose. Le couple raconta les circonstances de sa découverte pendant que l'expert scrutait chaque centimètre de l'œuvre. Il finit par sortir son cellulaire et signaler un numéro. Une adjointe prit l'appel.

— Ruth, je vous envoie une photographie. Trouvez-moi l'artiste. Il y a quelque chose, là-dedans. Je suis incapable de dire quoi, mais il y a quelque chose.

D'autres tableaux repêchés par des riverains s'étaient retrouvés sur des murs de salon. Le cercle commença à se refermer sur Chicane. Le 14 février de l'année suivante, un détective privé l'attendait au bas de l'escalier menant à son appartement.

Elle prétendit ne pas comprendre. L'enquêteur passa un coup de fil.

— Offrez-lui de l'argent, répliqua le galeriste.

Chicane lui claqua la porte au nez.

Le détective rappela son client, qui comprit d'instinct ce qu'elle cherchait.

— Offrez-lui l'anonymat.

Elle finit par accepter. Pour les autres. Le gouvernement sabrait les subventions aux soupes populaires. Quelques sous de plus aideraient la cause.

Chicane reçut un premier chèque en juin de la même année, pour la vente de trois tableaux exposés à Détroit. Elle ne l'empêcha pas, croyant à une erreur. Six mois plus tard, le service des comptes du galeriste lui envoya une nouvelle traite bancaire avec une note. Le chèque précédent n'ayant pas été encaissé dans les temps requis, on lui en faisait parvenir un nouveau. Le montant n'avait pas changé: 18 613,84 \$ US.

Et ce n'était qu'un début.

V

1 h 40 du matin. Quelqu'un s'époumone dans la gloriette du parc servant de gueuloir aux sans-abris et aux déficients mentaux.

— Va chier, crise de folle!

Les mots déchirent la nuit et s'envolent comme des fantômes apeurés. Ils croisent la rue, remontent la façade d'un immeuble de luxe et se glissent dans les chambres à coucher. L'oreille endormie de Pierre, les attrape au vol.

Le rêve nébuleux se transforme en cauchemar. Son inconscient rouvre une plaie et s'approprie l'injure pour répondre à la douleur. « Va chier, crise de folle! ». Il se voit cracher les paroles au visage de cette femme qui l'a trompé pendant des mois avant de foutre le camp avec un italien à moustaches. Elle sourit dans une indifférence totale. Il recrache son venin. « Va chier, crise de folle! ». Elle s'éloigne en haussant les épaules.

D'autres mots se faufilent dans son lit.

— J'en ai assez! De toé, de toute vous autres.

La trame narrative se brise et le réveille. Ça vient du parc, réalise Pierre en ouvrant les yeux. Neuf étages plus bas, un homme portant une casquette noire et un *hoodie* pourpre tourne en rond, longeant la rambarde circulaire du pavillon. On dirait un cheval détaché de son manège. Sa main droite fracassée sur un mur de pierres repose dans sa paume gauche, inerte comme un oisillon qui n'a pas survécu au premier vol.

Le lion en rage hurle sa colère.

— J'veux pu voir ta crise de face! Tu m'entends? Pu jamais!

Le rugissement s'épuise, devient un faible braillement.

— J't'aimais. J't'ai crue comme un hostie de cave.

La tempête reprend. Des vagues l'emportent. Chaque lame est une promesse brisée.

— On s'était juré.... Tu m'avais promis...

L'homme s'arrête, vidé de son air, les yeux brûlants. Au fond de sa main, l'oisillon saigne à nouveau. Il lève le coude et approche un coin du chandail pour recueillir le trop-plein de larmes. Son corps se raidit, puis s'affale sur le banc de bois. Il ne bouge plus. Il n'en a plus la force.

Le radio-réveil de Pierre affiche 1 h 52. Il se détourne de la fenêtre pour dissimuler la lâcheté de son geste.

— 911, qu'elle est votre urgence?

— Y a un fou avec un marteau qui beugle dans notre parc.

— J'envoie immédiatement une patrouille.

Les flics ne viendront pas pour un fou qui beugle. Faut lui mettre un marteau entre les mains si on veut voir apparaître une voiture de police.

— Les gens ont bien le droit de dormir, marmonne Pierre en refermant la lumière.

* * *

Au diable les vêpres! Dom Pérignon reste enfermé dans sa chambre tout l'avant-midi, tournant en rond dans sa petite cage sans fenêtres. Après avoir fait et refait son lit simple une demi-douzaine de fois, il finit par se calmer suffisamment pour ouvrir son pupitre de coin, sortir une feuille et exprimer son courroux dans une lettre destinée à Cœur de Pierre.

5 novembre 2016

Je suis outré!

Mise en contexte:

Dom Lacroix (Lacroix. Je sais. C'était drôle, la première fois) a réussi à faire entrer dans l'abbaye un exemplaire des quatre premiers tomes de la série Harry Potter.

C'est sa petite-nièce qui lui a envoyé les livres dans une boîte toute en longueur avec l'inscription: Statue de la Vierge Marie.

J'ai adoré! Les autres aussi. On en parle encore.

Tout a chié (l'heure est aux vrais mots) samedi dernier alors qu'on mangeait de la crème glacée à la vanille. Dom Turmel a eu l'idée saugrenue de faire un petit jeu: associer un personnage de la série correspondant à notre tempérament. Nous étions quatorze. Comme les apôtres, plus deux. Chacun a fait ses appariements et remis sa feuille à Dom Turmel qui a compilé les résultats.

Scandale!

L'histoire contient des centaines de protagonistes, dont une trentaine d'importance. Tu le saurais si tu savais lire.

Je n'avais pas de grandes prétentions, mais quand même! Rubeus Hagrid, Remus Lupin, Minerva McGonagall. Des vedettes de second rang, nobles avec du cœur.

Huit des treize crétins (je suis hors de moi) m'ont jumelé avec Dobby!

Tu sais qui est Dobby? Un elfe de maison, un esclave avec des oreilles de chauve-souris et des yeux qui ressemblent à des balles de tennis vert fluo.

Vraiment? Suis-je un Dobby? Ne réponds pas.

Trente ans à vivre dans l'humilité. Davantage dans l'humiliation. Dobby! Vraiment. Ma colère brûle sous l'accumulation. J'ai tant donné. Tu le sais mieux que quiconque. Ça ne date pas d'hier. À neuf ans, j'ai offert mon chien adoré au voisin qui avait perdu le sien. FAUX! J'ai laissé partir Macchabée, PARCE QU'IL LE FALLAIT. Faut vraiment croire au bon Dieu ou en avoir terriblement peur pour acquiescer à pareille demande.

Bref, cette affaire de Dobby ramène sur la table une grande question qui chaque fois me retourne: est-ce qu'il y a une place pour moi dans ma vie?

Sois indulgent dans ta réponse. Fouille la partie inutilisée de ton cerveau.

Dom Pérignon

* * *

Quatre chambres, trois salles de bain, deux salons, une terrasse privée. L'assureur a fait l'inventaire et en a rapporté le décompte à Cam, réfugié sur le balcon d'où il contemple la ville. Il ne la croyait pas si grande.

Deux heures se sont écoulées depuis le départ de l'agent. Cam reste agrippé à la rambarde comme un marin affrontant la tempête. De l'autre côté de la porte coulissante, il y a des crânes empilés dans une valise, des intestins embouteillés au fond d'un frigo, des sacs à ordures remplis de membres congelés. Pas une certitude, seulement une possibilité fondée sur le comportement erratique d'une cinglée.

Paralysées par l'angoisse, ses jambes refusent de retourner à l'intérieur.

— La maison d'une folle, grogne Cam. J'aurais pas dû venir.

Il examine ses options qui se limitent à un aller simple, soit vers le cimetière en passant par-dessus bord, soit vers l'hôpital des fous, en traversant la porte coulissante.

Le hasard n'existe pas à ses yeux. Les événements sont programmés d'avance et déjà inscrits dans le Grand Livre. Impossible d'en dévier, quand bien même on essaierait.

Il plonge la main dans sa poche, en sort une pièce de monnaie et annonce la gageure à voix haute avant de la lancer dans les airs.

— Pile, je saute. Face, je rentre.

Le vingt-cinq sous rebondit sur la céramique et termine sa course derrière une chaise en rotin. Ceux qui connaissent Cam prieraient pour son salut. Jean Cameron est un homme de parole.

— *Shit!*

La reine lui sourit. Cam aurait préféré faire le grand saut.

Après avoir ramassé la pièce, il croise le seuil et fait un premier pas dans le salon. Pour se donner du courage, il imagine des fantômes curieux s'ennuyant à mourir.

— Ne vous dérangez pas pour moi, je fais que passer. J'espère que la famille va bien.

Il jette un coup d'œil aux aquarelles accrochées sur le mur, avant de s'activer vers la sortie. Une carte sur le comptoir de cuisine attire son attention. Elle repose entre un bol à fruits et un bouquet de fleurs fanées. On dirait un dessin d'enfant. Sur un fond de nuit bourré d'étoiles apparaissent des maisons percées de fenêtres jaunâtres. On y lit en filigrane, « Bienvenue chez vous ».

Ce vœu lui est adressé. Un mot, un nom, une profession: « Félicitations », « Marc-André Laporte », « Responsable de la disposition des biens. Curateur public, région de Québec. »

On le congratule pour avoir hérité d'une saleté radioactive. Dix couches de peinture et un nouveau mobilier ne changeront rien au logis.

* * *

Ferrari 458 Spider Italia. On ne se bouscule pas au portillon du concessionnaire pour acheter pareille voiture.

Le directeur des ventes avait reculé de 32 000 \$ sur le prix demandé. Ce rabais durement gagné tournait en boucle dans la tête de Pierre, comme un argument servant à justifier son achat auprès d'une instance céleste. Torture inutile. Après tout, c'était son pécule et il pouvait en disposer suivant son bon désir, même si on parlait d'un tape-cul de 310 000 \$, utilisable quatre mois par année.

5 h 30 du matin.

Température particulièrement clémente. La Ferrari noire décapotable sort de sa tanière en direction de Charlevoix. Pierre ne pousse pas la machine. Pas encore. La ville dort toujours.

Le quai de Saint-Joseph-de-la-Rive est dans sa mire. Il a amplement le temps d'y arriver avant le lever du soleil. La dernière marque au cadran du tableau de bord affiche 320 km/h. Tout retard sera facilement rattrapé. Il traversera ensuite Les Éboulements, passera par Saint-Irénée et prendra son déjeuner au Manoir Richelieu avant de rebrousser chemin. Une balade de cinq heures à vitesse variable.

Il ralentit en tournant sur Charest. Ses mains gantées serrent le volant.

— Crissez-moi la paix!

Des injures imaginées montent dès qu'il entre dans la « rue des gueux », un passage obligé pour se rendre à l'échangeur rejoignant l'autoroute.

Ils sont là. Toujours là. Semblables à des graffitis qu'on décrotte le matin et qui reparissent le soir. Appuyée au mur, la file de sans-abris arrête de parler en le voyant passer. Leurs yeux synchronisés se collent au véhicule, montent dans l'habitacle et grimpent sur le conducteur comme des fourmis affamées. Pierre feint de ne pas les voir. Il se sait scruté, disséqué par une lame tranchante d'envie et de haine. Sa prétendue indifférence ne berne pas son estomac qui fait des nœuds chaque fois qu'il s'engage dans cette rue de merde.

7 h 45. Joyau du Manoir Richelieu, Le Saint-Laurent — un restaurant aux façades vitrées — offre une vue imprenable sur le fleuve.

On assoit Pierre le long d'une fenêtre, près d'un couple de visiteurs allemands désireux de pratiquer leur français.

— L'endroit est magnifique, ne trouvez-vous pas? demande la femme.

Pierre l'ignore. Elle récidive.

— Vous aimez la vue?

La tactique n'a rien d'honorable, mais aux grands maux les grands remèdes. Il extirpe une carte de son portefeuille et la lui montre. Elle s'excuse profusément avant de replonger les yeux dans son café.

Cette carte lui avait été donnée par une femme malentendante qu'il avait rencontrée dans un bar de Montréal. Elle lisait très bien sur les lèvres, mais n'hésitait pas à montrer la petite affiche aux emmerdeurs.

10 h 15. Le véhicule sport termine son périple et retrouve sa place dans l'ancre de l'immeuble. Pierre regarde sa montre, satisfait. Une journée à peine entamée et déjà remplie de paysages et d'effluves de mer.

Il se verse un jus d'orange, ramasse le courrier de la veille et s'installe sur la terrasse que réchauffe un soleil affaibli par l'automne.

Trois factures, une invitation à une soirée mondaine au Musée national des beaux-arts et quatre journaux racontant les mêmes histoires.

La lettre de Dom Pérignon est coincée dans un encart annonçant un nouvel arrivage de lingerie fine.

— En plein ton genre, sourit Pierre.

Le ton sérieux de la correspondance l'inquiète. Il descend le texte et reste accroché à la dernière ligne. « *Sois indulgent dans ta réponse. Fouille la partie inutilisée de ton cerveau.* »

Pierre remet la feuille dans son enveloppe. Il se rappelle comme hier le jour où il avait trouvé Jacques en pleurs après avoir donné Macchabée. « *Faut vraiment croire au bon Dieu ou en avoir terriblement peur pour acquiescer à pareille demande* », raconte la lettre. Ou avoir le cœur d'un ange, se dit Pierre en retournant à l'intérieur.

Parfois, même les anges ont besoin d'aide. Il troque la clé de sa Ferrari contre celle de la Bentley et reprend l'ascenseur. Faudra d'abord préparer sa chambre.

« Ohana » signifie « famille ». Famille signifie que personne ne doit être abandonné, ni oublié.

Lilo à Stitch (personnage de fiction)

VI

Chaque dix-huitième jour du mois, le propriétaire du bar réserve le dernier tabouret au bout du comptoir à cette petite femme qui ne parle pas. Chaque dix-huitième jour du mois, Chicane Gagnon-Gaudreault entre au Deux Solstices en début de soirée et s’installe pour boire et pleurer.

563 mois depuis son départ du Vietnam. Décompte inutile. Sentence à vie. Colette Gagnon et Louis Étienne Gaudreault avaient donné tout l’amour qu’un cœur pouvait offrir. Mais un sein ne se remplace pas.

Le barman arrive avec un premier Fireball. Chicane fait cul sec, puis place devant son verre la photo de sa mère; une invention puisée sur Google. Jeune, grande, élégante. Tout son contraire. Coiffée d’un *nón lá*, sorte de chapeau conique servant à se protéger de la pluie et du soleil, elle porte une robe de soie fleurie ajustée à la taille. Son regard est rempli d’une tristesse qu’elle ne cherche pas à cacher.

Chicane lui a inventé une odeur de peau, une douceur de main, un sourire espiègle et un nom pour lui parler: *Quay lại sớm*: Reviens vite.

— Bonjour, Quay. Comment va?

Elle l’écoute lui raconter ses potins entrecoupés d’éclats de rire. Viennent ensuite les confidences et les conseils d’une mère à sa fille.

L’inévitable question surgit habituellement entre le troisième et le quatrième verre.

— Et toi, ma chérie, comment vas-tu?

C’est alors qu’apparaissent les larmes.

* * *

L'ascenseur est en parfait état. Pas de *Fuck you*, de *François aime Johanne* ou de hiéroglyphes obscurs taillés au couteau dans ses bois précieux.

La musique de Kenny G fuit du plafond comme une pluie fine. Une voix mécanique annonce les étages. « Septième ». Cam lui parle.

— T'arrêtes pas, cocotte.

Il ne veut pas que les portes s'ouvrent et qu'un homme, une femme ou un couple le regarde, stupéfait. Peut-être dégoûté. À l'heure qu'il est, on ramasserait à la pelle les morceaux désarticulés de son cadavre pour en faire du compost si cette foutue pièce de monnaie avait tourné du bon côté. « Rez-de-chaussée. »

— Merci, cocotte.

Cam traverse le hall d'entrée à grands pas.

— Bonne journée, monsieur Cameron.

L'uniforme à la réception ne manque pas de politesse envers ceux dont dépend sa solde. C'est en franchissant la sortie que réapparaît l'image. Une véritable gifle.

— Pas vrai!

Il s'arrête, ferme les yeux et pose sa large main sur son front dégarni.

— *Shit de shit!*

L'aquarelle du salon se précise. Une femme à la chevelure rousse sommeille, la tête appuyée contre celle d'un enfant assoupi. Ils sont nus.

Cam reconnaît le nez fin de sa mère, ses lèvres fardées de rouge, son menton angulaire. Les cheveux en bataille du garçon se dispersent sur son épaule. Sa petite main, doigts écartés, se colle au sein maternel pour garder contact. L'oreille de l'enfant possède un lobe atrophié, pareil au sien.

L'artiste a su capturer cet instant de grâce, cette capitulation sans conditions. Cam ne respire plus, assailli par une douleur provenant de son jardin secret. Cette paix du corps et de l'esprit, il le réalise, lui a échappé depuis ce moment figé sur un tableau.

Avant de devenir folle, cette femme était une mère. Sa mère. Dans ce condo, il n'y a peut-être pas de crânes, d'intestins ou de membres congelés. Seulement des souvenirs épars enrobés d'une poussière déposée comme une brume de mer sur des galets.

Jean Cameron ne se réfugie pas en fond de cale lorsque s'annonce la tempête. Il nargue le vent à pleine gorge et montre son poing à l'écume.

Le réceptionniste se retourne en entendant des pas qui s'approchent.

— Rebonjour, monsieur Cameron.

* * *

La bretelle bifurque sur une route de gravier. Une pancarte accrochée à un arbre devant la barrière ouverte informe les curieux: « Propriété privée. Chasse et pêche interdite ». L'autre panneau annonce ce qui se trouve au bout du chemin: Abbaye Cistercienne Saint-Honoré.

Pierre ferme la radio et descend les fenêtres avant de continuer.

L'air chargé d'une odeur de mousse et de feuilles mortes lui rappelle ses expéditions d'enfance. Armé de son canif et attriqué d'une vieille veste à laquelle il avait agrafé des franges, il se glissait dans la peau de Daniel Boone, traquant le loup, l'ours et le lynx. Une plume de corneille retenue derrière la nuque par un lacet d'espadrille transformait Dom Pérignon en Mingo, un indien de la tribu Yuchi qui parlait peu, mais comprenait tout.

Le bâtiment en pierres des champs a fini par trouver sa place dans cet univers de sapins, d'épinettes et de rocaille. Au fil des ans, les moines ont agrandi l'édifice et aménagé des sentes le long du lac, avec des arrêts pour méditer et des icônes clouées sur des troncs qui rappellent leur sacrifice. L'offrande d'une vie, se dit Pierre. En échange de quoi? Ramener une âme en cavale? Encore faut-il la croire perdue. Et assumer qu'elle existe. Cinquante, soixante, soixante-dix années contre une promesse. Mais qui veut l'éternité? La réponse viendra peut-être lorsque le cœur donnera son dernier coup.

Père violent, mère absente. Enfant abandonné comme un renardeau incapable d'atteindre la tétine. Quand la nature réclame sa victime, l'instinct de survie prend les armes. Jacques a fait sauter les ponts avant de s'emmurer dans la prière.

Il aurait été un bon papa, pense Pierre. Un excellent professeur, un écrivain peut-être.

2 h 40 de l'après-midi. Entre sexte et vêpres. Pierre décroche le téléphone vissé au mur. Le père abbé répond à la troisième sonnerie.

Dom Prosper Nadir était un pied-noir d'Algérie. La guerre d'indépendance avait fait de sa famille d'innocentes victimes et de lui, un meurtrier jamais condamné.

En 1964, il entre sous un faux nom comme aide-cuisinier dans un monastère à Tibhirine, près de Médéa. C'est là qu'il rencontre le bon Dieu. Trois ans plus tard, on rase ses longs cheveux bouclés pour en faire un moine.

Après avoir dévoré les histoires de Jack London, le cistercien de vingt-cinq ans entend à son tour l'appel de la forêt et demande son transfert dans une abbaye canadienne.

Aujourd'hui, ce pince-sans-rire devenu père abbé assure le bien-être des trente-deux moines du couvent.

Le bureau est à l'image du reste. Rien sur les murs, sauf un crucifix et un portrait de Saint Robert de Molesme, fondateur de l'ordre.

Dom Nadir tend la main à son visiteur.

— Nous vous attendions en décembre. Vous avez atteint votre quota de péchés, j'imagine.

— Heureux de vous revoir, votre déshonneur. Vous pourriez pas augmenter ma limite?

— Je dois d'abord réaliser de petits miracles avant d'espérer en réussir de plus grands.

Le visage du père abbé s'assombrit. Il prend une grande respiration et résume en une phrase ce dont tout le monde parle dans les corridors.

— Dom Ouibert souffre.

* * *

Un malaise envahit Cam et affecte ses gestes les plus simples. Il doit s'y prendre à trois fois avant que le pêne de la serrure électronique se rétracte. La procédure n'est pourtant pas compliquée. Il s'agit de glisser la puce le long du lecteur, d'attendre la lumière verte et de pousser la porte.

— J'suis revenu, annonce-t-il aux fantômes. J'veux...

Il s'arrête. Que veut-il au juste? Peut-être se prouver que les revenants n'existent pas. Ou qu'il a déjà eu une mère saine d'esprit.

L'aquarelle au centre du salon le frappe à nouveau. Pas de doute. C'est bien elle. Et bien lui.

Certains détails lui avaient échappé. Les petites fleurs dans la chevelure de sa mère, ses yeux légèrement en amande. Il reconnaît le grain de beauté sur l'épaule de l'enfant. Une forme de sourire qui a pâli depuis. Son âme l'a dilué en exsudant sa misère quotidienne.

Cam déclare ses intentions aux esprits.

— Vous faites mieux de vous rhabiller. J'vais faire le tour de la baraque.

La première porte s'ouvre sur la chambre de sa mère. Il n'ose en franchir le seuil. À sa gauche, un spa surélevé en céramiques couleur marine partage un coin de la pièce avec une gigantesque armoire en bois noble. De l'autre côté trône un lit à baldaquin circulaire ressemblant à une guimauve géante entourée d'une moustiquaire.

— Paillasson aimerait. Ça lui ferait un beau trampoline.

La chambre des invités est au bout du corridor. Elle possède sa propre salle de bain et un balcon privé qui ouvre sur le fleuve. Trois tableaux de femmes nues sont accrochés aux murs. Même style, même artiste. Une table de nuit en érable sur laquelle repose une lampe à deux têtes sépare des lits jumeaux.

Près de la fenêtre, une malle au dos arrondi ne demande qu'à se dévoiler. Cam s'en approche. Il parcourt le couvercle de ses mains comme un phrénologue tripotant le crâne de son patient. Température normale. Aucun frémissement détecté.

Sa propre hésitation l'agace.

— C'est pas un nid d'abeilles, le cave. Juste une maudite boîte en bois.

Il prévient tout le monde du geste à venir.

— J'ouvre au compte de trois.

Arrête d'avoir la chienne. T'es con comme la lune.

— Un.

Qu'est-ce qu'elle a bien pu fourrer dans ce coffre?

— Deux.

Des oreillers. Ceux qui dorment seuls ont besoin d'un tas d'oreillers.

— Trois.

Une odeur de cèdre se dégage. Déjà bon signe.

L'homme est un enfant né à minuit: quand il voit le soleil, il croit qu'hier n'a jamais existé.

Proverbe chinois

VII

Dom Pérignon reste fermé comme une huître. La dernière fois qu'il avait roulé sur l'autoroute 175, Mikhaïl Gorbatchev, Ronald Reagan et Margaret Thatcher étaient en poste, Bourassa et Mulroney tenaient le volant canadien, Paul Newman remportait l'oscar du meilleur acteur et les Bee Gees jouaient en boucle sur la radio.

Pierre cherche à briser le silence.

— J'aurais dû emporter une cage. Comme pour les chats. Ça les rassure.

Jacques ne bronche pas.

— Arrête de te morfondre. Vois-le comme une petite vacance, une escapade.

Le père abbé avait dit la même chose.

— Pour combien de temps? avait demandé Dom Pérignon.

— Deux semaines, deux mois, deux ans. Pas d'importance. Faites le vide, remplissez-vous de nouveautés. Je n'en peux plus d'entendre les mêmes histoires.

Il lui avait donné un dernier conseil avant de le congédier.

— Trouvez ce que vous cherchez.

Si au moins il le savait.

Dom Pérignon se tourne vers Pierre.

— Tu as des citrons, de l'eau chaude et du Tchaïkovski?

* * *

Chicane accompagne Reculon à la pharmacie avant de le ramener au Bunker.

À la suite d'un accident vasculaire cérébral, Adrien, qui avait déjà une propension à partir dans tous les sens, s'était mis à marcher talons devant. Personne ne savait pourquoi. Même les neurologues ne pouvaient se l'expliquer.

On avait essayé de le remettre sur le droit chemin et de la bonne manière, ce qui lui aurait évité de nombreuses chutes, mais ce fut peine perdue. Tout le monde finit par accepter sa condition. Reculon était né.

Les quelques centimètres de neige tombés la veille ne facilitent pas la manœuvre. Chicane lui tient les deux mains comme un enfant à qui on apprend à marcher, et tente de le rassurer.

— Lâche pas. Il nous reste un coin de rue.

— Pourquoi on va chez le docteur?

— C'est le pharmacien. J'm'occupe de tout. Lève la tête et fixe l'horizon. Un, deux, un, deux.

Le feu de circulation tombe au rouge. Une voiture de luxe s'arrête. Pierre reconnaît la tuque des Nordiques. Il ouvre sa fenêtre.

— Salut la vendeuse de biscuits. Comment va?

Elle lui sourit.

— Bien. Et les couilles?

— Elles ont repris leur place. Ça m'a pris trois semaines pour les convaincre.

Reculon touche l'épaule de Chicane.

— C'est *Misteur T*?

— En personne.

Pierre la regarde sans comprendre.

— *Misteur* Trou de cul, explique Chicane. Avec un « T » majuscule.

— Un *Misteur* avec un grand « T ». Quand même pas mal.

— Je préfère Samson. Plus juste.

La lumière change au vert. Elle reprend son chemin. Pierre se tourne vers Dom Pérignon.

— C'est la fille qui vise bien. Pourquoi elle m'appelle Samson?

— Plutôt jolie. Avec un superbe sens de l'humour.

— Ça fait trop longtemps que t'as pas vu de femmes. Qu'est-ce qu'il y a de si drôle?

— Rien. Sauf lorsque tu ajoutes ton nom de famille. « Sans son brin d’amour ». J’aurais aimé y avoir pensé. Tu devrais lui parler de temps en temps, ça te changerait des animatrices à la télé avec qui tu discutes le soir.

Chicane remet la prescription au pharmacien, puis rejoint Reculon, qui s’amuse avec un tensiomètre dans l’aire d’attente. Elle regarde sa montre.

— Faudra faire vite, mon gros. J’ai une classe ce soir.

Elle avait renoué avec ses cours de peinture, histoire de s’imposer un temps d’arrêt.

Aleksy Matkowski avait pratiqué le métier toute sa vie, sans en connaître la gloire. Professeur à l’Académie des beaux-arts de Gdańsk dans les années 70, il avait mis au monde plusieurs artistes-peintres dont la renommée avait traversé les frontières de la Pologne. Forcé à l’exil par le parti au pouvoir, il s’était réfugié à Québec avant d’ouvrir son école.

Aujourd’hui, on s’arrache les places pour écouter les conseils du maître retraité. Aleksy n’accepte que six apprentis à la fois.

Chicane arrive la première. Il l’attendait de pied ferme.

— Bonjour, mademoiselle Chicane. Comment allez-vous?

Ses yeux restent collés sur son élève. Un sourire énigmatique illumine son visage raviné.

— Vous êtes une petite cachotière. Je vous ai vu à New York, en fin de semaine. Enfin pas vous, mais deux de vos œuvres.

Il lève la main avant qu’elle ne réplique.

— N’essayez pas. Le style finit toujours par trahir l’artiste.

* * *

La couverture de laine iconique vendue par le magasin de la Baie d’Hudson couvre le trésor. Ils en avaient une semblable au Bunker. Tellement bourrée de crasse qu’elle était devenue méconnaissable. Un sacrilège, se dit Cam. Tout comme ce Jésus pendu à un clou et dont il manque la moitié du corps.

Il avertit les fantômes pour ne pas les surprendre.

— J’vais la retirer.

Cam glisse ses mains contre les parois intérieures de la malle, ramène ses doigts puis extirpe la couverture. Il approche son nez. Un parfum de paille se mêle à l'odeur de cèdre, comme si on avait surpris le mouton dans son enclos avant de le tondre.

Cam examine les boîtes soigneusement empilées.

— Wow!

L'enfant renaît en lui.

— Double wow!

Il secoue violemment les mains pour se débarrasser d'une pellicule imaginaire, indigne de toucher ces objets divins. Son premier choix s'arrête sur une petite boîte bleu nuit. De grosses lettres jaunes en révèlent le contenu: *Slinky. Le ressort qui court!* Sa mère l'avait retiré de sa collection de jouets, voyant quelque chose de diabolique dans ce long brin d'acier torsadé qui descendait les marches tout seul.

Cam le dépose sur le plancher de bois franc avec la délicatesse du démineur manipulant un engin explosif. Ses joues lui font mal tant il sourit.

La deuxième boîte, de forme rectangulaire, est d'un rouge écarlate. Un encadré montre un rouquin assis à une table de cuisine faisant tourner la pointe d'un stylo dans une roulette en plastique. Spirograph. Une façon simple de dessiner des millions de motifs. Pour tous âges. Puis viennent le Etch-A-Sketch, le jeu de Mille bornes, Gumby et Pokey dans leur emballage original, un livre de Rin Tin Tin, le chien Pollux en peluche et des Crayola retenus par un élastique, tous placés en ordre sur le plancher.

Cam pose la dernière pièce sur ses genoux; un cahier à colorier Lucky Luke aux coins écornés. Le propriétaire avait marqué son bien de ses initiales. « J. C. ». Seules les trois premières pages avaient été barbouillées.

Une enveloppe servant de signet tombe au sol. À l'intérieur se trouvent deux feuillets. Ils auraient dû raconter une aventure de cape et d'épée, parler d'une amourette, lister des rêves à venir. L'entête lui brise le cœur: « *TESTAMEN* ».

* * *

La Bentley retrouve sa place entre la Range Rover et la Ferrari. Dom Pérignon jette un coup d'œil au bolide.

— Ton tape-cul, je le croyais rouge.

— Nouveau tape-cul.

— C'est comment?

— Comme un tape-cul. Seulement plus récent.

Toute la garde-robe de Jacques tient dans un sac de voyage. Faudra l'habiller, se dit Pierre en marchant vers l'ascenseur. Et lui acheter un flacon d'antikorps. Vingt-neuf ans dans une bouteille. Une simple grippe pourrait le tuer.

— Tu vas aimer ta chambre. Il y a un gros crucifié en plâtre avec un prie-Dieu pour l'admirer. L'antiquaire a même ajouté une bible. Gratos!

— On dirait Lucifer qui recrute de nouveaux clients.

Pierre se retourne.

— Je voulais t'éviter une transition trop brutale.

— On m'a foutu à la porte de l'abbaye. Tu te rends compte? À la porte! J'sais pas ce que je vais devenir.

— Ça fait trente ans que tu sonnes les matines. C'est le temps de passer à autre chose. T'inquiètes pas pour ta cellule au monastère. J'ai pas vu de file d'attente.

Dom Pérignon hésite à entrer. Pierre lui tire le bras.

— Y a pas de loups ni de danseuses.

Jacques scrute l'endroit. L'aire ouverte comprend le salon principal, la salle à manger et la cuisine.

— C'est grand, pour un seul homme.

Un seul homme. Pierre ne réplique pas. Le mot fait mal à entendre.

— Tu veux quelque chose?

— T'as de la bière?

Il ouvre le réfrigérateur de droite.

— J'savais pas que les moines en buvaient.

— Ils n'en boivent pas. Pourquoi t'as deux frigos? Tu cuisines?

— Je reçois.

Autre coup converti en mensonge. La salle à manger se fait dépoussiérer toutes les deux semaines. Seul contact humain.

Pierre sort deux Molson et l'entraîne sur la terrasse.

Un nordet froisse le fleuve. Des lampadaires accrochés à la rambarde du quai percent des trous de lumière sur le bitume. Dérangés par un couple de joggeurs, trois goélands crient leur indignation.

Dom Pérignon grimace en tirant sur sa bière.

— C'est une ville magnifique. J'avais presque oublié.

— On ira la parcourir demain. Beaucoup de choses ont changé depuis ton internement. Les calèches ne servent plus qu'aux touristes et tout le monde a l'eau courante.

Dom Pérignon plisse les yeux pour évacuer un excès de larmes. Pierre cherche des mots de circonstance. Il n'a pas l'habitude.

— Respire un bon coup, Jacques. Fais confiance à la vie, à ta vie. C'est toi, le croyant. Moi, j'suis content que tu sois ici. Ça va me changer de Belinda, la *Miss* météo du réseau *NBC*. Ça fait trois fois que je l'invite à prendre un verre. Elle m'ignore complètement.

La fraîcheur les ramène à l'intérieur. Pierre lui présente ses quartiers. Il pointe du doigt la salle de bain.

— T'as même une litière à toi tout seul.

Jacques reste sidéré par l'immense crucifix de plâtre.

— Il me ressemble. Un peu trop.

1 h 10 du matin.

Dom Pérignon a beau essayer, impossible de s'endormir sans prier. Ce rituel, il l'a accompli plus de 75 000 fois en 29 ans. 75 000 intercessions en faveur des autres, 75 000 demandes de pardon pour des péchés non commis, 75 000 supplications murmurées par un homme indigne, parce qu'à l'abbaye, de l'indignité, on en fait sa croix.

La tourmente finit par s'estomper, laissant à la fatigue le soin de l'emporter. Ce n'est qu'au réveil qu'il aperçoit la boîte. À l'intérieur se trouve une petite carte de bienvenue et la collection complète des Harry Potter.

L'amour est le privilège des nantis. Les crève-la-faim n'y ont pas accès. Leur monde est trop sordide pour seoir au rêve; leur idylle est une imposture.

Mohammed Moulessehoul, dit Yasmina Khadra

VIII

— T'es une menteuse, une sale hypocrite, une voleuse d'idées!

Le couteau de cuisine plonge dans la chevelure, puis tourne à gauche, tranchant la gorge. L'épaule est taillée en pièces, le thorax traversé de part en part, les pieds coupés aux chevilles. Lorsqu'elle s'arrête, il ne reste plus que des lambeaux de toile pendouillant dans un cadre de bois.

Chicane s'appuie contre le mur avant de s'affaler, mains et vêtements souillés d'un sang imaginaire. Cette femme flottant sur un lit de nénuphars devait mourir. Copie volée quelque part. Parce qu'un cerveau comme le sien ne crée pas. Il imite, il dérobe, et un jour, il se fait prendre. C'est alors que tout s'écroule.

On peut berner l'amateur, mais pas le maître. Aleksy Matkowski en a de nouveau fait la démonstration.

— Crisse de folle!

Tout ce qui monte doit redescendre, et la chute ne peut qu'être brutale. Depuis l'enfance, elle s'approprie le mérite des autres. Son coup de pinceau en reste un bel exemple.

— Assez!

Chicane se relève. Sa tête en délire crie à l'imposture.

— Petite fraudeuse! Si au moins tu avais du talent!

Deux autres toiles sont défoncées. Son attirail de peinture disparaît dans un sac à ordures.

* * *

TESTAMEN

JE VEUX PAS ÊTRE ENTERRÉ DANS LA TERRE. JUSTE COUCHÉ SUR DES FEUILLES DANS LE BOIS AVEC MA DOUDOUNE PIS MON SAC-À-DOS SUR MON VENTRE.

DANS MON SAC-À-DOS, Y FAUT METTRE:

- ~ UN GROS CAHIER À COLORIER (GROS GROS)
- ~ DEUX BOÎTES DE CRAYONS DE COULEUR
- ~ DEUX AIGUISE-CRAYONS (EN FER)
- ~ DEUX EFFACES BLANCHES (PAS LES ROSES)
- ~ TROIS PAIRES DE BAS DE LAINE (LES NOIRS. PAS LES GRIS)
- ~ DEUX PAIRES DE BOTTES. UNE D'HIVER PIS UNE D'ÉTÉ. PIS MES VIEILLES RUNNING. C'EST MES PRÉFÉRÉES.
- ~ MES GROSSES MITAINES (FAUT ARRANGER LE TROU DANS LE POUCE)
- ~ MON POLAR VERT
- ~ MA LAMPE DE POCHE AVEC BEAUCOUP DE BATTERIES
- ~ MON COUTEAU SUISSE DANS UN SAC EN PLASTIQUE POUR PAS QUI ROUILLE

FAUT METTRE KOSMO SUR LE DESSUS. Y POURRA PAS RESPIRER SI Y EST AU FOND. FAUT PAS OUBLIER DE METTRE SON BRACELET AVEC SON NOM. SINON LES AUTRES OURS, Y SAURONT PAS COMMENT Y S'APPELLE.

JEAN CAMERON

Cam sourit. Tous les articles indispensables à la grande traversée se trouvent toujours en magasin, sauf Kosmo, disparu depuis longtemps. Il trouvera bien un ourson qui lui ressemble.

* * *

L'idée s'était glissée dans la cervelle de Chicane à la suite d'une mauvaise journée ou d'une soirée particulièrement lourde de solitude. Le souvenir demeure flou. Trop d'années passées sous le pont.

Elle s'était rendue au Cimetière Saint-Charles pour y dénicher une pierre tombale sur un lopin de terre peu fréquenté, avec de vieux noms et de gros arbres.

Le coup de cœur avait été instantané. La stèle, avec son épitaphe trop usée pour trahir son occupant, s'était incrustée dans le tronc d'un érable. On aurait dit un gamin enfoncé dans la jupe de sa mère.

Chicane était retournée à la maison pour aussitôt revenir avec une feuille, un crayon au plomb et un burin.

La locataire s'était révélée en négatif sur le papier noirci. Betty Petty. Un nom parfait, autant par sa sonorité: « Bet...ty...Pet...ty », que par sa signification: « Pauvre Betty ».

— Salut, Betty Petty, ça te plairait de refaire surface?

Elle avait interprété son silence comme un signe de consentement. Le burin fit réapparaître Betty Petty après plus de cent ans d'indifférence. Un autre plan lui trottait dans la tête.

— T'aimerais avoir de la compagnie?

Dix ans se sont écoulés depuis le retour de Betty Petty sur son épitaphe. Elle passe toujours inaperçue aux yeux des visiteurs et du personnel, tout comme cette nouvelle inscription juste en dessous qui donne à Chicane une adresse permanente au royaume des morts.

Après une marche rapide d'une quarantaine de minutes le long de la rue Saint-Vallier, elle franchit les portes du cimetière et se présente avec son burin devant la pierre blanche. Il lui faudra rester forte, directe, presque méchante, pour ne pas flancher.

— Salut, Betty Petty. Je t'ai dit des tas de choses depuis qu'on se connaît, mais je t'ai pas tout dit.

Des larmes, longtemps retenues, s'affranchissent.

— Je ne reviendrai plus. Ça vaut mieux. Désolé.

Sa main engourdie par le froid grave trois mots qui s'ajoutent aux deux premiers. « Chi Khan. Morte de honte ».

* * *

Après avoir avalé sa première gorgée de bière de travers, le voilà qui refait une grimace en entamant un cappuccino au Café Angéline.

Pierre le regarde en souriant.

— Ça change du crottin.

Dom Pérignon le surprend à nouveau par son érudition éclectique.

— Du pareil au même. Savais-tu que le kopi luwak est un café récolté dans des excréments de civette?

— De la merde, tout ça. Finis ta bouffe. On va faire le tour du Vieux.

Ils quittent le Café, descendent le boulevard Charest et s'arrêtent au Marché du Vieux-Port pour s'acheter des pistaches avant d'aller traîner le long de la marina du Bassin Louise.

Les bateaux ont été remontés depuis quelques semaines. Recouverts d'une toile bleue, ils se préparent à affronter l'hiver. Au centre de la bande se trouvent deux yachts qui ridiculisent le voisinage par leur taille. Dom Pérignon montre le plus gros.

— Ça vaut combien, une bête pareille?

— Deux, trois millions, chiotte comprise.

— T'as un bateau?

— T'as une maîtresse?

— Pourquoi t'en as pas? Les riches ont tous des bateaux.

— Ça devient une fixation chez toi. Tu veux mon portefeuille?

— Paraît que la richesse, c'est comme l'eau de mer. Plus on en boit, plus on a soif.

— T'écoutes trop la télé, Confucius.

Ils tournent à droite, puis croisent l'agora du Vieux-Port. Pierre s'arrête devant la Tour Joyce et pointe du doigt le dernier étage.

— Condo super extra luxe. Plus grand que le mien, avec une vue imprenable. Mon agent immobilier a fait une offre de fou à la propriétaire. Elle a refusé du revers de la main. Morte à Robert-Giffard. Ceci explique cela.

— Tu cherches toujours plus grand. Sans doute relié à ton pénis. Faudrait consulter.

En remontant la rue du Sault-au-matelot, ils aperçoivent deux géants discutant avec une puce qui semble dans tous ses états. Dom Pérignon reconnaît la travailleuse sociale. Il s'avance à bon pas, laissant Pierre derrière.

— Bonjour mademoiselle, j'ai beaucoup aimé votre...

— Pas le temps. On a perdu quelqu'un.

Personne n'a revu Reculon depuis la veille. Elle revient à Paillason qui peine à retenir ses larmes.

— Concentre-toi, Paille. T'étais où avant d'entrer dans les toilettes?

— M'en souviens pu. C'tait une toilette en plastique bleue avec un toit blanc. Quand chu ressorti, Reculon, y était pu là.

— Un site de construction, déduit Cam. Y en a plusieurs dans le coin.

Chicane donne ses ordres.

— Cam, passe à la réception de l'Hôtel-Dieu et vérifie les arrivées. Paille, rentre au Bunker. Il est peut-être revenu. Faut absolument le retrouver avant la noirceur. Le froid va reprendre et il est habillé comme un Floridien.

Les deux hommes croisent Pierre, sans le reconnaître. Dom Pérignon s'immisce à nouveau.

— Pardon, mademoiselle. On peut vous aider?

Elle lève les yeux, étonnée. Personne n'offre d'aide lorsqu'il s'agit d'un itinérant.

— On se connaît?

Il tend la main.

— Jacques Ouibert. Vous ne me connaissez pas, mais votre pied a déjà rencontré mon ami.

Chicane hausse les épaules. Pierre s'approche. La lumière se fait enfin.

— Ah! Samson Brindamour.

— On vise toujours en bas de la ceinture à ce que je vois.

Elle se tourne vers Dom Pérignon.

— On a perdu un sans-abri. Faut le retrouver avant la nuit.

— Et la police?

— Elle ne s'intéresse pas à un homme qui marche à l'envers. Quelqu'un contactera quelqu'un quand il sera découvert au printemps sous un banc de neige.

— On va ratisser la basse-ville, déclare Dom Pérignon. Qui devons-nous appeler si on le repère?

— Ramenez-le au Bunker. Demandez où ça se trouve, si vous ne connaissez pas l'endroit.

Elle disparaît en criant dans son cellulaire. Le chef du service des incendies en prend pour son rhume.

— Vos pompiers attendent un feu, le cul au chaud en se faisant du pop-corn, pendant qu'un itinérant se meurt de froid. J'parie qu'ils patrouilleraient les rues de la ville jusqu'au trognon si c'était un des leurs.

Qui se croit trop grand pour les petites choses est probablement
trop petit pour les grandes.

Anonyme

IX

Le temps incertain a vidé les rues de ses badauds. Motivé par sa mission de sauvetage, Dom Pérignon mène la charge d'un pas rapide tandis que Pierre traîne derrière comme un chien qui s'arrête devant chaque borne-fontaine.

Après avoir longé le fleuve et parcouru le Petit Champlain, ils remontent vers la haute-ville par l'escalier casse-cou.

— Comment on va le retrouver? demande Pierre.

— En le cherchant.

Une fois la terrasse Dufferin ratissée, ils descendent la rue Saint-Louis, coupent à travers Sainte-Ursule et enfilent la rue Saint-Jean en direction ouest.

Jacques pointe le cimetière Saint-Matthew sans ralentir.

— Au cas où ça t'intéresserait, ici se trouve la plus vieille pierre tombale de la province. Un soldat enterré à Lévis en 1759, avant d'être rapatrié.

— Savais pas qu'on pouvait demander un transfert.

De l'autre côté du muret, des traces de pas laissées dans la neige détrempée attirent l'attention de Jacques. Les empreintes éraflent la surface, puis s'enfoncent. On dirait un pinceau qui frôle une toile avant de s'épancher. Parcours sinueux, artiste fou. Près d'un gant abandonné, des billes de sang gélifiées scintillent comme des grenats sur une nappe.

— Un soulon, décide Pierre. Y en a plein dans le coin. Il doit roupiller avec les morts.

Jacques revient sur ses pas et repère l'entrée. Pierre lève les bras.

— T’as pas changé. Si tu sauves tout le monde, faudra penser à autre chose pour me donner mauvaise conscience. M’en vais dans le café d’en face. Rejoins-moi une fois ton miracle accompli.

Les traces contournent deux stèles, puis disparaissent devant une troisième pour ressurgir de l’autre côté. Du sang chaud a traversé la neige.

Jacques balaie des yeux le cimetière et remarque, au fond du terrain, une pièce de tissu bleu pâle suspendue à un arbre. Un blouson. Avec quelqu’un à l’intérieur.

L’homme enserre un gros chêne comme s’il risquait de s’envoler. Il ne porte ni bottes ni mitaines. Ses mains ont pris la couleur de l’écorce. Une fine couche de neige a remplacé sa tuque. Sa joue droite a trouvé refuge dans le col entrouvert de sa chemise. Raidie par le givre, sa barbe ressemble à une queue de rat musqué. Des bâtonnets de glace se sont formés sur ses cils.

Jacques toussote, pour ne pas le surprendre. Rien ne bouge. Il est peut-être mort debout.

— Monsieur?

Toujours rien. Il pose la main sur son bras.

— Monsieur?

L’homme sursaute comme si on venait de le réveiller. Ses yeux restent fermés. Des larmes gelées ont cousu ses paupières. Sa langue pousse contre ses lèvres bleuies. La soudure de bave finit par céder. Un murmure rauque émerge.

— Paille?

De l’autre côté de la rue, Pierre demande sa facture après avoir épluché le *Journal de Québec*. Vingt minutes se sont écoulées. Assez de temps pour sauver une âme.

Jeune, c’était lui qui tentait le diable. Aujourd’hui, il fait dans l’évitement pendant que « monsieur raisonnable » fouille les tréfonds de la ville à la recherche d’un homme qui marche de reculons.

Les temps ont bien changé, se dit-il en traversant la rue. J’ai vieilli sans le savoir. Son stoïcisme tombe lorsqu’il trouve le cimetière vide.

* * *

Plus de souffrance dans le corps ni dans la tête, plus de comptes à rendre ou d'argent à trouver. La faim, le froid, les humiliations quotidiennes, à jamais enterrés. Pour la première fois de sa vie, Cam considère les avantages que procure une mort garantie pour l'éternité.

Il remet son testament dans l'enveloppe après l'avoir relu pour la énième fois. Les bénéfiques, trop importants pour être ignorés, règlent le pourquoi. Il ne reste qu'à choisir le comment.

Il avait bien failli se retrouver en pièces détachées au bas de l'immeuble abritant le condo de sa mère. Aujourd'hui, il bénit le ciel de l'avoir épargné. Ce n'était pas une façon digne de mourir. Pas pour un capitaine.

Après une courte revue des mille et une manières de périr, il arrête son choix sur un trépas à la hauteur de son rang. Ce sera le peloton d'exécution. Mais plus facile à dire qu'à faire. Le monde moderne ne proposant plus ce genre de service, il se résigne à utiliser une brigade composée d'un seul soldat, un arbre qui tiendra entre ses branches le vieux Lee-Enfield de calibre 303 acheté chez un brocanteur. Une ficelle longue de dix pas reliera la gâchette à son index. Dix pas. Assez loin pour ne pas entendre le mécanisme, assez près pour trouver le centre du cœur.

Après avoir conclu la transaction, le vendeur — un octogénaire avec un restant de scrupule — avait menacé Cam de le dénoncer s'il se servait de l'arme pour abattre autre chose qu'une bête. Sa définition d'un animal restait toutefois suffisamment large pour ne pas inquiéter son sommeil.

Le pourquoi et le comment étant résolus, il ne lui restait qu'à décider du lieu et à fixer une date. Mais d'abord, acheter un sac à dos et le remplir du nécessaire.

Premier article sur la liste: *UN GROS CAHIER À COLORIER (GROS GROS)*.

* * *

Alerte maximum au Bunker. Tout le monde fait des allers-retours entre les murs de béton, attendant impatiemment des nouvelles de Reculon, porté disparu depuis trente-six heures.

Grimpé sur un escabeau, Paillason scrute les alentours. Il disparaît sans dire un mot en apercevant le disparu, deux coins de rue plus loin.

Dom Pérignon, les bras tendus pour ne pas lui piler sur les pieds, a l'impression de conduire une charrette. Il donne la cadence en lui tenant les mains.

— Un, deux, un, deux.

Reculon pose la même question pour la troisième fois.

— T'es sûr que t'as pas une KitKat dans ta poche? Chicane a toujours une KitKat dans sa poche.

— La prochaine fois, j'en aurai une. Promis.

Paillason les rejoint.

— Mon pauvre Reculon! J't'ai perdu quand j'ai été pissé. T'étais passé où?

— J'ai suivi un homme avec un manteau noir. J'pensais que c'était toi. Y a rentré dans un appartement. J'suis rentré au cimetière.

— T'as un nouveau *jacket*?

— C't'au m'sieur.

Paillason lève les yeux sur Dom Pérignon.

— Merci monsieur. Ben aimable de votre part. Reculon, Y a jamais su comment s'habiller pour le fret. On est presque arrivés. J'peux-tu y prendre les mains?

Dom Pérignon cède sa place et marche derrière.

Chicane sort la première du Bunker. Elle s'approche avec une couverture.

— T'es trop vieux pour découcher, Reculon. Faut que t'arrêtes de dire oui à toutes les femmes qui t'invitent.

— T'as-tu une KitKat?

— On a de la soupe chaude. Tu vas dormir au refuge ce soir.

— J'veux pas.

— Tu vas.

Elle prend ses mains et le guide à l'intérieur du Bunker. Paillason invite Dom Pérignon.

— Y a ton manteau.

* * *

Charlotte attend l'ascenseur lorsque Pierre arrive. Elle reconnaît l'homme. Il lui sourit timidement.

La marche entre le cimetière de la rue Saint-Jean et sa résidence lui avait donné suffisamment de temps pour faire le tour du problème et en venir à la question qui tue. Et cette question, il devait la poser à quelqu'un.

— Madame, suis-je un trou de cul?

Elle n'hésite pas une seconde.

— Absolument. Parmi les meilleurs.

Pierre ferme les yeux et absorbe le coup. C'est une chose de le penser, une autre d'en obtenir la confirmation.

L'ascenseur ouvre ses portes. Elle se glisse à l'intérieur. Pierre ne bouge pas.

— Vous venez?

— Je... je vais prendre les escaliers.

— Entrez. Je vous emmène chez moi. On lèvera un sherry à votre santé.

— J'ai pas soif.

— Vous ne me connaissez pas. Je prends mal les refus.

Elle lui tend la main.

— Charlotte Barton. Trou de cul n'est pas inscrit sur votre baptistaire, je suppose.

* * *

Deux choses frappent lorsqu'on entre chez Charlotte: les murs vitrés qui offrent une vue et une luminosité exceptionnelle, et les bibliothèques s'étirant jusqu'au plafond et dont elle sent le besoin d'en justifier ou d'en excuser la présence chaque fois qu'un nouveau visiteur franchit sa porte.

— J'aime les livres. Pas un crime à ce que je sache.

On ignore tout de cette septuagénaire, sinon qu'elle est américaine, s'habille toujours élégamment même pour récupérer son courrier, travaille comme bénévole auprès d'organisations caritatives, chapeaute un club de lecture formé d'une douzaine de bonnes femmes et vous regarde avec une tête qui a l'air de se payer votre gueule.

Personne ne sait qu'elle est native de Tipton au Kansas, un point à peine visible sur une carte. On serait renversé d'apprendre qu'en trente ans de carrière, cachée sous un pseudonyme masculin, elle a publié 22 polars célébrés dans toute l'anglosphère.

Depuis 2001, la plus importante bibliothèque de l'état porte le nom de son imposture: *The Anthony Norton Library*.

Aujourd'hui, elle se consacre davantage à ses fonctions de membre émérite sur de nombreux jurys, dont le Pulitzer, qu'à griffonner sur des feuilles. Partie remise, se dit Charlotte.

Elle sort de la cuisine avec une planchette garnie de fromages et deux verres de Palo Cortado. Pierre tient un « Norton » entre ses mains.

— Un de mes auteurs favoris.

— Moi aussi. Venez vous asseoir.

Elle lui donne un verre et lève le sien.

— Santé, monsieur trou de cul.

— Merci pour la bienveillance. Je ne peux pas rester longtemps. Faut que je retrouve un ami. Je l'ai perdu en ville. Littéralement.

— Vous avez donc des amis.

— Un seul. J'en ai un seul.

Il imagine le sarcasme caché derrière le sourire de Charlotte.

— Je suis une bonne personne, madame Barton. Vraiment. Je suis bien.

Ses yeux émeraude plongent dans ceux de Pierre.

— Pourquoi essayez-vous de m'en convaincre?

— Parce que personne me croit. Ils ont peut-être raison. Mon ami cherchait un itinérant égaré. C'est un moine, il ne peut s'en empêcher. Je l'ai abandonné dans un cimetière.

— Faut se donner le droit à l'erreur.

— Je l'ai abandonné, insiste Pierre.

— J'ai fait la même chose avec mon mari. Même endroit. Sauf qu'il était mort. Mais je comprends le principe.

Elle reprend sa planchette de fromages et fait cul sec.

— *Chop chop*. Faut y aller. Il va bientôt faire nuit.

— Aller où?

— Trouver votre moine avant qu'il ne défroque.

Pierre raconte la journée qui a mené aux évènements, alors qu'il enfile une bretelle près de la rue Saint-Jean.

— Le sans-abri, vous avez son nom?

— J'crois qu'ils l'appellent Reculon.

Charlotte porte la main à sa joue.

— *Shit!* Cet homme ne survivra pas seul. S'il ne se fait pas écraser par une voiture, il mourra de froid.

Elle repêche son cellulaire et compose un numéro qu'elle connaît par cœur.

— La pauvre doit être dans tous ses états.

Quelqu'un répond à la troisième sonnerie.

— Bonsoir, Chicane. Charlotte. Est-ce qu'on l'a retrouvé?

* * *

Première fois qu'une Bentley se stationne près du Bunker.

Charlotte descend.

— Ça ne sera pas long.

Humiliation complète. Cette femme le croit incapable de quitter la stratosphère des nantis pour se mêler aux communs des mortels.

Dix minutes passent avant que Pierre réagisse. Après avoir garé la voiture près d'une borne-fontaine, il se présente devant la bâche bleu marine qui tient lieu de porte.

— Jacques, t'es là-dedans?

« Là-dedans ». Un mot chargé de sous-entendu, comme si l'endroit ne méritait pas de nom. La voix de Paillason tonne de l'autre côté.

— Monsieur le curé, y a quelqu'un pour vous. C'est *Misteur T.*

Dom Pérignon se tourne vers Cam.

— Est-ce qu'il peut entrer?

— On nous demande rarement la permission de monter à bord. Surtout les flics qui se croient chez eux.

Une large main soulève la toile. La tête ébouriffée de Paille apparaît.

— Viens, *Misteur T.* Entre.

Un effluve de renfermé, de moisi et de rance attaque d'abord le nez avant de s'agripper à la gorge. L'humidité transperce la peau avec la facilité d'une lame de boucher. Un pot-pourri de corps mal lavés et d'un musc robuste se déplace au gré des courants d'air.

Trois baladeuses accrochées à une corde à linge fournissent l'éclairage. Assis sur une vieille banquette arrière de voiture, Reculon garde les yeux fixés sur la KitKat que tient Chicane à bout de bras pendant que Dom Pérignon lui dégèle les pieds dans un seau d'eau tiède et que Charlotte crème ses mains.

— C'est-tu la première fois que tu viens chez nous? demande Paillason à Pierre.

— Oui. Première fois.

— T'as-tu soupé? Y nous reste une frite de McDo. Tu la veux-tu?

— J'ai soupé. Merci.

Cam s'avance et se plante devant Pierre, les poings sur les hanches. Dehors, il doit les tolérer, mais pas ici, pas sur son navire.

— On est complet. À moins d'avoir une réservation.

Pierre sourit. Les rigolos font rage ce soir.

— J'suis venu chercher mon ami.

Le prochain coup était prévisible.

— T'as des amis?

Habituée à tout faire, tout voir et tout entendre simultanément, Chicane intervient avant que les choses dégénèrent.

— Capitaine, viens tenir la KitKat. Mon bras n'en peut plus.

Cam sert un avertissement à son invité.

— Pas une place pour les beaux garçons comme toi.

Chicane tire sur sa manche de veste.

— Dépêche-toi. Reculon a l'attention d'un maringouin.

Elle se tourne vers Pierre, au bord de l'éclatement.

— Vaut mieux pas rester.

Si on a perdu de l'argent, on n'a rien perdu; si on a perdu les amis,
on a perdu la moitié de ce que l'on a et si on a perdu l'espoir, on a
tout perdu.

Proverbe albanais

X

1 h 20 du matin. Pierre se réveille en sursaut après s'être endormi sur le sofa. On frappe à la porte. Il surprend Charlotte donnant la bise à Dom Pérignon.

— Vers dix heures, donc. Je ferai des œufs spécialement pour vous. Des œufs bénédicte.

Jacques se met à rire.

— Vous n'en ratez pas une.

— Vous voulez une chambre, demande Pierre, ou vous préférez faire du camping dans le corridor?

Charlotte sourit.

— Enlevez-moi une trentaine d'années et je le « démoine » avant que vous n'ayez fini votre tisane.

Elle fait un clin d'œil à Dom Pérignon.

— Je possédais de très bons arguments à l'époque.

Pierre retourne à l'intérieur.

— Tu entres quand tu veux.

Jacques le trouve dans la cuisine en train de remplir deux verres de vodka sur glace.

— Avec ou sans lime?

— Sans.

Dom Pérignon connaît son homme. L'orage se prépare depuis des heures. Ce n'est pas le temps de refuser son invitation à boire.

Il attend d'être au salon avant de lever son verre.

— Santé, mon gros.

Pierre garde le silence. Faudra provoquer l'éclair pour que s'abatte la pluie, se dit Jacques.

— T'as passé une belle soirée?

Quelques gouttes tombent.

— Soirée de cul!

Jacques envoie un boulet sur les nuages gorgés d'eau.

— Plutôt une belle soirée, j'dirais.

Le vent se lève.

— On vit pas sur la même planète.

Puis arrive la grêle.

— J'suis membre du Metropolitan Club de New York. Réservé à la crème de la crème.

Faut passer un examen coloproctal avant d'y être accepté.

Il cale son verre et retourne à la cuisine faire le plein.

— J'me suis fait crisser à la porte d'une chiotte remplie de sans-abris. Correction. À la toile. Parce qu'ils n'ont même pas d'hostie de porte!

Jacques fait cul sec pour se donner du courage. Faut vider le ciel de sa merde. L'empathie viendra plus tard.

— Ils ne sont pas habitués à voir des gens trop bien habillés débarquer chez eux. Charlotte fait exception. Ils la connaissent. Elle aide beaucoup.

Un verre se brise dans l'évier. Un second suit, puis un troisième.

* * *

— Fous-moi la paix!

Sa tête disparaît sous les couvertures. Nous sommes samedi, jour de repos. Elle mérite de traîner au lit, mais l'estomac d'Atticus ne l'entend pas de cette manière. Son chat tuxedo miaule comme si on l'écorchait vif. Chicane finit par céder.

— J'vais te faire empailler, un de ces jours.

Atticus la devance jusqu'à la cuisine en ronronnant de plaisir. Elle monte le rhéostat et active la cafetière avant de servir son maître.

Après un court arrêt aux toilettes, Chicane s'installe dans la bergère de coin, café en main. Une première gorgée redémarre le cerveau et le reste de la machinerie. Atticus est déjà à ses pieds, cherchant son attention.

— Gros pacha.

Elle le prend dans ses bras, l'embrasse entre les oreilles, puis le pose sur ses jambes.

Il n'y a aucun message qui l'attend sur son cellulaire. Un bon signe. Elle compose le numéro du refuge.

— Bonjour, Annette, Chicane à l'appareil. Comment va Reculon?

— Il vient tout juste de partir avec Paillasson. Vraiment pas un gars d'intérieur.

Enfant, on avait botté Reculon d'une crèche à l'autre comme un ballon de soccer. Après vingt-deux maisons de transition — un record qui tient toujours —, il avait décidé de ne plus compter sur un toit ni sur qui que ce soit. Son ACV avait depuis changé la donne, mais le principe demeurait. Pas de toit, sauf lorsque sa vie en dépend. Reculon reste très mauvais juge à cet égard, c'est pourquoi on l'entoure d'anges gardiens sans qu'il s'en aperçoive.

Le roi Atticus ronfle comme un tracteur. Chicane en profite pour fermer les yeux et repasser les péripéties de la veille. Elle sourit en s'imaginant raconter l'histoire à un étranger rencontré dans un bar. « Dom Pérignon, un moine, a trouvé Reculon. De retour au Bunker, Paillasson a offert une frite McDo à Pierre le millionnaire. Le Capitaine Cam l'a pratiquement foutu à la porte. Je m'appelle Chicane. Travailleuse sociale. Ma dernière peinture s'est vendue 112 000 \$. Des dollars US, rien de moins. Je le dis comme ça, juste pour faire chier. »

Même sans tous les surnoms, la soirée demeurait rocambolesque. D'abord le retour de Reculon qui, Dieu merci, n'avait subi que des engelures mineures, puis ce moine, sorti d'un aquarium et se découvrant une nouvelle vocation; celle d'aider pour vrai. Finalement, il y avait Pierre Brindamour, cette bête étrange, impossible à saisir.

Chicane reconnaît la douleur. Un mal d'être, à la fois réel et diffus. Syndrome de l'imposteur. Le coupable commet une série de crimes qui n'existent que dans sa tête. Derrière chaque succès se cache une arnaque trop bien exécutée pour être découverte.

* * *

Dom Pérignon ne dort plus.

— 75 000 prières qui n’ont rien donné, fulmine-t-il.

Depuis trois jours, un groupe d’itinérants entassé dans un cube de béton ouvert aux grands vents lui sert une dure leçon: le rachat de son âme – pour autant qu’elle existe – se trouve dehors, sous les intempéries, et non pas dans le confort utérin d’une abbaye.

Peur de mourir ou de ne pas mériter ses quelques possessions. Qui sait ce qui l’avait poussé aux portes d’un monastère. Il refait ses calculs. 51 ans, dont 29 à tourner en rond dans un isoloir. Une pilule qu’il lui faudra avaler afin de ne pas sombrer dans l’abîme du temps perdu. Reste un quart de siècle pour justifier sa raison d’être. Peut-être un peu plus si la santé tient.

Le nez plongé dans l’odeur de pisser et de sueur, le corps transi de froid, c’est parmi ces éclopés de la vie que la lumière s’est enfin allumée.

Jésus avait choisi une humble crèche pour naître. Lui, ce sera le Bunker.

Depuis 4 h du matin, il attend sur le sofa que son ami se lève afin de lui annoncer cette fulgurante révélation.

* * *

Pierre gare son véhicule utilitaire en face du Bunker. La Bentley restera dans son abri pour un temps. Pas question de répéter cette connerie de riche.

Sur le siège passager, Dom Pérignon garde les mains jointes, sans dire un mot. Pierre brise le silence.

— J’ai l’impression de conduire un gamin à l’école.

Cette dévotion qui s’apparente à un médicament dont on abuse, inquiète Pierre.

— J’sais pas quoi te dire, Jacques. Tu préfères le froid et l’odeur de merde à la chaleur d’un foyer et au fumet d’un steak aux trois poivres.

— Difficile à comprendre pour un païen comme toi.

— À chacun ses plaisirs.

Jacques pose la main sur l’épaule de Pierre. L’heure n’est plus aux drôleries.

— Tu as toujours su où tu étais et où tu allais. Jamais une seconde d’hésitation lorsqu’on rencontrait une fourche en forêt. Gauche ou droite, le chemin t’apparaissait aussi clair que de l’eau de roche. Moi, j’ai toujours figé devant les croisées. Aujourd’hui, pour la première fois de mon existence, je sens la route sous mes pieds.

— Assure-toi seulement de pas rouler en sens inverse.

— Promis, mom.

Dom Pérignon descend et disparaît derrière la bâche servant d’entrée. Au même moment, quelqu’un pianote sur la portière. Pierre baisse sa fenêtre en reconnaissant la tuque des Nordiques.

— T’as des biscuits à vendre?

— Faudra renouveler ton spectacle, comédien amateur. J’ai besoin d’autre chose que du Maxwell House. J’accepte ton invitation.

La serveuse du Café Angéline fait semblant de ne pas être surprise en apportant les deux tasses. Elle ne l’avait jamais vu en compagnie d’une femme.

Le café n’est qu’une excuse. Après un bref papotage, Chicane en arrive au vif du sujet.

— Très dédié à son nouvel apostolat, ton ami. Un peu trop, même. L’équipage n’ose pas parler, mais je sens le malaise.

— C’est un moine. Faut lui donner le temps de revenir sur terre. Ça devrait pas tarder.

— Bien faire, pour les mauvaises raisons. On peut pas s’acheter une conscience en aidant les pauvres. Beaucoup ont essayé avant lui.

— Hors de prix, dans mon cas.

— J’sais pas comment aborder la chose sans le blesser. Il veut tellement.

— C’est une grande âme. Je lui arrive pas à la cheville.

— J’en doute pas.

Pierre se demande si elle parle de l’âme ou de la cheville. Vaut mieux ne pas chercher à savoir.

— On s’est jamais officiellement présenté. Je m’appelle Pierre Brindamour.

Elle épelle son nom.

— C-h-i K-h-a-n. Prénom vietnamien, nom chinois.

— Chicane. Plutôt rare de voir un nom correspondre aussi bien à la personnalité.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais à part être riche?

Elle dégoupille une grenade sans le vouloir. Pierre Brindamour se mesure en dollars. Ça ne manque jamais. Le reste ne vaut pas la peine de s'y attarder. Cette femme n'est pas différente des autres.

Il lui tend son portefeuille.

— J'te le donne. Prends-le!

— Facile d'être aussi théâtral quand on a tout le pognon du monde.

Pierre ramasse son porte-monnaie et se lève.

— *Ciao.*

Elle agrippe son bras.

— J'ai frappé en bas de la ceinture. Désolé.

— Deuxième coup en un mois, vendeuse de biscuits. Pas question de ramper à nouveau jusqu'à la maison.

Chicane soupire. Il aurait pu foutre le camp.

— Il doit bien y avoir un cerveau derrière cette croûte épaisse. Qu'est-ce que tu aimes dans la vie?

— Les emmerdeuses et la peinture.

La raison veut décider ce qui est juste; la colère veut qu'on trouve
juste ce qu'elle a décidé.

Sénèque

XI

Le plus difficile aura été de dénicher les deux aiguisoirs en fer. À se demander si on utilise encore des crayons.

Trouver Kosmo a également exigé son lot d'efforts. L'original était frisé et ne souriait pas. Les ours modernes ont la gueule fendue jusqu'aux oreilles. On les veut rassurants. Conformément au testament, il sera le dernier objet dûment identifié à monter à bord: *FAUT METTRE KOSMO SUR LE DESSUS. Y POURRA PAS RESPIRER SI Y EST AU FOND. FAUT PAS OUBLIER DE METTRE SON BRACELET AVEC SON NOM. SINON LES AUTRES OURS, Y SAURONT PAS COMMENT Y S'APPELLE.*

Faire ses bagages pour le dernier voyage entraîne de grandes émotions allant de l'excitation à l'idée de rencontrer de célèbres disparus, au calme serin que procure un abandon corps et âme.

Une dernière énigme, insoluble, reste à considérer avant d'acheter son billet pour l'au-delà. Au paradis, c'est bien connu, les suicidés n'ont pas la cote. On doit les parquer dans le même enclos, s'imagine Cam. Il sera en bonne compagnie. Auteurs, musiciens, philosophes et personnalités notoires l'attendent. Romain Gary, Ernest Hemingway, Virginia Woolf et Hubert Aquin sont dans sa mire.

Les dieux semblent favorables à l'initiative. Et pour preuve, il trouve l'endroit idéal pour son exécution. En plus d'offrir la quiétude et l'intimité nécessaire à la minute solennelle qui

précédera le geste ultime, l'épais boisé coincé entre une carrière peu fréquentée et la Rue de la Sérénité (ça ne s'invente pas) regorge d'arbres munis de bras capables de tenir une arme.

Il ne manque qu'à mettre un mortel au parfum afin que s'accomplisse le reste du plan. Ce sera Paillason.

Mourir ne s'improvise pas.

* * *

Le Buffet de L'antiquaire est pratiquement vide. Pierre finit sa crêpe Suzette avant de sortir une carte en plastique de son portefeuille.

— Je t'ai préparé un petit quelque chose pour que tu sois fonctionnel en société.

— Ça ne peut qu'être bon, réplique Dom Pérignon.

Il coince la carte de débit sous le coude de Jacques.

— Faudra te rendre à la banque pour l'activer.

— J'ai déjà tout l'argent qu'il me faut.

— Vraiment? T'as combien?

Dom Pérignon vide ses poches sur le comptoir. Pierre secoue la tête.

— 8,55 \$. En 1928, tu aurais tenu deux jours. Peut-être trois, en négociant. Aujourd'hui, on te servira un repas rapide sans frites.

Jacques garde le silence.

— Prends-la, insiste Pierre. C'est pas un acte de générosité, mais d'amitié. Tu es la seule personne sur terre pour qui je m'inquiète. Pas rien. Ça me permettra de dormir la nuit, quand tu iras bambocher avec tes petits amis.

Dom Pérignon réfléchit un long moment. La seule pitance qui lui soit garantie se trouve dans un monastère, à huit cents kilomètres. Et encore. Le père abbé pourrait ne pas lui ouvrir la porte.

— Elle se trouve où, cette banque?

Après quelques égarements, Jacques finit par localiser la succursale de la Banque Royale. Le caissier, un homme dans la soixantaine vêtu d'une chemise blanche et d'un gilet couleur charbon, repositionne la plaque où s'affiche son nom, puis l'invite à s'approcher.

— Je peux vous aider?

— J’ai reçu une carte en cadeau. Paraît qu’il faut l’activer avant de s’en servir. J’sais pas comment faire.

Inhabituel, mais pas exceptionnel, se dit Gontran. Une petite somme ferait sûrement grand bien à cet homme dont la bouille semble sortir d’une boîte à surprise.

— Aucun problème. Vous devrez choisir un NIP.

Jacques hausse les épaules.

— Numéro d’Identification Personnelle. Faut choisir un numéro.

— Deux.

Le caissier sourit.

— C’est une combinaison à quatre chiffres. Il lève la main avant que son client n’ouvre la bouche. Vous ne devez pas la divulguer.

Dom Pérignon ferme les yeux pendant d’interminables minutes. Il arrête son choix sur l’heure de sa naissance.

Le préposé insère la carte dans un lecteur et le prie d’entrer sa séquence sur le clavier. Le compte s’affiche à l’écran. Gontran sourit à nouveau. Ils sont sans doute entassés dans le bureau du patron à regarder la caméra de sécurité en se bidonnant. La dernière fois, ils avaient fabriqué un faux billet de loterie et demandé à un crétin d’une autre succursale de venir l’encaisser. Le connard se prétendait bègue. Pour que ça soit plus drôle, paraît-il. Il était tombé dans le piège comme un imbécile.

— Prête à être utilisée. Vous voulez effectuer un retrait?

Jacques est pris de court. Il se décide après mûre réflexion.

— Ce serait bien. Dix dollars, si possible.

Gontran reste de pierre. Les salauds veulent me faire marcher, alors marchons.

— Ça passe. En petite coupure, je suppose.

— S’il vous plait.

— Vous avez de la chance. Nous avons le montant dans notre coffre-fort.

Le caissier fait deux piles avec les pièces de monnaie.

— Ça donne l’impression d’en avoir plus. Vous désirez le solde?

Jacques n’y aurait pas songé.

— Très aimable.

Gontran aura au moins le plaisir de conclure la transaction sur une déclaration mémorable.

— Deux virgule cinq millions. Il fait une pause. Moins dix dollars.

* * *

Cinq ans d'âge mental. Six, quand il est sérieux. Paillasson avale tout sans se poser de questions.

— Ç'a bin du bon sens, rétorque Paille en secouant la tête. Y avait pas de numéro chez nous. Pour ça qui y é jamais venu.

Cam lui a expliqué avec le plus grand sérieux qu'il doit se rendre au pôle Nord pour s'assurer que l'adresse du Bunker figure bien sur la liste du père Noël. L'homme-enfant expose ses trois dents restantes, tant il sourit.

— C'est pour ça qu'à matin, t'as *sprayé* un numéro sur le mur?

— Exact. Ça va me prendre deux jours pour y aller et deux autres pour revenir.

Paillasson dresse un sourcil.

— J'pensais que c'était plus loin.

— J'connais un raccourci. Je veux te confier une mission super importante.

— Tu veux pas que j'dise à Reculon qui va pas avoir de cadeaux c't'année parce qu'y a crissé le camp dans un cimetièrè?

Cam commence à douter de ses capacités à livrer la marchandise.

— Le père Noël comprend.

Il extirpe une enveloppe scellée de sa vareuse et met sa patte d'ours sur l'épaule de Paille pour bien se faire entendre.

— On est lundi. Vendredi matin, j'veux que tu remettes cette lettre à Chicane. Pas mardi, pas mercredi, pas jeudi. Vendredi. Demande à Reculon, si t'es pas certain quel jour on est.

— Vendredi, répète Paillasson. Pas mardi, pas mercredi, pas jeudi. Vendredi.

— Sinon, le père Noël y sera pas content. Viens, on va aller la cacher en arrière du Bunker.

Cam a fait ses calculs. Il aura passé de l'autre côté depuis trois jours. Le temps froid ralentira la putréfaction. Trop tard pour être sauvé, assez tôt pour rester présentable.

* * *

Pierre tire profit d'un moment de solitude pour renouer avec la lecture. Charlotte lui a prêté son exemplaire autographié du dernier Anthony Norton, refusant de dévoiler dans quelle circonstance elle a rencontré l'auteur vénéré, un peu trop efféminé à son goût.

Après s'être versé un verre d'Amapola-Creek 2001, il s'installe dans la verrière où un foyer au gaz procure chaleur et ambiance.

Un premier hurlement se fait entendre à la quatrième page. Pierre inspire profondément, espérant se tromper. L'exaspération reste à fleur de peau lorsqu'il s'agit du gueuloir.

« Ma câlce de tarbarnak de folle! »

Retour du fou. Sa voix éraillée par l'alcool et la drogue le rend facilement reconnaissable. Pierre monte la chaîne stéréo d'un cran.

« Tu peux bin aller chier, ma crisse de pute! »

Le piano d'André Gagnon ne réussit pas à endiguer les rugissements de la bête. Pierre approche son livre et relit une troisième fois le premier paragraphe.

« Gang de crosseurs! »

Relecture.

« *Fuck you, bitch!* »

Relecture. Le seuil de tolérance est atteint...

« M'a toute vous crisser mon poing dans face! »

... puis dépassé. Pierre se lève d'un bond comme si on venait de lui botter le cul.

— Tu me cherches, mon gros câlce...

Il ramasse ses clés, prend le premier manteau qui lui tombe sous la main et écrase le bouton de l'ascenseur.

— ... tu vas me trouver!

Il traverse la rue à grandes enjambées. On dirait un homme qui va à la rencontre d'un violeur d'enfants.

Le sans-abri n'a aucune chance. Pierre est déjà dans sa face.

— Vas-tu la fermer ta crisse de gueule? Vas-tu la fermer?

L'homme reste sans voix. Pierre recule d'un pas pour mieux lui enfoncer son doigt dans le ventre.

— Laisse-moi pas revenir. Tu vas le regretter.

L'itinérant doit prendre appui sur le muret pour ne pas défaillir. Pierre quitte le gueuloir sans se retourner.

Quinze minutes sont nécessaires pour faire retomber sa pression artérielle et dissiper la dose d'adrénaline qui court dans ses veines. Il doit en ajouter dix autres pour se convaincre du bien-fondé de son geste.

Le calme enfin revenu, Pierre ouvre à nouveau son livre. André Gagnon a repris son piano, mais il ne l'entend pas et ne voit plus les mots qui défilent sous ses yeux. Sa pensée ou sa conscience, il ne sait trop, affiche le pointage: livre accompagné d'un Cabernet-Sauvignon hors de prix, un. Homme en détresse, zéro. Bravo pour ta croisade.

Il dépose le roman, dégoûté de sa propre personne.

Le sans-abri porte le bras à son visage lorsqu'il aperçoit son assaillant s'approcher du gueuloir.

Pierre retire deux bières de sa veste.

— Je tiens à m'excuser.

Il lui tend une cannette.

— Calumet de paix.

L'offrande est acceptée. Il s'assoit tout près et débouche sa Michelob.

— Pierre. J'habite de l'autre côté.

— Michaël. Je reste nulle part.

* * *

Reculon ne veut pas perdre l'attention qu'on lui porte depuis les derniers jours. L'infirmière du refuge a beau confirmer sa guérison, il insiste pour qu'on l'aide à manger en lui racontant une histoire d'épouvante.

Chicane se prête volontiers à son petit jeu. Reculon ne l'a jamais eu facile et son accident vasculaire cérébral n'a fait qu'empirer la situation.

— Ouvre, gros pacha.

La fourchette bourrée de pâté chinois disparaît dans sa bouche.

— C'est qui, qui va me conter une histoire épouvantable aujourd'hui?

— Pas moi. J'en vois déjà assez. Ouvre. Le prochain voyage s'en vient.

Un homme affublé d'un béret fait son entrée. Il porte un foulard cramoisi lui descendant jusqu'aux fesses et une veste à carreaux sur laquelle sont cousus des écussons militaires d'une autre époque.

Il s'étire le cou et balaie des yeux la salle remplie de sans-abris, la tête plongée dans leur assiette.

Chicane ignore l'étranger, qui s'assoit près d'elle.

Aleksy Matkowski est un artiste-peintre de génie qui se déboulonne facilement sous la contradiction. Une fois dégomme, les politesses s'envolent et les récriminations fusent.

— Mademoiselle Chicane, vous séchez vos cours depuis trois semaines. Je n'apprécie pas cette désertion non justifiée.

Reculon fige, la bouche grande ouverte, guettant la fourchette suspendue dans les airs. La tête de Chicane se fixe droit devant. Elle tourne lentement les yeux vers sa gauche pour apercevoir son professeur de peinture qui attend des explications.

Les émotions enflamment ses joues. Viol de ce lieu sacré par un imbécile qui n'y a pas sa place. Étalage de son linge sale par un demeuré se croyant tout permis.

Cam se glisse derrière l'intrus. Le reste de l'équipage encercle la table.

— Y a un problème?

Chicane secoue violemment la tête. Reculon garde les yeux sur la fourchette.

— Ça va. Allez vous rasseoir. Capitaine Cam, prends ma place.

Elle se lève et quitte l'immeuble d'un pas impérial, la tête haute et le visage en feu. Aleksy suit à bonne distance.

Elle s'arrête deux coins de rue plus loin, et se met à hurler.

— De quel droit! Mais de quel droit!

Son index braque le front du bonhomme comme une arme chargée.

— Je vous étranglerai de mes propres mains si vous remettez les pieds au refuge. Mais de quel droit! Est-ce que je vais cogner à votre porte de toilette en vous demandant pourquoi vous n'avez pas chié depuis trois jours?

— Je... euh! Je m'excuse. Ce n'était peut-être pas le bon endroit pour vous parler.

— Il n'y a pas de bon endroit pour me parler! Fichez-moi la paix!

Chicane reprend son chemin. La direction n'a pas d'importance. Aleksy lève le bras comme s'il hélait un taxi.

— Attendez, mademoiselle, attendez! J'ai besoin de vous.

Pourquoi aurait-il besoin de son aide? À moins d'avoir tout perdu et de vouloir rejoindre les rangs. Elle traverse la rue et entre dans le Café Angéline.

Deux tasses arrivent quelques minutes plus tard. Aucune conversation ne sera possible sans d'abord neutraliser la bombe qu'il a lui-même amorcé.

— Vous avez un chat, si je me souviens bien. Comment s'appelle-t-il?

Elle ne décolère pas.

— Vous planifiez un enlèvement?

— J'adore les chats. Quel est son nom?

— Atticus.

Il sourit à pleines dents. Noiro, Minou, Java, Zoé. Des noms cons comme la lune. Atticus, ça, c'est quelque chose.

— Que voulez-vous? demande Chicane.

Aleksy a l'impression d'être un Salieri tourmenté devant un Mozart qui s'ignore.

— Récupérer mon âme en récupérant une grande artiste.

L'argent peut acheter une maison, mais pas un foyer. Il peut acheter le lit, mais pas le sommeil. Il peut acheter une horloge, mais pas le temps. Il peut acheter un livre, mais pas la connaissance. Il peut acheter une position, mais pas le respect. Il peut acheter du sexe, mais pas l'amour!

Proverbe Chinois

XII

Dom Pérignon ne sait plus sur quel pied danser. Si cette carte bancaire est une blague, elle est d'un très mauvais goût. Si c'est du sérieux... Il entre dans la verrière, incapable d'imaginer la suite.

— J'suis passé à la banque. Le caissier m'a rassuré. J'en ai assez pour passer la semaine. Pierre pose son livre sur la table à café.

— Rassurant, en effet.

— Et toutes celles qui suivront, jusqu'à ma mort.

— Ça aussi, c'est rassurant.

— Tu te fous de ma gueule, mon salaud. Il m'a montré ton fric.

— *No sir!* Ton pognon. Non échangeable, non remboursable. Je m'en suis assuré.

Pierre le laisse mijoter quelques minutes, puis revient avec deux bières.

— Prends. Ça aide à faire passer les mauvaises nouvelles.

Jacques est toujours sous le choc. Ses yeux balaiant la verrière. Peintures des années trente, sculptures anciennes, bronzes tarabiscotés. Des objets qu'il redécouvre. Parce qu'avant cet instant, il ne pouvait qu'apprécier le bien d'autrui.

Son petit hamster tourne à plein régime.

— *Shit de shit!* Qu'est-ce que je vais en faire?

Pierre replonge dans sa lecture.

— Ton problème, m'sieur le curé.

Dom Pérignon se lève.

— J'ai besoin de prendre l'air. À plus.

Pierre montre le pouce sans quitter la page des yeux.

Quinze minutes plus tard, un cri s'élève du gueuloir.

— J'ai pu de bière, pis j'ai faim!

* * *

Ciel radieux, température qui oscille entre -5 et -7 degrés. Couverture de neige fraîche ressemblant au drap d'un lit bien fait.

Cam sourit. Aucune trace de pas dans le boisé, signe qu'il est au bon endroit, au bon moment. Il s'arrête devant la branche d'un érable mature pour y accrocher son sac à dos et sa carabine.

Le soleil se fraye un chemin entre les arbres, illuminant l'espace qui servira de décor au dernier acte de son existence.

Il extirpe de sa vareuse la liste des choses à faire. D'abord, choisir le bras du soldat, puis fixer l'arme à l'aide de courroies. Ensuite, compter dix pas et planter un jalon à la hauteur du cœur. Ajuster la mire de la Lee-Enfield. NE PAS L'ARMER! Attacher une extrémité de la ficelle à la gâchette et l'autre, au piquet. Fermer la culasse et faire un essai. Si concluant, sécuriser la ficelle et insérer une balle.

Une fois le soldat prêt à accomplir sa mission, Cam étend une couverture et vide son sac à dos.

Le gros cahier à colorier, les deux boîtes de crayons, les gommes à effacer et les deux aiguisoirs sont déposés à sa gauche. Bottes, espadrilles, mitaines et polar, à sa droite. Il met à ses pieds la lampe de poche avec les piles supplémentaires et son couteau suisse remisé dans un sac en plastique, pour ne pas qu'il rouille.

Le moment le plus difficile arrive.

— Faut que tu comprennes, Kosmo. C'est pas parce que je t'aime plus, c'est juste qu'il faut que je parte. Pourquoi? Parce qu'y a pas de place pour moi ici et y en a pas pour toi, là-bas.

Il imagine les protestations.

— Tu peux pas venir avec moi, mon vieux Kosmo. Vraiment pas un endroit pour les ours. Paillason va s'occuper de toi.

Kosmo grogne.

— Je sais, je sais. Bizarre, notre Paille, mais y a pas un cœur plus grand que le sien. En plus, tu vas te faire un nouvel ami. Son crocodile s'appelle Cabochon. Il est très gentil. Faut juste s'habituer à son odeur.

Cam descend la fermeture éclair et l'installe à droite de son cœur.

— Aie pas peur. Le monsieur vise bien. On va venir te chercher vendredi. Faudra tenir le coup jusque-là.

Une dernière pensée va à son équipage; une bande d'éclopés loyale et fidèle, puis à sa mère devenue folle.

L'heure arrive enfin.

— On y va.

Il emplit ses poumons d'air pour s'assurer un dernier cri, enroule la ficelle autour de son index et tire de toutes ses forces.

* * *

Dom Pérignon tourne au nord sans regarder, puis à l'est sur Charest. Son corps marche au hasard des rues. Sa tête est ailleurs.

Deux millions et demi, moins dix dollars. Il imagine les billets en groupes de mille, retenus par des bandes élastiques. Une empilade de briques en papier, remplissant une fourgonnette jusqu'au plafond. Difficile à mesurer. Quelle longueur ça ferait si on les mettait bout à bout?

— Mais on s'en fiche, crétin!

Il change de tactique. Verbaliser sa nouvelle condition aidera peut-être à l'accepter. Mieux vaut chuchoter, au cas où on l'entendrait.

— Millionnaire. Je... suis... millionnaire. Multimillionnaire, en fait.

Ça ne lui entre toujours pas dans le crâne. Quelqu'un va bientôt lui dire que tout est faux, qu'on l'a bien eu. Deux millions et demi de dollars, ça ne se donne pas. Ça se gagne.

On l'arrêtera pour blanchiment d'argent ou quelque chose du genre.

— Ça vient d'où, le motton? demandera un policier.

— Mon ami Pierre.

Le flic se bidonnera jusqu'à s'essouffler avant de lui annoncer que Pierre Brindamour est un mafioso notoire et qu'il a maintenant un complice.

Dom Pérignon passe devant le Bassin Louise, bifurque à droite, prend la rue des Remparts et remonte jusqu'à Saint-Jean.

— Le pognon t'aura rendu fou. En moins de vingt-quatre heures.

Cœur de Pierre ne le couillonnerait jamais. Ils sont frères de sang. Mais connaît-on vraiment quelqu'un?

— Arrête tes conneries!

Faut dégonfler le ballon avant qu'il n'explose. C'est quand même pas un cancer terminal.

Près de la Librairie Saint-Jean-Baptiste, un homme assis sur un coin de trottoir l'interpelle.

— Vous auriez pas un peu d'argent?

Dom Pérignon s'approche.

Le mendiant allonge le bras et fait sonner les quelques sous au fond de son verre. Il n'a pas la vingtaine. On ne le dirait pas. Les abus ont fait leur travail.

— Vous auriez pas un peu d'argent?

Dom Pérignon répond avec la franchise d'un gamin à qui on demande s'il a volé des carottes dans le jardin.

— Oui. J'en ai beaucoup à ce qui paraît.

L'itinérant est pris de court. Habituellement, on passe son chemin. Et lorsqu'on s'arrête, on ne lui parle pas. La prochaine fois, il sera plus explicite.

— Vous pourriez pas m'en donner un peu?

— Vous en voulez combien?

Une alarme retentit dans sa tête. Cet homme ne cherche pas à donner, mais à troquer. Il a fait une croix sur ce genre de transaction après être tombé sur un haltérophile qui l'a enclulé et battu par la suite. Il en porte encore les marques.

— J'veux juste un peu d'argent, m'sieur.

— Ça fait combien, un peu?

Pas question de se retrouver seul avec un déviant sexuel. Il lui sert du n'importe quoi pour s'en débarrasser.

— Un peu, c'est 1 000 \$. Beaucoup, c'est 10 000 \$.

Dom Pérignon sourit. Une fois la règle établie, il ne reste qu'à choisir.

— Vous en voulez un peu ou beaucoup?

— Crisse! Donne-moi en un peu, pis j'va être content.

— D'accord. Ne partez pas. Je dois d'abord passer à la banque.

— J'bouge pas!

Le sans-abri pousse un soupir de soulagement en voyant l'hurluberlu s'éloigner à grands pas.

Quatre heures de l'après-midi sonne lorsqu'il décolle enfin son cul du trottoir, étire ses muscles endoloris et vide le bol en plastique dans sa poche. Cinq malheureux dollars. Vaut mieux ne pas y penser. Il redescend la rue en quêtant une clope à chaque fumeur croisant son chemin. Quelqu'un se met à crier derrière.

— Monsieur! Monsieur!

Il l'ignore. On ne s'adresse pas à lui en ces termes. Une main l'agrippe.

Dom Pérignon est à bout de souffle.

— Vous ne m'avez pas attendu. J'ai failli vous perdre.

Le sans-abri regrette de ne pas être parti plus tôt.

— J'ai votre argent. Tenez.

* * *

Pierre se rend au gueuloir après un arrêt à l'épicerie. Le sans-abri est étendu sur le muret, enroulé dans une couverture. On dirait un fantôme veillant sur sa tombe.

— Réveille-toi, champion. J'ai ta bouffe et ta bière.

Michaël se frotte les mains.

— Ça va être bon.

Pierre lui tend un sous-marin.

— Steak et fromage.

Il a tôt fait de l'avaloir. La Molson servira de dessert.

— Ça bouche un trou.

Pierre se demande combien de trous il doit boucher. Dans le ventre et dans la tête.

Un lourd silence s'installe. Michaël n'a pas l'intention de laisser une ambiance de mort envahir la place.

— On parle?

— De quoi?

— Des vraies affaires, pissou.

L'homme prend toujours un malin plaisir à rendre les autres inconfortables. Surtout les travailleurs sociaux qui essaient de le changer.

Pierre cherche à cerner l'animal. Michaël lui ouvre la porte.

— Douze ans de coke. Trois fois en *réhab*. Trois prises.

Il pointe sa tempe de l'index.

— Me suis *scrapé* le corps, mais pas le coco.

Pierre entre finalement dans le ring.

— Ça se voit pas.

Michaël se met à rire.

— T'aimes faire chier les autres. Ça me plaît. Qu'est-ce que tu fous dans la vie?

— Rien. Toi?

— Ambassadeur à l'ONU. J viens ici dans mes temps libres. Pour me défouler.

— Ça aide?

— Très. Sauf quand un trou de cul se mêle de mes affaires.

Pierre a l'impression de vivre un moment, un rendez-vous à ne pas manquer.

— Je peux être franc?

— Seule façon d'être.

— Je déteste les gens comme toi.

Michaël ne réplique pas. Pierre se lève. La conversation la plus courte de l'histoire vient de prendre fin, se dit-il.

— J'te laisse la bière et les deux salades César.

— De quoi t'as peur?

Le repli de Pierre est pathétique.

— Peur de quoi?

— *Bullshiter!* J'te connais pas, mais j'sais lire les gens. Ça vient avec la rue.

— T'hallucines, même sans ta dope.

Michaël enfonce le couteau.

— Tu vas te défiler?

Puis le tourne.

— Encore une fois?

Des mains s'ouvrent comme des pinces et se précipitent vers lui. Elles visent le cou. Ce n'est pas Pierre qui les gouverne, mais un souvenir qu'il ne croyait jamais revoir.

— Crotté! Crisse de crotté!

Michaël l'envoie au sol avec un solide gauche au poumon. Il a l'habitude des corps-à-corps. Penché vers l'avant, bras et jambes écartés, il attend le prochain assaut.

— Qu'est-ce qui t'ont fait, les crottés comme moi?

Pierre se relève. Sa colère redouble lorsqu'un relent du passé refait surface. Les larmes deviennent impossibles à endiguer.

— Il m'a... il m'a...

Des mots s'enfargent, puis s'éteignent. Une image, brûlée dans sa mémoire il y a trente-cinq ans, le plie en deux.

Michaël s'approche et lui tapote le dos.

— Crache le morceau, Pierre. Crache.

Sainte-Flavie, Route de la Mer, 12 juin 1981. 3 h 15 de l'après-midi.

La journée était chaude et l'odeur du varech, poussée par le vent, emplissait tout l'espace. Pierre marchait en compagnie d'un ami, un rouquin à la peau de lait et aux cheveux désorganisés.

Ses yeux balayaient constamment les alentours. C'était devenu un réflexe.

Il l'avait aperçu de loin, près de l'église, affalé contre un poteau de téléphone, paupières closes, tête renversée, bouteille de Gros Gin entre les jambes.

Pierre avait fait demi-tour.

— Viens. Faut que je rentre. J'me sens pas bien.

De petite taille et pas très futé, le rouquin servait de souffre-douleur aux brutes de l'école. Il prenait sa revanche sur son chien (un bâtard appelé Sifflet), sa sœur cadette, et tous ceux qui ne pouvaient pas se défendre ou couraient moins vite que lui.

Il venait de remarquer l'ivrogne.

— Regarde! C'est Rob Robineux. On va lui dire bonjour.

Pierre avait levé la voix.

— Viens-t'en, j't'ai dit! J'suis malade.

Le rouquin ne l'avait pas écouté.

— Complètement *Out*, le bonhomme. On va lui verser sa bouteille sur la tête. Ça va être drôle.

Pierre s'était éloigné, puis était revenu sur ses pas. Le rouquin tenait déjà le quarante-onces haut dans les airs.

— J'vais te crisser mon poing dans face, si t'arrêtes pas!

Le garçon avait gelé.

— C'est quoi ton problème?

— Redonne-lui sa bouteille ou j'te casse la gueule.

Rob Robineux avait étiré son bras et tourné la main. Des décennies de pratique avaient automatisé le geste.

— Auriez-vous un peu de change, m'sieur?

Trop assommé par l'alcool, Robert Brindamour n'avait pas reconnu le seul rouquin du village. Ni son propre fils.

Comme Hamlet, je dois choisir entre le suicide et la mort.

Kurt Cobain

XIII

L'impact devance la déflagration par une fraction de seconde. À dix pas, on fait dans l'incommensurable.

Cam s'écroule. Sa tête heurte une pierre cachée sous la neige. Le sang gicle lorsqu'une dent éclate.

Le temps se dilate à nouveau, puis se compresse. Ses oreilles cessent de bourdonner, sa langue s'imbibe du liquide ferreux. Son nez capte un dernier relent de soufre. Ses yeux clignent à quelques reprises avant de fermer boutique. Son corps devient une maison éteinte pour la nuit.

Personne ne s'inquiète de l'absence du Capitaine Cam, qui disparaît de temps à autre. Certains pensent qu'il rend visite à une femme de petite vertu. D'autres, qu'il prend une cuite colossale pour évacuer le mauvais.

Mardi, 8 h 30 du matin.

Chicane s'étonne de trouver Reculon au Bunker à l'heure de sa marche.

— Ça va pas?

— J'attends de l'aide.

Il pointe Paillason, assis dans son coin.

— J'peux pu l'endurer. Pire qu'un perroquet.

Chaque fois que Paille essaie de cacher quelque chose, son Trouble Obsessionnel Compulsif s'intensifie. Le dernier en liste datait d'à peine un mois, alors qu'il avait trouvé

une paire de bottes derrière un magasin. Il sortait toutes les cinq minutes pour aller les secouer. On avait dû le convaincre qu'il pouvait les garder pour que s'arrête enfin le manège.

Le TOC se manifeste dès que Chicane s'assoit près de lui.

— Quel jour on est?

Il s'agit maintenant de trouver la clé qui ouvre la porte.

— Pourquoi tu veux savoir?

— On est-tu vendredi?

Elle n'hésite pas un instant.

— Oui. On est vendredi.

Le cerveau de Paillason tombe en mode exécution.

— C'est-tu toi, Chicane?

— C'est moi.

— Bouge pas.

Il se lève d'un coup, enfile ses bottes sans les lacer et sort du Bunker pour revenir aussitôt avec une lettre, qu'il lui tend.

— Pour toi. Du Capitaine Cam.

Je suis enfin parti.

Si ça se trouve, je te regarde d'en haut, en train de me lire. Tu devrais voir ta bouille. Rouge comme une tomate.

Arrête! C'est seulement la fin d'un monde, pas de l'univers. Et ce monde, il m'appartient. Je peux donc en disposer à ma guise.

Pas le temps de brailler. Rassemble toutes tes forces, parce que j'ai besoin de toi. Je ne veux pas mourir pour rien. Ça serait l'enfer (Ha! Ha!).

J'ai hérité d'un paquet d'argent il y a quelques années. Tu trouveras mes dernières volontés et les instructions dans une enveloppe brune, sous mon oreiller. Le nom et l'adresse de l'avocat responsable de ma succession se trouvent à la troisième page. Le même qui s'est occupé des affaires de ma mère. Il connaît bien le dossier. Tu seras

mon exécutrice testamentaire. Je savais que ça te plairait!!! Il y a des sous réservés pour compenser ton labeur. Accepte-les, sans quoi je reviendrai te hanter.

Je n'ai qu'une dernière volonté: sécuriser mon équipage. Le Bunker n'est pas un endroit pour une bande de matelots vieillissants. Je veux qu'on achète une grande maison, que chacun ait sa chambre (en ajouter si nécessaire) et que la gestion des lieux soit donnée à un organisme de bienfaisance, contre rémunération. L'avocat pourra t'aider et je sais que tu as de nombreux contacts dans le domaine. La bâtisse devra être localisée près du Vieux, sinon mes hommes ne l'habiteront pas.

Ça va prendre un grand salon et une salle à manger. Faudra aussi un espace pour les jeux de société. Tu trouveras de quoi les amuser dans une malle au condo de ma mère, qui maintenant m'appartient et devra être vendu (tu vas tomber sur le cul en le voyant.)

Il y a assez d'argent pour embaucher un cuisinier (assure-toi qu'il soit bien rémunéré. Mauvaise paie égale mauvaise bouffe) et garder le rafioteur en santé. Pas de femme de ménage. Si mes gars peuvent pas se ramasser, ils ne méritent pas d'y loger. Ordre du capitaine.

Paillason. C'est le seul qui m'inquiète. Il me croit parti au pôle Nord. J'ai peur qu'il finisse par prendre la route pour me retrouver. Faudra lui remettre l'oursin enfoui dans ma veste et lui dire que le père Noël m'a transformé en Kosmo. Il ne doit pas venir à l'enterrement. Ça risque de trop le bouleverser. Un grand sensible, notre Paille.

Je t'offre mes dernières lignes.

Chicane Gagnon-Gaudreault, tu es la plus belle étoile parmi toutes les constellations. Je n'aurais pas cru que tant d'amour et de bonté pouvaient tenir dans un si petit corps. Tu mérites d'être aimée comme aucune femme n'a jamais été aimée. Quand tu arriveras au paradis, faudra me lancer une corde pour que j'aie te visiter. Mon orbite sera plus basse que la tienne.

Capitaine Cam

PS : Je suis au frais dans un boisé, à la croisée de la Rue de la Sérénité (nom prédestiné) et du boulevard Louis XIV. Les flics sauront où ça se trouve. Assure-toi d'être seule avec eux. Je veux pas qu'on me voit dans un pareil état.

* * *

— Y a pas une sirène avec des lumières sur votre tortue?

Chicane n'en peut plus de voir ces deux demeurés suivre la circulation comme s'il s'agissait d'une promenade.

— On sait même pas si c'est vrai, répond le flic sur le siège passager.

— On le sait, crétin! Avez-vous appelé une ambulance?

Le policier se retourne.

— Écoute, la petite...

Elle l'interrompt.

— C'est parce que c'est un itinérant? C'est ça? J'ai hâte de lire votre rapport.

Le conducteur, un sergent près de la retraite, intervient.

— Appelle une ambulance, Normand.

Il allume les gyrophares et appuie sur l'accélérateur.

— J'ai pas envie de revoir ma face dans les journaux.

Une femme à la langue bien pendue et au tempérament inflammable, mais qui ne perd jamais la maîtrise de ses moyens, diraient ses connaissances. Tous seraient stupéfaits de la voir courir comme une folle entre les arbres.

Chicane aurait aperçu la forme humaine gisant au milieu d'une flaque de sang cristallisé, si ses yeux affolés ne l'empêchaient pas de voir.

Le sergent a déjà le pouce sur le bouton de sa radio.

— Centrale, dites à l'ambulance de me contacter dès qu'elle arrive.

* * *

— Bonsoir, monsieur Brindamour, puis-je parler à Dom Pérignon?

— Ah! La vendeuse de biscuits.

— Exact. Pas le temps de bavarder. On a une urgence sur les bras.

— J'ai un nom, tu sauras. Pierre. Comme une roche, mais avec un cœur. Je te le passe.

Que ce soit Pierre, Jean ou Jacques, elle s'en fout. L'heure n'est pas aux formalités. Dom Pérignon prend l'appel. Elle résume la situation avant de donner ses ordres.

— Rends-toi au Bunker et rassemble l'équipage. Dis à Paillasson que le Capitaine Cam en a fait son bras droit pour la soirée et qu'il est de garde. Conduis les autres à l'Hôtel-Dieu. Je serai dans la salle d'attente. Faut faire vite.

En situation d'hypothermie, le corps humain lance tous ses soldats dans la mêlée. La peau se durcit et les valves ferment la circulation sanguine périphérique. S'il le faut, l'organisme sacrifiera ses extrémités pour que survivent les organes nobles de sa royauté.

Une infirmière habituée à ces cas où chaque seconde compte, coupe en moins de deux les vêtements souillés de sang.

L'origine du trauma apparaît en dégageant son pantalon.

— Une balle lui a traversé la jambe, dit le chirurgien qu'on vient de sortir du lit. Parait qu'il a essayé de se tuer. Quelqu'un devra lui apprendre à viser. Envoyez-le dans la salle 3. Préparez six litres de perfusion à basse température. Faut pas le dégeler avant d'avoir reconnecté les tuyaux.

Son stéthoscope cherche un pouls.

— Je vous donne cinq minutes. C'est tout ce qui nous reste.

Chicane s'approche. Le médecin lève la main, devinant sa question.

— Aucune idée.

9 h 15 du soir.

Pas de gueules cassées ni de faces blêmes dans la salle d'attente, à l'exception d'un vieillard qui roupille, la tête appuyée contre son déambulateur.

Chicane place une douzaine de chaises en demi-cercle près d'un mur.

10 h 12.

Le cul de Reculon apparaît dans l'embrasure de la porte, guidé par Dom Pérignon qui lui tient les mains. Les autres suivent derrière, à la file indienne.

Chicane affiche une posture rassurante. Ses yeux la trahissent. Silencieuse, la bande s'assoit, tête baissée, atterrée par une nouvelle qu'ils appréhendent.

Elle ne parlera pas de sa tentative de suicide, seulement du sérieux de son état.

— Notre Capitaine Cam est présentement au bloc opératoire, entre la vie et la mort. Je n'en sais pas plus.

— C'est quoi qui est arrivé? demande Reculon.

Question inévitable. Dom Pérignon prend la relève.

— Le plus important, c'est qu'il s'en sorte. J'aimerais, si vous êtes d'accord, que nous nous recueillions un instant. La force du nombre enverra un puissant message à notre Seigneur.

Ils entrecroisent leurs doigts et ferment les yeux, geste qu'ils n'ont pas fait depuis l'enfance. Dom Pérignon camoufle mal une certaine émotion. 75 000 incantations l'auront préparé à ce moment où, pour la première fois, il récitera une véritable prière.

— Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié,...

Des voix graves et belles comme des violoncelles se joignent à la sienne.

2 h 20 du matin.

Le chirurgien entre dans la salle d'attente, surpris de voir un attroupement à pareille heure.

Chicane se lève pour recevoir le coup. Claqué par une intervention de cinq heures, le médecin fait cul sec avec son café extra-fort avant d'annoncer la nouvelle.

— Un vrai tracteur de ferme! Jamais vu un corps refuser de rendre l'âme à ce point. Il aura sa place dans mon livre des records. Nous allons le maintenir dans un coma artificiel pour quelques jours afin de donner à son organisme le temps de récupérer.

Incapable de comprendre comment l'homme a réussi à passer au travers, il secoue la tête et tente une explication.

— L'hypothermie et la force d'un bœuf. Je ne vois pas autre chose.

Chicane se laisse tomber sur sa chaise. L'un des hommes se demande pourquoi le docteur parle d'un tracteur de ferme.

Le chirurgien livre un dernier message avant de partir.

— Ça lui a coûté une jambe. La droite.

* * *

Le personnel hospitalier comprend vite qu'il est inutile d'insister. Elle ne s'en ira pas. Quelques heures plus tard, une âme charitable entre dans la chambre et troque la vieille bergère contre une autre, plus confortable.

Un masque à oxygène donne à Cam un air de pilote de chasse évanoui en plein vol. Chicane prête l'oreille à l'électrocardioscope battant la mesure à 57 bpm. Stable et solide comme un tracteur.

Elle veut être là lorsqu'il ouvrira les yeux, et la première à lui passer un sérieux savon dès qu'il pourra encaisser le coup. Le salaud avait essayé de ficher le camp avant l'heure.

« Je suis enfin parti. » Ébranlé par la nouvelle, le cerveau de Chicane avait tout supprimé de la lettre que lui avait remise Reculon, sauf la première ligne et le paragraphe qui disait où se trouvait son corps. Elle l'avait relue, tard en soirée. Le contenu lui avait scié les jambes.

On connaissait peu de choses de Maggie Cameron, sinon qu'elle était riche, folle, et qu'avant de s'éteindre, elle avait déshérité son fils unique. De toute évidence, quelqu'un avait menti sur ce dernier point, et on se doutait bien de qui il s'agissait.

Cam avait donc les moyens de vivre autrement. Tout comme elle.

Un policier cogne sur le chambranle de la porte et entre. Il lui remet un sac à dos.

— Les affaires de monsieur Cameron. Faudra les faire sécher.

Le sac de toile noir gonflé comme un ballon dégoutte d'une neige liquéfiée. Chicane grimace en ouvrant le rabat. Jamais rassurant de plonger la main dans la boîte à surprises d'un itinérant. Elle tient d'abord à lui expliquer son geste.

— Faut le vider si tu veux pas qu'il se mette à marcher tout seul dans quelques jours.

Le premier objet qu'elle extirpe l'atteint droit au cœur. Ce n'est pas une couverture aux rebords effilochés, ni un *jacket* à moitié déchiré, ni même un fond de bouteille, mais un cahier à colorier bouffi par l'humidité. Ses yeux s'embrouillent lorsqu'une image se forme dans sa

tête. Celle d'un enfant heureux avant que la vie se charge de le briser. Deux boîtes de Crayola, deux gommes à effacer, deux aiguisoirs. Elle l'imagine assis à la table de cuisine, pieds pendants, cheveux en brosse, genoux éraflés. Il crayonne sur sa feuille avec attention, saturant l'espace de couleurs vives, sans jamais dépasser les contours.

Cam cherchait à reculer la ligne du temps jusqu'à ces jours heureux, les seuls qu'il n'ait jamais connus.

Une douleur la remue jusqu'au fond des tripes. Avant de l'offrir à d'autres bras, sa mère avait peut-être elle aussi rassemblé de petites choses dans un cabas afin de marquer sa ligne du temps. Une couverture remplie de son odeur, un hochet en plastique, une poupée de chiffons, un mot d'amour.

Trousseau inventé pour se convaincre qu'on ne s'est pas débarrassé d'elle sans même un au revoir.

* * *

Pierre reçoit l'appel de Charlotte à cinq heures de l'après-midi. Elle cherche une âme généreuse pour se rendre au Bunker. Sa requête ressemble à un ordre.

— Paillasson refuse de manger lorsqu'il est seul. Je lui ai préparé un petit quelque chose. Nous l'accompagnerons.

Paille grimpe sur l'escabeau en entendant des pas.

— Qui va là?

— Charlotte et un ami. J'apporte à manger.

Il redresse l'échine, fier comme un paon.

— Pas l'temps de manger, madame Charlotte. J'suis de garde.

Elle demande à Pierre d'entrouvrir la bâche qui fait office de porte, et se glisse à l'intérieur en prononçant le mot passe-partout.

— Ordre du Capitaine Cam.

Deux cabas sont déposés près de la table à pique-nique. L'effluve de la lasagne florentine supplante l'habituelle puanteur.

Charlotte déploie une nappe en coton blanc, place trois couverts, puis étend un plaid sur le banc pour ne pas salir son tailleur.

Paille salive.

— Ça sent bon en maudit, madame Charlotte.

Elle l'aide à attacher sa bavette, remplit son assiette et lui sert une boisson gazeuse avant de faire apparaître une bouteille de rouge et deux coupes.

— Pour les adultes, murmure-t-elle en faisant un clin d'œil à Pierre.

Paillasson fige. Quelque chose manque.

— Y sont où, les autres?

Charlotte exécute la manœuvre. Il s'agit de l'envoyer dans une autre direction pour qu'il oublie le sujet.

— Qui mène?

Paillasson s'étire le bras et décroche la planchette suspendue au babillard. Charlotte sourit en regardant le nom.

— Spersienne. Difficile à battre.

— Jamais moé qui ramasse le pot, grogne Paille.

— « Le mort du mois », explique-t-elle à Pierre. Celui qui trouve l'épithète avec le plus « beau nom » (elle fait des guillemets avec ses doigts) remporte la cagnotte. J'ai gagné en octobre dernier grâce à Hidulphe, le voisin d'une connaissance qu'on enterrait. J'ai éclaté de rire au pire moment. La famille m'en veut toujours. Le mois d'avant, Reculon a empoché les quinze dollars en trouvant Ablégat.

Elle lève son verre en répétant le nom.

— Ablégat. Du latin, *Ab legatus*. Envoyé du pape. Le Saint-Père n'a sûrement pas rappelé son émissaire quand on lui a botté le cul derrière une cour d'école, simplement pour avoir un pareil nom.

— Le pape a envoyé quelqu'un chez nous? demande Paillasson.

Charlotte cherche une autre diversion. Elle aperçoit un ourson sur la couche de Cam.

— Vous avez un nouveau pensionnaire?

— Kosmo. Y attend que son maître revienne du pôle Nord.

Pierre garde le silence. On dirait un gamin bien élevé qui évite de mettre les coudes sur la table pendant que les adultes parlent de choses qu'il ne saisit pas.

Charlotte vient à son aide.

— Tout ça doit vous paraître bien étrange.

— *No shit!* Du latin, *Nullum cacas*.

Ses yeux vifs plongent dans ceux de Pierre.

— Je ne l'ai pas toujours eu facile, monsieur Brindamour. Ma mère était une loque humaine et mon père buvait comme un trou.

Elle s'arrête, le temps de décider jusqu'où aller.

— Un homme violent et un déviant sexuel de la pire espèce.

Pierre remplit les verres. Elle fait cul sec.

— J'ai vécu un certain temps dans les bas-fonds de La Nouvelle-Orléans. Drogue, vol, prostitution. *You name it, I did it*. C'est un ancien chef de bande, un Noir converti en travailleur social, qui m'a ramassée. Il m'a trouvée un soir, nue comme un ver et complètement gelée dans une allée derrière un immeuble désaffecté. Enceinte d'un mois. Je l'ignorais. Il m'a aidé à obtenir un avortement et m'a déniché une place dans une maison pour femmes violentées.

Elle abrège son récit, trop pénible à revisiter.

— J'ai pris du mieux, rencontré une bonne étoile, suis retournée à l'école et j'ai cultivé un certain talent pour crayonner. Une dizaine d'années plus tard, alors que j'étais de passage, j'ai cherché mon sauveur dans toutes les rues de la ville.

Sa voix devient chevrotante. Elle se mord la lèvre pour ne pas pleurer.

— Quelqu'un l'avait abattu d'une balle en plein cœur, trois ans plus tôt. Je me suis rendue au cimetière pour le voir. C'était impératif. J'aurais marché sur les mains, s'il avait fallu. L'inscription gravée sur sa pierre m'était destinée. « Donne au suivant ».

Seuls les morts peuvent ressusciter. Pour les vivants, c'est plus difficile.

Stanislaw Jerzy Lec

XIV

On induit un coma artificiel en administrant un sédatif ou en abaissant la température du corps. En théorie, il suffit d'arrêter la médication ou de faire remonter la température corporelle pour renverser le processus. En théorie, car de temps à autre, le plan échoue et le patient ne se réveille pas.

Au troisième étage de l'Hôtel-Dieu, le médecin traitant accompagné du chirurgien et d'un anesthésiste repasse la procédure de réanimation, étape par étape. On coupera le propofol à dix heures pile. L'effet du sevrage devrait apparaître sur l'heure du midi.

Seul le personnel médical est autorisé à entrer dans la salle de réveil. Pas question d'ajouter une famille en crise à une situation qui peut tourner au vinaigre. On fait cependant exception avec Chicane. Les soignants qui reçoivent régulièrement ses chats écrasés la considèrent comme une des leurs.

Trois infirmières vêtues de jaquettes turquoise attendent près d'un lit muni de sangles. Elles saluent cette petite femme qui entre en tenant dans ses mains une vieille tuque des Nordiques. La civière et son patient suivent derrière.

Une période de confusion précède habituellement la remontée en surface du comateux, telles des bulles annonçant le retour du plongeur. Même s'il garde les yeux fermés, le malade commence à percevoir le monde qui l'entoure, notamment les bruits et les voix. Ne sachant pas où il se trouve ni s'il est mort ou vivant, il risque d'être fortement perturbé et en proie à des confrontations délirantes dans lesquelles il devra lutter pour sa vie.

Chicane se détourne lorsqu'on resserre les courroies de cuir autour de la cheville restante et des poignets de Cam.

* * *

Ce message risque d'être le dernier. Les Séléniens ont fini par me mettre la main au collet. J'aurais dû écouter ma mère et continuer à porter ce cône en papier d'aluminium qu'elle avait confectionné pour me protéger des rayons psychiques. Je ne l'ai pas crue et j'en paie aujourd'hui le prix.

Ils sont maintenant dans ma tête. Littéralement. Avec un instrument qui n'existe pas sur terre, ils m'ont ouvert le crâne et y ont placé un implant qui transmet les impulsions électriques de mes neurones à un décodeur terrien-Sélézien. Depuis, ils savent tout ce que je pense et connaissent la moindre de mes intentions. J'aurais dû écouter maman et porter le cône d'aluminium. Je l'enlevais en approchant de l'école, pour ne pas être humilié à nouveau par les élèves qui connaissaient ma famille. Tout le monde disait que ma mère était folle. J'aurais dû les ignorer.

Je ne suis plus maître chez moi. L'implant contrôle désormais mon corps. Ces mots, ce sont probablement les Séléniens qui me les dictent. Difficile à dire. L'ancien moi se perd dans un brouillard qu'ils alimentent.

Tous mes accès sont coupés. Mes yeux, s'ils existent encore, restent fermés. Je ne goûte plus, ne sens aucune odeur. Ai-je toujours une bouche? Un nez? Et ce silence de mort qui m'habite. Mort. Là se trouve la réponse. Ils ont peut-être vidé mon corps de ses organes et n'ont conservé que l'ordinateur de bord pour en comprendre le fonctionnement, avant de tout jeter aux ordures.

Ma jambe me fait de plus en plus mal. Les salauds me coupent en morceaux!

— Ne mettez surtout pas votre main dans la sienne, avertit l'infirmière en voyant Chicane s'approcher du lit. Il risque de vous briser les os.

* * *

Chicane avait juré de ne pas retourner au cimetière. Un évènement récent avait changé la donne.

Betty Petty était toujours à sa place avec son nom bien visible. Tout comme le sien juste en dessous, accompagné de cette remarque burinée il y a près d'un an : « Morte de honte ».

Après avoir déposé une gerbe de fleurs en plastique, elle effleure l'inscription de ses doigts.

— Salut, Betty Petty. Ça fait un bout. J'aurais pas dû partir sans explication. Je m'en veux de t'avoir fait de la peine. J'suis pas normale. Tu devrais le savoir.

À quelques pas, une statue de femme se tient debout, la tête penchée sur un disparu. Son visage impassible et résigné semble empreint d'une profonde réflexion. Un lichen orangé grignote sa robe de pierre blanche, prouvant encore une fois que rien n'est éternel.

— J'ai un ami qui a essayé de se tuer la semaine dernière. Ça m'a donné à réfléchir. Prépare la chambre des invités.

Betty Petty attend la suite. Chicane lève la main comme un brigadier stoppant une voiture.

— Mesure préventive. Ça pourrait arriver plus tôt que prévu.

Elle extirpe un cellulaire de sa poche arrière et recule de quelques pas avant de prendre une photo.

— T'es maintenant immortalisée.

Après avoir remis ses mitaines, elle lui envoie un baiser de la main et reprend sa route.

— J'te tiens au courant. *Ciao bye.*

* * *

Il fait déjà nuit lorsque Dom Pérignon ouvre la porte du condo, crevé, mais heureux.

Pierre referme son livre et disparaît dans la cuisine. Il arrose de vodka deux verres remplis de glace avant de retourner au salon.

— Ça va t'aider à dormir.

Dom Pérignon s'affale sur une bergère, souriant comme un adolescent qui vient de découvrir les plaisirs du sexe.

— Aujourd'hui, j'ai prié pour la première fois.

— J'croisais que l'abbaye offrait le tout-inclus.

— Tu peux pas comprendre.

Pierre reprend son bouquin. Apparemment, le sens de la vie échappe aux crétins comme lui. Dom Pérignon ne permettra pas qu'il lui file entre les doigts.

— Tu devrais te mettre au tricot. Ma mère reprenait ses aiguilles chaque fois qu'elle voulait me la fermer.

Pierre feint l'indifférence en tournant une page sans l'avoir lue. Dom Pérignon ne lâche pas le morceau.

— Mon père, lui, s'enfermait au sous-sol.

Il lève enfin les yeux.

— Éclaire l'ignorant que je suis, ô grand vizir.

— Ça ne s'explique pas, ça se vit.

Pierre acquiesce d'un hochement de tête. On confirme son inaptitude à saisir ce que racontent les adultes.

Dans un geste lent, presque théâtral, il se lève, ouvre la porte-patio, étire le bras par-dessus la balustrade et laisse tomber son verre à demi plein, indifférent à ce qui se trouve neuf étages plus bas.

De retour à l'intérieur, il passe son chemin et disparaît dans sa chambre en claquant la porte.

2 h 15 du matin.

Dom Pérignon entend des pas qui s'approchent. Quelqu'un glisse une feuille sous le seuil.

22 novembre 2016

Salut, Dom Pérignon,

Franchise et honnêteté ont toujours été de mise entre nous. Je ne vais pas changer la règle. Pas ce soir.

Ta réplique : « Ça ne s'explique pas, ça se vit. »

Ma réponse : « Tu me fais chier comme c'est pas permis. »

C'est dit.

J'ai essayé de trouver d'autres mots, mais rien ne m'est apparu plus juste.

Cœur de Pierre

2 h 45 du matin.

On pousse un papier sous la porte de Pierre.

22 novembre 2016

Salut, Cœur de Pierre,

Franchise et honnêteté restent de mise. Je suis entièrement d'accord.

Ta réplique : « Tu me fais chier comme c'est pas permis. »

Ma réponse : « T'as de la chance, si je suis le seul à te faire chier. Parce que dans ton cas, faudrait ajouter des toilettes portatives tellement tu fais chier tout le monde. »

C'est dit.

Je n'ai pas essayé de trouver d'autres mots. Rien ne peut être plus juste.

Mais n'en restons pas là. Car même le plus chiant des chiants doit bien valoir quelque chose. Mesurons donc, par la méthode très scientifique des avantages/inconvénients.

Colonne des plus :

😊 : Beau bonhomme (tu n'y peux rien. Remercie ta mère.), en forme et en santé.

😊 : Intelligent avec un superbe sens de l'humour (ne t'en vante pas. Nous sommes identiques sur ce point).

😊 : En moyens (un fait, pas un vice).

😊 : Autres : Capable de se rendre seul aux toilettes, n'a pas peur dans le noir, fait son lit le matin, ramasse la vaisselle, possède un permis de conduire.

Colonne des moins (faudra se limiter à l'essentiel) :

😞 : Hyper contrôlant. Ne laisse aucune place au hasard. S'il pouvait, il donnerait des ordres au bon Dieu.

😞 : Joue les persécutés. Se croit victime d'une conspiration mondiale où on cherche à prendre son argent, parce que son argent vaut plus que lui (tellement faux. Je me sens ridicule d'écrire cette ligne).

😞 : A si peur de l'échec qu'il n'ose plus rien tenter. Surtout en amour.

☹️ : *Autres : Mets des « rais » avec les « si » lorsqu'il parle, porte souvent des bas troués, conduit plutôt vite, lit son journal en commençant par la fin.*

En conclusion,

Tu sais quel âge t'as, crétin? Cinquante et un ans! Tu veux faire le reste du chemin (parce que oui, un jour, tu mourras) de la même manière, avec un petit nuage de pluie au-dessus de la tête?

Tu vaux mieux que ça.

Les choses ne changeront pas d'elles-mêmes. Ça m'a pris vingt-neuf ans pour le comprendre.

Dom Pérignon

3 h 30 du matin.

Une autre missive arrive sous la porte de Dom Pérignon.

22 novembre 2016

Salut, Dom Pérignon,

Je t'aime.

Cœur de Pierre

* * *

Cam se démène au centre d'un bûcher. Une infirmière prépare le sédatif pendant qu'une autre resserre les sangles.

Sa tête heurte le matelas avec la violence d'un possédé. Un bouillon d'écume remplit sa bouche, qui s'ouvre et se referme comme une carpe sortie de l'eau.

On éloigne le lit du mur pour ne pas écailler la peinture. La puissance brute de cet homme luttant contre lui-même, à la fois impressionne et inquiète le médecin qui garde un œil sur l'électrocardioscope.

140, 155, 162 battements par minute.

Il donne ses directives.

— On l’injecte dès qu’il atteint 170 bpm.

160, 164, 166.

L’infirmière enlève le protecteur d’embout, exposant l’aiguille, puis presse légèrement le piston. Une goutte s’échappe de la pointe biseautée.

168, 167, 168.

Elle stérilise l’épaule de Cam avant d’approcher la seringue.

168, 166, 169.

Le docteur lève la main.

— Pas encore.

Ne rien faire, c’est risquer la crise cardiaque. Administrer le tranquillisant en plein délire et tout peut s’arrêter.

167, 164, 161.

Cam n’a plus la force de se battre.

160, 157, 153.

On appréhende une deuxième vague qui ne se manifeste pas. L’infirmière finit par rengainer son arme.

Une petite voix s’élève du fond de la chambre.

— Je peux faire quelque chose? demande Chicane.

— Racontez-lui une histoire, répond le médecin. Ça l’aidera à retrouver ses repères.

Elle remet son manteau.

— J’ai le médicament qu’il lui faut chez moi.

Elle revient une heure plus tard avec un sac à dos rempli d’une couverture, d’une théière avec la tasse assortie, d’une paire de pantoufles tricotée et d’un exemplaire ébréché de Peter Pan.

3 h 50 du matin.

— « Peter n’était pas tout à fait comme les autres garçons. Mais enfin il eut peur. Une crainte profonde le parcourut comme un frisson court sur l’eau. Mais, sur la mer, un frisson succède à l’autre et des centaines d’autres le suivent. »

Chicane reprend une gorgée de tisane avant de poursuivre.

— « Peter, lui, ne sentit que le premier. L'instant d'après, il se dressait à nouveau sur la pointe du rocher, avec ce fameux sourire sur son visage et un tambour battant dans sa poitrine. Et ce tambour disait : "Mourir! Ça, c'est une aventure!" »

— J'ai raté mon aventure, râle Cam.

Tout le monde est un génie. Mais si vous jugez un poisson à sa capacité de grimper à un arbre, il vivra toute sa vie en croyant qu'il est stupide.

Albert Einstein

XV

Pierre lui tend une bouteille de vin pour excuser cette visite impromptue.

Charlotte contemple l'étiquette.

— Château Martet. Vous savez parler aux femmes, monsieur Brindamour.

— Pierre, madame Barton.

— Passez au salon. Je m'occupe du reste.

Elle revient quelques minutes plus tard avec le vin et une assiette de fromages, pendant que Pierre inventorie les Norton alignés au-dessus du foyer.

— Vous avez la collection complète.

— Prenez-les si ça vous chante. Je les ai lus à m'en rendre malade.

Il remplit les verres pendant qu'elle prépare les entrées.

— Vous devez vous demander ce que je fais ici.

— J'aime la visite, qu'importe les raisons.

Elle lui propose un morceau de gouda au cumin. Pierre ne veut pas entrer dans le vif du sujet. Pas encore. Il choisit un terrain neutre.

— Paraît qu'un itinérant a tenté de se suicider avec une arme à feu.

Charlotte n'apprécie pas le ton.

— L'itinérant porte un nom, monsieur Brindamour. Il a une tête, un cœur, deux bras et il n'y a pas si longtemps, marchait sur deux jambes.

— Je l'ai brièvement croisé. Une sorte de Capitaine Nemo sans sous-marin.

Elle fait un arrêt complet.

— Reprenons cet échange depuis le début. Je vous conseille d’y mettre un peu d’humanité et de compassion, *Misteur T*. Un magistral coup de pied au cul vous attend en cas d’échec. Je porte des escarpins, au cas où vous ne l’auriez pas remarqué.

Pierre se lève. Charlotte l’arrête. Sa voix commande avec l’autorité d’un général.

— Rasseyez-vous. Ce n’est pas une façon de se comporter, surtout pour un propriétaire de Bentley. Nous parlions de Cam. Je vous écoute.

Pierre reformule.

— On raconte qu’un certain Capitaine Cam aurait essayé de se tirer une balle. Visa la tête, toucha le pied. Quelque chose du genre. Cette histoire perturbe mon sommeil. J’aimerais comprendre pourquoi il a voulu en finir.

Charlotte grimace.

— On aurait dû vous envoyer à l’école de réforme lorsqu’il y avait encore de l’espoir. Votre compassion doit se trouver quelque part sous un tas de merde.

Elle reprend une tranche de bleu avant de continuer.

— Que savez-vous de lui?

— Qu’il bourlingue les rues et qu’il ne m’aime pas.

— Vous ne m’apprenez rien. Cet homme vit dans la tourmente depuis l’enfance. Sa mère a fini ses jours à l’hôpital Robert-Giffard. Il a si peur de devenir fou à son tour qu’il n’hésitera pas à écourter sa vie. Je crains la récurrence.

— Il pourrait se faire...

Elle l’interrompt.

— Pourrait, devrait, faudrait. Cam n’a pas besoin de conseils. Seulement d’être compris et rassuré.

Pierre formule une première question intelligente.

— Comment faire?

— En marchant d’abord dans ses souliers.

— J’en prends bonne note.

Pas question de chausser les godasses d’un sans-abri. Il change de propos.

— Et Chicane, dans tout ça?

Charlotte lui offre un morceau de Reggiano.

— Vous êtes journaliste?

— Je les sais très proches.

— Ils se connaissent depuis longtemps. Chicane le considère comme un grand frère, toujours là quand on en a besoin. Cam lui obéit au doigt et à l'œil.

Charlotte adore provoquer le malaise en ouvrant les tiroirs intimes des autres pour voir ce qui s'y trouve.

— Elle vous intéresse. Ça se voit.

Pierre contourne le piège.

— Elle m'a déjà exprimé son amour avec un pied dans les couilles.

— C'est peut-être culturel. Vous n'êtes pas ici pour faire état de vos testicules, j'imagine.

L'heure de la confession arrive.

— Non. Je... difficile à dire. Je...

Le bébé se présente par le siège.

— Je... *Shit!*

— Pas besoin d'un discours. Quelques mots suffiront.

Le nouveau-né se fraie un chemin.

— Rien!

Il sort enfin, lâchant son premier hurlement.

— Je sers à crissement rien!

Charlotte prend une autre gorgée.

— Délicieux, ce vin. Vous êtes un homme de goût.

Elle enchaîne.

— Mon opinion, vous la prendrez avec ou sans crème?

Pas question d'esquiver.

— Sans.

Les yeux de Charlotte remontent vers sa cible comme un missile téléguidé.

— Vous pouvez servir à toutes sortes de choses, monsieur Brindamour. Faire mes emplettes en Bentley donnerait de quoi jaser aux vieilles chipies de mon club de lecture.

Elle enfonce sa lame.

— Ne vous méprenez pas. Ce n'est pas d'être inutile qui vous tue. C'est de ne pas exister.

Son amour-propre cherche la contre-attaque. *J'ai pas vu de diplôme en psychologie accroché à son mur. Ça t'apprendra à te confier à n'importe qui. Tu voulais l'essayer, c'est fait. On rentre.*

Son côté rationnel intervient. *En prenant toujours le même chemin, tu finis immanquablement dans le même cul-de-sac. Mathématique 101. Ne pas exister. Que risques-tu à l'explorer? La mort?*

— Je suis mort! s'écrie Pierre.

Charlotte lui offre un autre morceau de fromage.

— Vous n'êtes pas mort, monsieur Brindamour. Vous avez simplement cessé de vivre.

* * *

Testament holographe

Nom : Chi Khan

Exécutrice testamentaire : Charlotte Barton

Disposition des biens :

Je désire que toutes mes possessions soient vendues et qu'on en distribue la recette à parts égales entre les résidents permanents du Bunker, à l'exception de mes toiles et mon attirail de peinture qui devront être détruits.

Mon chat, Atticus, devra être remis à Charlotte Barton, qui en accepte la garde.

Dispositions funéraires :

Je souhaite être incinérée, et que mes cendres soient placées dans une boumteille de Fireball pour être enterrée à côté de Betty Petty. Charlotte Barton fournira les détails.

Fin de vie.

Aucun acharnement thérapeutique.

NOTE : À moins d'une indication contraire de ma part, vous me trouverez morte, trois jours au plus tard, suivant le suicide confirmé de Jean Cameron, alias Capitaine Cam.

Signé, Chi Khan

Ville de Québec, 21 novembre 2016

Elle glisse la copie de sa missive dans une enveloppe rose pâle et colle un papillon couleur arc-en-ciel sur le rabat, avant de sauter dans la douche et de se rendre à l'hôpital.

Cam est le seul à ne pas se plaindre de la nourriture.

La préposée remonte le lit, approche la table à roulettes et y dépose le cabaret. Au menu, une soupe aux pois tiède accompagnée d'une assiette de sauce brune dans laquelle flottent deux boulettes de steak haché et une boule de pomme de terre en purée. Une motte blanche simulante la crème fouettée chapeaute la coupe de gélatine saveur de cerise.

Chicane le surprend la tête plongée dans son bol comme un prisonnier à qui on ne sert qu'un repas par jour.

— T'as les mêmes manières qu'Atticus. Et le même appétit, ça me rassure.

Il utilise sa jaquette comme serviette de table.

— Comment ça se passe au Bunker?

— Personne ne pisse sur les murs. Paillasson les surveille.

— On lui a dit où j'me trouve?

— Il te croit toujours au pôle Nord.

— Et les autres?

— La routine. Tout le monde s'éparpille le matin et rentre au bercail le soir, sauf Paille qui refuse de quitter le fort.

— Reculon?

— Il recule toujours. Dom Pérignon l'accompagne chaque après-midi.

Cam grogne.

— Un prêtre, c'est pas catholique.

De la fausse crème fouettée s'accroche dans sa barbe. Ses yeux s'allument.

— Tu sais ce qui me plairait vraiment?

— Une masseuse suédoise? Un chalet à Natashquan? Une tarte aux pacanes? Un tire-bouchon? Une croisière dans les Caraïbes? Un tutu?

Il l'arrête de sa main.

— Une jambe de bois en érable massif. Sans nœuds.

Chicane dégonfle d'un coup. Le crétin ne prend pas la mort au sérieux.

— Au prochain essai, ils te grefferont une tête en plastique.

— On apprend de ses erreurs.

Elle ne cherche pas à comprendre si l'erreur est d'avoir essayé ou de s'être loupé.

Elle retire l'enveloppe rose de son sac à main et la jette sur le lit avant de foutre le camp.

— J'ai posté l'original ce matin.

* * *

« Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous avez composé ».

Chicane raccroche. Aurait-il remisé ses pinceaux pour de bon? Elle laisse passer quelques jours avant de se rendre à Limoilou pour en avoir le cœur net.

L'Atelier Matkowski partage le rez-de-chaussée avec une cordonnerie et un centre de manucure. Mélange de brique et de similibois, le commerce vieux d'un demi-siècle n'a pas reçu l'attention requise depuis des décennies.

Chicane ralentit devant l'édifice. Une lumière blafarde se fraie un chemin entre les épais rideaux de la vitrine et entraîne à sa suite la *Musique pour cordes, percussion et célesta* de Bartók.

L'orchestre s'arrête lorsqu'on frappe à la porte.

— Allez-vous-en. Je suis fermé.

— C'est moi, Chicane.

Le plancher craque. Les gonds mal graissés se plaignent lorsque s'ouvre la porte.

Le maître retourne à sa peinture sans même la regarder. Elle entre, referme derrière et s'assoit sur le vieux sofa, les mains jointes comme une gamine s'appêtant à recevoir une volée de reproches.

Il reprend sa palette et nettoie la brosse avant de mélanger des couleurs dans un godet.

— Vous connaissez Tiger Woods?

— De réputation. Paraît qu'il butine beaucoup.

— Meilleur golfeur au monde. Un génie dans son domaine. Et vous savez pourquoi?

Elle garde le silence. Sa réponse ferait dérailler la leçon. Aleksy lève son pinceau comme un index.

— Talent et passion, mademoiselle Chicane. Talent... et passion.

Que ça lui plaise ou non, elle entendra le fond de sa pensée.

— Vous êtes un génie gaspillé.

Les larmes se rappellent leur origine, croit Chicane. Celles coulant sur ses joues sont les mêmes qui se mêlaient à la chaleur du sein rassurant de sa mère, il y a quarante-six ans. Sa vie n'aura été qu'une longue perte de temps. Cet homme le lui confirme.

Son ventre lui fait mal. Des coups viennent de l'intérieur. Une voix hurle de rage, une autre s'interpose. Des mots se forment dans sa tête, puis sont expulsés. « Arrête, câlce de folle! Arrête! Crisse-toi une balle dans la tête si t'es pas contente!»

Sa tête balance comme une possédée. Aleksy l'agrippe par les épaules. Elle sursaute. Il la soutient pour ne pas qu'elle s'écroule.

— Laisse parler, murmure Aleksy.

Elle se dérobe.

— J'ai rien à dire.

Il resserre sa prise. Son passé militaire prend le dessus.

— Crache. C'est un ordre!

— Peux pas. Ça fait trop mal.

— Crache, j'te dis!

Elle explose.

— Va chier!

Il réplique avec la même force.

— Va chier toi-même! Tu vas parler?

Les pleurs redoublent. Elle s'étouffe. Cherche à se battre. En est incapable. S'il le doit, Aleksy lui brisera les os.

— Parle! Hurle s'il le faut!

Son corps se désagrège. Elle s'affale, puis expulse cette contradiction qui la ronge.

— J'veux pas mourir. J'veux pas.

Aleksy respire enfin. Dieu seul sait jusqu'où elle serait allée. Il l'aide à s'asseoir avant de se rendre à la cuisine, le temps de rapporter deux remontants.

— Rassurez-vous, mademoiselle, on ne meurt pas de son talent. Seulement de ses passions. Je vous attends demain en fin de journée. Dix-huit heures pile. Je fournirai les entrées et la bière.

* * *

Charlotte fait le pied de grue devant la porte du stationnement sous-terrain. Elle tient le manche de son petit chariot rouge vif comme un chien en laisse.

— Retour en enfance? demande Pierre en arrivant.

— Véhicule utilitaire. Aujourd’hui, nous allons mériter notre existence en commençant par dévaliser un marchand de jouets et un fleuriste.

— Dois-je louer un camion?

— Votre Bentley fera l’affaire.

Pierre suit les directions. Il tourne à droite sur l’avenue Jules-Verne, puis à gauche dans l’entrée d’un centre commercial.

Charlotte lui indique un magasin.

— Stationnez-vous derrière. Ils attendent notre visite.

Elle extirpe un cellulaire de son sac à main, pose des lunettes sur le bout du nez et ouvre un courriel.

— Jacob, six ans. Il aimerait avoir un camion de pompier.

Charlotte braque Pierre du doigt.

— Votre domaine. Marion, huit ans. Un cahier avec des images et des collants d’animaux. Tout à fait moi. Gabriel, sept ans. Un costume de Batman. Je vous le laisse. Colette, huit ans. Elle veut...

Charlotte s’arrête au milieu de la ligne. Elle regarde par la fenêtre un long moment avant de revenir à l’écran.

— Elle veut sa maman.

Une préposée emballe les dix-sept cadeaux. Une autre les empile dans le coffre arrière.

Ils se rendent ensuite chez un fleuriste, deux coins de rue plus loin. Des arrangements de roses, d'œillets, de lis et de jonquilles sont placés dans trois boîtes, puis déposés sur la banquette arrière.

Pierre reprend son siège et attend la suite.

— Hôtel-Dieu, mon bon monsieur. Soins palliatifs. Nous commencerons par les adultes, pour nous donner du courage.

Ne joue pas avec les autres, la roue tourne. Aujourd'hui tu joues,
demain tu seras le jouet.

Ousmane Ly

XVI

Paillasson ouvre grand le rideau séparant les couchettes afin d'y passer le balai. Dom Pérignon aperçoit pour la première fois le graffiti peint sur le mur arrière.

L'œuvre d'un mètre carré montre un enfant avec son chien dans les bras, marchant sur un fil de fer suspendu entre la terre et la lune. L'image du garçon quittant le monde en emportant son seul trésor le bouleverse. Il se reconnaît dans ce gamin laissant tout derrière pour une maison de prières en abandonnant Macchabée parce qu'il n'avait pas eu le courage de s'opposer aux volontés d'un père autoritaire.

Paillasson qui l'observe du coin de l'œil s'arrête en le voyant assis à la table de pique-nique, le visage transfiguré.

— T'es tu correct, m'sieur le curé?

Il ne répond pas.

— C'est beau, hein? Capitaine Cam l'a peinturé y a ben longtemps. Y a jamais voulu nous expliquer c'est quoi que ça veut dire, excepté que ça l'aide à dormir.

Reculon s'assoit près du moine et prend une gorgée d'eau chaude. Une question le tarabuste depuis un moment.

— Pourquoi tu viens icitte te geler le cul?

* * *

Les néphroblastomes sont des tumeurs qui se propagent rapidement dans l'abdomen, les ganglions et les vaisseaux. Ils engendrent des masses parfois grosses comme des pamplemousses et risquent à tout moment de métastaser les organes avoisinants.

Pierre ignorait ce détail. Il ignorait tout des cancers.

Le garçon de sept ans avait entrepris son parcours du combattant le 24 octobre, deux semaines après que la nouvelle eut frappé de plein fouet sa jeune mère monoparentale. Sa tumeur accrochée au rein gauche pesait déjà 210 grammes. Il n'y avait plus de temps à perdre.

On plaça tous les jetons sur un seul numéro, un poison chimique qui amène le patient au bord du gouffre en espérant qu'il ne bascule pas.

Mais comment expliquer les bienfaits d'une thérapie à un petit à qui on fait si mal qu'il en vomit chaque fois ses entrailles?

Après cinq jours de traitement, sa mère, qui souffrait autant sinon plus que lui, demanda l'arrêt de la chimio. On substitua à la mixture de petites doses de morphine afin d'atténuer la douleur comme on le fait avec les vieillards pour les aider à franchir le dernier mile.

Chaque pronostic s'avéra pire que le précédent. L'oncologue n'enroba rien, jouant cartes sur table avec cette femme épuisée par la peine pendant que son fils unique démontrait une bravoure égale au condamné repoussant la cagoule que lui tend son bourreau.

— J'ai pas mal, mom. Chu correct.

Ce courage et cette lucidité devant l'inévitable arrachèrent des larmes à tout le personnel soignant et motivèrent les médecins à tenter un dernier assaut.

Deux jours plus tard, on commença à le dépecer. Une première opération pour retirer son rein gangréné, une autre pour les ganglions environnants.

Le jour de son anniversaire, l'équipe de garde attachait des ballons à son lit et apporta des biscuits et un gâteau à deux étages qu'il ne pouvait manger. La carte de souhaits remplie d'une quarantaine de signatures montrait un Superman bleu et rouge debout sur un gratte-ciel, jambes écartées, poings sur les hanches.

Sa mère profita du passage des infirmières venues faire sa toilette pour distribuer les gâteries aux autres malades qui pouvaient se le permettre. À son retour, elle trouva son fils endormi avec la carte ouverte sur sa poitrine. Des oreilles de chauve-souris avaient poussé sur la tête du superhéros et un « B » gribouillé au stylo bleu avait remplacé le « S » écarlate du blason.

On avisa la réceptionniste qui tient à jour la liste d'épicerie de Charlotte Barton. Ils avaient sur l'étage un *Batboy*, pas un *Superboy*.

Pierre n'avait pas ressenti autant de nervosité depuis le jour où il avait signé les papiers confirmant la vente de son invention.

— J'sais pas parler aux enfants. Qu'est-ce que je vais lui dire?

Charlotte le pousse gentiment vers la porte comme un gamin refusant d'aller embrasser sa grand-mère.

— Laisse-toi guider, murmure-t-elle avant de disparaître dans l'ascenseur.

Les relents de désinfectants et d'onguents médicamenteux se mêlent à la chaleur et à l'humidité ambiante pour exhaler un effluve qui s'apparente à de la pisserie de chat.

À gauche, un éclairage de confessionnal. À droite, une étagère bourrée de bidules électroniques qui bipent et clignotent. Des fils traversent le plancher et se branchent à un enfant vêtu d'un pyjama couvert de pingouins.

Une tubulure vissée à un sac en plastique accroché sur une patère court le long du lit avant de transpercer la main droite du garçon. Un gloussement de pigeon se fait entendre chaque fois que son thorax, gros comme un ballon de football, redescend. Ses yeux s'ouvrent et se ferment avec la lenteur d'un homme qui a trop bu.

Pierre longe le mur sur la pointe des pieds. Avec un peu de chance, le petit ne l'apercevra pas. Il dépose la boîte sur le calorifère et rebrousse chemin. *So far, so good*. Faudra inventer une histoire pour satisfaire Charlotte.

Pierre complète le circuit. Il a la main sur la poignée lorsqu'un toussotement l'arrête. Un mot se rend de peine et de misère jusqu'à son oreille.

— Reste.

* * *

On ne s'habitue pas. On ne s'habitue jamais.

Le crâne lisse, la figure osseuse, les yeux creusés par le manque de sommeil. On dirait une rescapée des camps d'Auschwitz.

La femme de quarante-sept ans atteinte de leucémie serre contre sa poitrine le bouquet d'œillets que vient de lui offrir Charlotte. Elle se berce dans sa robe de chambre mauve. Se dodeliner et faire une douzaine d'aller-retour à la toilette constituent le gros de ses activités journalières.

La crainte d'être oubliée par ses enfants, plus que la médication, retarde sa mort.

Chaque nuit, elle dresse la liste des objets que son mari s'empresse d'acquérir. Deux malles placées près de son lit reçoivent jouets, toutous, doudounes, et les milles et une lettres qui rappelleront à son fils de quatre ans et à sa fille qui vient tout juste de célébrer son sixième anniversaire à quel point elle les aimait.

Elle remercie sa visiteuse pour les fleurs, puis rassemble son courage avant de cracher le morceau.

— Je ne me rendrai pas aux fêtes.

Charlotte croit davantage au diagnostic médical qu'à l'intervention divine. Des larmes apparaissent. Elle se lève, ferme la porte et revient s'asseoir.

— J'ai besoin de pleurer avec vous, dit-elle en lui prenant les mains.

Le moment est grandiose. La femme se libère de la retenue affichée devant sa famille, son mari et ses enfants, et vide enfin ce qui lui reste de rage et de larmes.

Après une vingtaine de minutes, le puits finit par se tarir et les pleurs, par s'arrêter. Charlotte lui essuie les yeux, retrouve son sourire habituel, puis extirpe de son sac à main une flasque de Glayva et deux petits contenants tarabiscotés qu'elle remplit à moitié.

Elle garde le silence en levant son verre, parce qu'il n'y a rien à ajouter.

Après l'avoir embrassée plus d'une fois en lui promettant de revenir avec des chocolats, elle reprend son chemin vers la chambre 602.

Un filet de bave s'échappe de la bouche de Cam, qui dort à poings fermés. Une bénédiction, se dit Charlotte en apercevant l'enveloppe rose. Ça lui donnera le temps de peaufiner son approche.

Chicane lui en avait fait la lecture au téléphone, après qu'elle ait accepté son rôle d'exécutrice testamentaire.

Une demi-heure passe. Cam se met à bâiller et à grogner comme un animal qui a faim. Ses yeux se désempoignent, sa tête redevient fonctionnelle. Quelqu'un occupe la chaise tout près. Un effluve titille ses narines.

— Bonjour, madame Charlotte. Vous auriez pas dû.

— J'étais dans les parages.

— Je parle du whisky.

Elle avait pourtant bien rincé les verres.

— Votre nez n'a pas été atteint, à ce que je vois. On me dit que vous allez bientôt sortir.

— Vendredi. Un peu d'alcool pourrait devancer mon départ.

— Avant de boire à votre santé, j'aimerais régler le cas de votre mort.

Elle montre l'enveloppe.

— Vous connaissez Chicane autant que moi. Elle exécutera son plan sans aucune hésitation. Allez-vous la tuer?

Cam baisse la tête.

— J'suis fou, madame Charlotte. Et ça va juste empirer.

— Vous n'avez pas l'exclusivité de la folie, monsieur Cameron.

— J'entends des voix.

Charlotte ne se fera pas damer le pion.

— Je vois des gens qui n'existent pas.

— Ma mère avait perdu la tête.

— La mienne n'en a jamais eu.

Cam s'arrête. Charlotte n'a aucun scrupule à raconter des histoires. Elle en a fait son métier.

— Moi, monsieur, je suis le produit d'une femme mentalement handicapée et d'un soignant violeur qui a pris huit ans de prison pour son crime. Mes parents adoptifs ont fait de leur mieux. Des gens qui n'existent plus me visitent toutes les nuits. Je pourrais écrire un livre sur le sujet.

Ce qu'elle avait fait. Premier tome d'une trilogie signée Anthony Norton, une œuvre de fiction puisée à partir de faits réels et qui explique le comportement parfois singulier de son héroïne.

Elle sort la flasque de whisky et les deux verres.

— Je n'ai aucune intention de lever les pieds avant l'heure, monsieur Cameron. Les fantômes ne gagneront pas.

La prestation ne convainc pas Cam.

— Mes fantômes ont la peau dure. Ils contrôlent déjà ma tête.

Charlotte s'approche du lit.

— Les miens sont si nombreux qu'ils ont formé une association. On ne peut pas s'en débarrasser. Faut faire avec.

Cam arrête la surenchère. Elle s'assoit au pied du lit.

— Chaque vie appartient à son propriétaire, et libre à lui d'en disposer. Sauf que dans votre cas, il y a un problème. Un sérieux problème, répète Charlotte en passant les verres. D'après cette lettre, la vie de Chicane dépend maintenant de la vôtre. J'espère que vous mesurez les conséquences qu'aurait un geste inconsidéré de votre part.

— Elle n'a qu'à pas me suivre.

Charlotte hausse le ton.

— Je vous interdis de vous tuer!

— Facile à dire. Vous n'êtes pas folle.

Elle écrase son index sur sa tempe.

— Ai-je l'air normale? Vraiment! En plus d'être cinglé, vous êtes aveugle, mon ami.

Bien que mince, la glace sur laquelle elle marche n'a toujours pas cédé. Déjà ça de pris.

Vaut mieux retraiter et poursuivre un autre jour.

— Paraît qu'on vous a enlevé une jambe.

— La droite. Je vais la remplacer par une pièce sculptée. En érable, sans nœuds.

— Ça donne déjà le goût de vivre. Je reviendrai demain.

— N'oubliez pas le whisky. C'est un médicament éprouvé.

* * *

Pierre arrive au condo après un détour à la SAQ et à l'épicerie pour acheter des biens de première nécessité. Il trouve Dom Pérignon dans la verrière, toutes lumières éteintes, une bouteille de whisky à moitié vide entre les jambes.

— Vas-y mollo, Gaston. C'est pas du vin de messe.

— Paraît que j’me rends au Bunker pour me geler le cul.

— T’as qu’à monter le thermostat. C’est un cadran accroché au mur avec des chiffres. J’te montrerai à quoi ça ressemble.

Dom Pérignon l’ignore.

— Pourquoi tu viens icitte te geler le cul? qu’on m’a demandé. Verbatim.

— T’as une réponse?

L’alcool a pulvérisé les barrières. Il lève les bras au ciel.

— Crisse! C’est pas évident?

Pierre s’installe dans la bergère.

— Apparemment pas.

Dom Pérignon prend une autre gorgée de Chivas.

— J’mè gèlerais pas le cul s’ils vivaient ailleurs que dans une grange, comme des animaux. Les vieux, ça meurt quand tu les laisses au froid. J’en ai vu des dizaines à l’abbaye. J’veux les aider à sortir de leur cône de cube de béton plein de trous. Ça prend juste la moitié d’un cerveau pour comprendre.

— Tu présumes beaucoup.

— Explique, grand chef.

Pierre sort les croustilles à saveur de bacon fumé du sac d’épicerie.

— Question un : ont-ils demandé de l’aide? Si oui, passez à la question suivante. Sinon, cherchez un autre passe-temps. Question 2 : ont-ils demandé « ton » aide?

Il appuie sur le déterminant pour bien se faire comprendre. Dom Pérignon boit à même le goulot.

— Tu sais ce qui me plaît le plus chez toi? Ton empathie.

Pierre n’a pas le goût de jouer à cache-cache.

— Attends pas de cadeaux de la vie, Jacques. T’es pas l’enfant prodigue tant espéré ni le sauveur du jugement dernier.

Rien de pire que de se savoir au mauvais endroit, à se battre pour la mauvaise cause. À quoi bon prendre la route si on ne connaît pas sa destination? Il passe à autre chose pour ne pas s’enliser davantage.

— Comment était ta journée?

— Merveilleuse. J’ai rencontré Batman.

Dom Pérignon hausse les sourcils.

— Tu as fait quoi?

— Existé.

Le premier degré de la folie est de se croire sage, et le second est de le proclamer.

Proverbe italien

XVII

Dom Pérignon refuse de sortir depuis qu'on lui a demandé pourquoi il vient chaque jour au Bunker se geler le popotin.

Pierre retourne au condo après avoir organisé un traitement-choc. Il le trouve sur la terrasse, une bière à la main.

— Mets ton manteau, Saint-Pierre. On sort.

— Tente pas.

— J'veux te présenter quelqu'un.

— Tente pas.

— Y a aucun point d'interrogation au bout de mes phrases, au cas où tu l'aurais pas remarqué. Bref, j'te demande pas ton avis. Mets un foulard, t'as la gorge fragile.

Pierre lui tend un blouson en cuir doublé. Dom Pérignon le lui arrache des mains.

— Tu me fais super chier.

— Meilleure façon pour ne pas prendre de poids.

Au milieu du gueuloir, un homme enveloppé dans un sac de couchage vert olive est étendu sur une chaise de plage. Il porte une tuque noire et des gants de ski dépareillés.

Pierre lui tend la main.

— Salut Michaël. Voici l'ami en question, celui qui veut aider.

Dom Pérignon cherche à partir. Pierre l'accroche par la manche.

— On va nulle part, mon coco. J'suis plus fort que toi et lui, plus fort que moi.

Michaël se lève.

— J'te le ramène dans quelques jours.

Le visage de Dom Pérignon se décompose sous la panique. Pierre pose une main sur son épaule.

— Fais-lui confiance. Il a un programme avec des exercices pratiques et une attestation si tu réussis l'examen final. Un très bon prof. Si on pouvait l'empêcher de mordre.

— J'veux pas dormir dans la rue, aboie Dom Pérignon.

Michaël sourit.

— T'inquiètes pas, majesté. On va passer la nuit dans une prison chauffée.

Pierre éclate de rire.

— Assure-toi qu'il garde sa virginité. Il se tourne vers Dom Pérignon. On se revoit dans quelques jours.

— J'te le pardonnerai jamais!

— Tu peux pas faire autrement. T'as juré devant Dieu. Amuse-toi bien. Pas de tatouages, compris?

— *Fuck you!*

— J'te l'avais dit, Mic, qu'il apprenait vite.

Pierre disparaît. Michaël déboutonne sa veste.

— Prends mon manteau. Le tien est trop beau. On va te l'arracher avant d'arriver au pont.

— Au pont?

— Là où on va se faire embarquer.

* * *

Atticus tente sa chance tous les matins. Après avoir dévoré son plat en quelques secondes, il prétend ne pas avoir mangé. Le stratagème fonctionne une fois sur quatre.

Chicane remplit son bol à nouveau. Elle n'est pas en état de compter. Son professeur de peinture l'a bouleversée en plongeant une lame dans son cœur pour en extirper une étincelle de vie dont elle ne sait que faire.

Je suis enfin parti. Elle cherche des réponses dans la lettre de Cam et se bute chaque fois au troisième mot de la première ligne. *Enfin.*

Il n'y a pas de pire adverbe. *Enfin* mourir, *enfin* disparaître. La hache qui décapite.

Peut-on *enfin* vivre? *Enfin* exister? Chicane n'avait jamais considéré l'autre côté de la médaille. Chacun transporte ses bagages. Futile de comparer. Les siens n'offrent rien de mieux ni de pire. Elle ouvre sa valise et en fait l'inventaire à voix haute.

— Âge : 46 ans. Travail : releveuse de sans-abris. Enfants : aucun. Le père ne s'est jamais présenté. Passé : de merde. Présent : de merde. Futur : de...

Elle s'arrête.

À moins de la provoquer, sa mort surviendra naturellement à 92 ans. Elle le sait depuis toujours. Sixième sens. Sa route vient à peine de franchir son zénith. Le reste du chemin n'a pas à être pavé de merde.

— Pas obligé, se dit Chicane. Ça peut, mais c'est pas obligé.

* * *

L'auto-patrouille stationnée en bordure du pont Dorchester allume ses gyrophares.

Le policier-conducteur sort en premier. Le policier-passager les contourne et se positionne derrière eux.

— Tu me laisses parler, murmure Michaël à Dom Pérignon tandis que s'approche le policier-conducteur.

— Tes papiers. Le parc est fermé et tu le sais. Donne tes papiers, répète l'uniforme.

— Y sont dans mon cul! Viens les chercher.

Le flic regarde son collègue.

— Embarque l'autre. J'm'occupe du clown.

— On n'a rien fait, réplique Michaël.

— Vagabondage, vacarme nocturne. T'avais qu'à rester poli et donner tes papiers.

— Tu peux ajouter vol à l'étalage, dit le flic-passager. T'as vu sa veste?

Dom Pérignon trouve le courage de parler.

— Elle m'appartient.

Le policier-conducteur s'approche de lui. Il pointe Michaël du doigt.

— Tu le connais?

Dom Pérignon n'hésite pas une seconde.

— C'est mon ami.

Le policier baisse la voix.

— Moi, j'te connais pas. Si tu me dis que tu le connais pas, nous autres on va te croire. C'est lui qu'on veut, pas toi.

— C'est mon ami, répète-t-il.

Michaël se tourne pour cacher un sourire. Pierre avait raison. Il y a peut-être de l'espoir.

Plusieurs choses frappent Dom Pérignon en entrant au poste de police. D'abord le plancher avec sa mosaïque de vieux carreaux égratignés en vinyle gris et vert bouteille, puis ses quatre bureaux en métal placés dos à dos, avec leurs chaises déglinguées. À tous les mètres, de longs tubes fluorescents enfoncés dans un plafond jauni donnent un éclairage épileptogène. Des babillards en liège tapissés de procédures et de directives tiennent lieu de fenêtres.

Dom Pérignon remarque le tableau du centre consacré aux policiers tombés sous les balles. Trois photos. Deux sont en noir et blanc.

Une série de classeurs beiges cache le mur arrière. Des hommes et des femmes débraillés occupent les bancs qui longent les murs de côté. L'horloge accrochée sur une colonne en coin indique 23 h 28.

Michaël donne ses directives.

— Installe-toi près des classeurs et garde tes distances si tu veux pas repartir avec des punaises de lit.

Il se rend ensuite à la réception.

— Tu couches toujours dehors? demande la policière.

— Y a rien comme le grand air.

Personne ne comprend pourquoi il ne retourne pas à son appartement. Pas assez de place pour lui et ses fantômes, disent certains.

— Comment ça se passe avec ton élève? demande la jeune femme.

— Y a pas encore fait dans son pantalon. Surprenant.

— Qu'est-ce qu'il fait dans la vie?

— Tu vas rire. C'est un moine. Un vrai.

La policière s'esclaffe.

— Il ne manque plus qu'une astrologue pour avoir le jeu complet. Monsieur Horton a livré quatre douzaines de beignes et du café. On les a mis dans ton bureau.

— Combien de petites bêtes?

— Neuf hommes, trois femmes.

— Des nouveaux?

— Que des vieilles faces.

— Et dans la cage aux sports?

— Y en a quatre, incluant le gros avec son casque de hockey bleu et rouge. Me souviens plus de son nom.

— Momo. On va le passer en premier.

Six minuscules salles matelassées composent la cage aux sports dans laquelle on héberge les *borderlines*.

Un pied dans la psychose, l'autre dans la névrose, ces victimes du TPL (Trouble de la Personnalité Limite) vivent une instabilité émotionnelle à fleur de peau qui les rend parfois agressifs. C'est pourquoi on interdit à quiconque de les rencontrer sans leur avoir préalablement passé les menottes. Selon les statistiques, les trois-quarts tenteront de se suicider avant d'avoir franchi la quarantaine. Un bon nombre réussiront.

Au total, seize âmes tourmentées par la maladie mentale, dont la plupart sont des autistes trop mal foutus pour vivre en société et pas assez pour être internés.

Michaël jauge sa clientèle alignée le long du mur. Ses interventions ne visent pas à guérir, seulement à désamorcer la bombe du jour. Il donne son avis au policier chargé de maintenir l'ordre.

— Le grand Paquette a un couteau dans sa poche droite. Faudrait le désarmer. Jacquot et Phil sont trop près l'un de l'autre. Ils vont se sauter dessus si tu les sépares pas d'au moins trois personnes. Jojo a dépassé sa dose. J'sais pas ce qu'elle a pris, mais elle n'a pas suivi le mode d'emploi fourni par son *pusher*. Tu ferais mieux d'appeler l'ambulance.

Michaël fait signe à Dom Pérignon de s'approcher.

— On a une quinzaine de malades à rencontrer, cher assistant.

Il lui tape sur l'épaule.

— Bienvenue au royaume des éclopés de la tête.

* * *

2 h 42 du matin. Le texto de Charlotte sonne sur le cellulaire de Pierre, qui se réveille.
« Notre petit *Batboy* vient de prendre son envol. »

Nouvelle attendue. Le choc ne perd pas de sa force pour autant.

Il relit le message, en cherche une autre interprétation. Rien à faire. Le petit est mort.

Les yeux figés au plafond, Pierre exige réparations devant cette injustice sans nom.

Il hurle.

— Y avait sept ans! Sept ans, ciboire! Y a même pas eu la chance de faire un cri de péché.

Il fustige le grand responsable, celui qui sait tout, voit tout, entend tout et apparemment, peut tout.

— T'es juste un hostie de lâche. Pourquoi t'en prendre à un garçon sans défense? T'aurais pu choisir quelqu'un comme moi, qui vaut crissement rien. *Fucking* de sans couilles!

Viennent ensuite les larmes.

* * *

Chicane se pointe à l'Hôtel-Dieu en milieu d'après-midi.

Le médecin traitant lui confirme la bonne condition de Cam. Un seul point le contrarie : l'insistance de son patient pour qu'on lui pose une jambe en bois au lieu d'une prothèse adaptée.

— Il a trop vu de films de pirates, peste le toubib.

— Aussi bien parler à un mur, rétorque Chicane avant de se rendre à la chambre 602, où elle le trouve assoupi alors qu'un cahier de notes entrouvert monte et descend sur son ventre rebondi.

Ça n'a pas été facile de dénicher une paire de lunettes fuchsia, style aviateur. Elle sort le cadeau du boîtier, puis écarte les branches et les glisse de chaque côté du visage de Cam. La vie lui apparaîtra plus rose dès qu'il ouvrira les yeux.

Traqué par une bête imaginaire, Cam se met à donner des coups de pied. Le *Journal d'une folle* finit par glisser au sol. Chicane contourne le lit, le ramasse et le dépose sur la table de chevet.

Elle le reprend quelques minutes plus tard, justifiant son geste par le droit de savoir ce qui se trame dans la tête d'un homme dont dépend sa propre vie.

Une serviette de table tient lieu de signet.

15 mars 2011

J'ai finalement déniché un rasoir et tondu ma crinière pour mieux suivre la déformation de ma boîte crânienne.

Le pariétal gauche s'est séparé de la suture frontale. On voit très bien la difformité. Ils n'auront qu'à glisser une lame le long de la jonction pour arracher l'os, implanter leur gadget électronique et faire de moi un androïde.

Celles qui me soignent portent des écouteurs afin de recevoir leurs ordres. Les Séléniens croient me berner en cryptant leurs directives à l'intérieur de chansons.

Les médicaments qu'on me pousse dans la gorge font leur effet. Mon crâne se détache de plus en plus, mon cœur rapetisse et mes intestins ont commencé à pourrir. La couleur de mon sang est passée du rouge au turquoise.

Je n'essaie plus de rescaper cette enveloppe charnelle dont j'ai perdu le contrôle. Une seule chose me tient en vie : sauver mon fils.

Chaque jour, ils entrent dans ma tête et frappent à la porte, cherchant son adresse afin d'en faire un robot.

Mais ils ne passeront pas!

Un cadavre ne révèle pas ses secrets.

Le courage croît en osant et la peur en hésitant.

Proverbe romain

XVIII

— Il est parti dans son costume de Batman, raconte la mère du petit garçon de sept ans. De loin, son cadeau le plus précieux. Vous avez rendu mon enfant heureux, monsieur Brindamour. Ce n'est pas rien.

Pierre finit par céder.

Il raccroche et court chez Charlotte, paniqué.

— Comment voulez-vous que je prononce un éloge funèbre? J'connais même pas son nom!

— Fermez votre clapet, dit-elle en le reconduisant vers la sortie, et écrivez ce que dictera votre cœur.

Le surlendemain, ils se rendent à l'église de Saint-Charles-de-Limoilou. Devant le maître-hôtel, on a drapé de noir une petite table et déposé l'urne en étain qui brille sous l'éclairage. Une chauve-souris gravée dans le métal étend ses ailes. Pierre demande s'il peut aller lui parler.

— Le petit vous attendait, répond Charlotte.

Il enfile son masque de Batman, attache sa cape, s'approche et pose un genou au sol.

L'église accueille ses chuchotements.

La cérémonie commence sur le coup de onze heures. Le prêtre feint d'ignorer l'homme vêtu d'un costume d'Halloween assis aux premières loges. Après avoir convié les fidèles à se recueillir, il intercède auprès de son Dieu, l'exhortant à faire une place au petit garçon de

sept ans. Une liturgie suivie de musique de circonstance, clôt cette partie du rituel. Le prêtre ajoute quelques mots bienveillants avant de céder le micro à Batman.

— Je m'appelle Pierre Brindamour. J'ai 51 ans, suis riche et en santé. J'habite un condo luxueux que j'ai fait construire au sommet d'un immeuble, parce que j'en avais les moyens. J'ai une vue imprenable sur un fleuve dont je ne profite pas. La salle à manger comprend une table en noyer capable de recevoir douze apôtres. Je n'y mets jamais les pieds. Je possède trois voitures d'apparat que je pavane de temps à autre pour exhiber mon insignifiance. J'ai un ami, un seul. Un moine. Un petit garçon de sept ans a récemment croisé mon chemin. Si frêle que je l'aurais brisé en le prenant dans mes bras. De ma vie, je n'ai jamais vu un être à la fois si fragile et si fort. Si le courage pouvait se mesurer, il en serait l'étalon. En quelques heures, il est devenu mon Petit Prince tombé du ciel et m'a apprivoisé comme le renard. Avant cette rencontre, il n'était qu'un petit garçon de sept ans pareil à cent mille autres petits garçons de sept ans. Je n'avais pas besoin de lui ni lui, de moi. En m'apprivoisant, il m'a rendu unique au monde. Au lieu de parler, tu m'as montré. Au lieu de prendre, tu m'as donné. Je veux suivre tes traces, mon héros. Et comme toi, trouver le plus grand des bonheurs dans un simple costume de Batman. Tes leçons ne resteront pas vaines. Pas pour moi. J'en fais le serment.

* * *

La feuille pliée en trois passe entre les mains de deux itinérants avant d'arriver à Paillasson.

« CONFIDENTIEL », indique le rabat.

L'homme-enfant peine à contenir la fierté qu'il éprouve à recevoir une missive d'une telle importance. Il sort du Bunker et s'approche d'un lampadaire pour en faire la lecture.

Ordre du Capitaine Cam,

*Rends-toi à l'hôtel-Dieu demain (mardi) à 10 h. Prends un fauteuil roulant à la réception et monte au sixième étage. Ma chambre, la 602, sera à ta droite.
N'en parle à personne.*

Capitaine Cam

* * *

— Monsieur Cameron nous a filé entre les mains, raconte l’infirmière.

Chicane quitte l’Hôtel-Dieu d’un bon pas. Elle fait une entrée fracassante au Bunker quinze minutes plus tard.

— Où est ce crétin de Cam?

— On l’a pas vu, répond Reculon. J’t suggère d’appeler l’hôpital ou l’asile.

Il montre la toilette portative.

— Notre gardien de phare en sait peut-être plus.

Chicane s’approche de la toilette.

— J’t donne dix secondes pour sortir de ton trou à merde.

Paillason crache le morceau en pleurnichant.

— Y va m’chialer. Y m’avait dit de me farmer la trappe. C’est d’ta faute. Tu m’as forcé.

Elle l’aide à endosser son parka.

— Pas le temps de brailler. Faut le trouver au plus vite. Reculon va s’occuper du Bunker.

Près du quai du Cap Blanc, dans une petite baie à l’abri des regards, Chicane aperçoit un homme assis sur une pierre, alimentant un feu de camp.

Elle pousse un long soupir de soulagement.

— Retourne au Bunker, Paille. J’m’occupe du reste.

— J’va m’faire chialer. Ta faute!

— Rentre à la maison en ligne droite et parle à personne.

Elle attend d’être seule avant de s’approcher.

— Salut Capitaine.

Cam débouche une bière sans se retourner.

— Je t’attendais.

Deux autres pages du *Journal d’une folle* tombent dans les flammes.

* * *

Pierre fait les cents pas dans son condo comme un homme attendant l'arrivée de son premier enfant. Il se confond en excuses dès qu'entre Dom Pérignon.

— J'aurais pas dû te laisser entre les mains de ce fou. Ça m'apprendra à me mêler des affaires des autres. Désolé, vieux. J'sais pas quoi te dire.

Dom Pérignon s'assoit et le regarde droit dans les yeux.

— Faut beaucoup d'amour pour laisser quelqu'un entre les mains d'un fou. Et parfois, ça prend un fou pour montrer le chemin.

Pierre se sent soulagé, bien que la métaphore lui échappe.

— J'sais pas ce qu'ils t'ont fait fumer, mais tu devrais en acheter.

— J'ai besoin de me doucher et de réfléchir.

— Utilise la brosse à plancher. Tu empestes le vomi fermenté.

— Toujours d'aussi bon conseil.

— Et à quoi tu veux réfléchir?

— À mon avenir. Peut-être retourner sur les bancs d'école.

— Tu connais déjà ton alphabet et tu possèdes la bible d'une couverture à l'autre. C'est pour apprendre à compter?

— Santé mentale. Je veux tout connaître sur le sujet.

* * *

Dom Pérignon se réfugie dans le gueuloir, après une longue marche le long du quai. Cette dernière nuit — la plus étrange et la plus formatrice de sa vie — repasse en boucle dans sa tête.

« Équipement de Protection Individuelle (ÉPI). Port obligatoire. » L'écriteau sur le casier donne le ton.

Michaël aide Dom Pérignon à endosser les « anti », comme il les appelle. Manchettes antimorsures, cagoule antiscalp, masque et lunettes anticrachat. Suivent les anticoups cachés sous une cotte en jeans pour ne pas faire peur : cuillère pour les couilles, jambières pour les tibias.

Ils descendent l'escalier, traversent un couloir et se rendent à la cage aux sports. Michaël se tourne vers Dom Pérignon avant de faire signe au gardien d'ouvrir la porte.

— Hannibal Lecter nous attend.

Yeux fermés, posture méditative. Le mastodonte bipolaire doté d'un QI de 135 a le cul sur une chaise qui supporte à peine son poids. Les veines de ses avant-bras, menottés aux poignets, pulsent chaque fois qu'il serre ses poings gros comme des enclumes. Son casque de hockey porte des égratignures et des traces d'une peinture identique à celle des murs.

— Momo s'est pris la patte dans une construction mentale, explique Michaël. Quand ça lui arrive, il devient obsédé et incontrôlable. Faut que j'entre dans sa tête, repère le bon étage et ouvre le piège.

Il parle de Maurice comme s'il n'était pas dans la pièce.

— Si Momo me saute dessus, tu déverrouilles la porte et tu l'ouvres à pleine grandeur. Surtout, reste hors de portée. Il pourrait te tuer.

— Rassurant, murmure Dom Pérignon.

Michaël appuie sur l'interphone pour informer le superviseur.

— Intervention en cours.

De l'autre côté du mur, un policier dégaine son pistolet à impulsion électrique et attend la suite.

Michaël approche une chaise en plastique et s'assoit à moins d'un mètre de son homme. Il commence à chercher le point d'entrée.

— Salut Momo. Mic à l'appareil. À quoi tu penses?

La question pénètre l'oreille gauche de Maurice, traverse un dédale de neurones surchauffés et atteint le lobe frontal qui traite la requête et renvoie la réponse.

— À Dieu.

— Oh! Boy!

Un terrain bourré de mines. Michaël n'y connaît rien dans le domaine.

Il se tourne vers son assistant qui, lui, en a fait sa vocation.

* * *

Des feuilles d'érable et de chêne tapissent le cimetière Saint-Charles, qui se prépare pour l'hiver. Chicane fait un grand détour et respire un bon coup en arrivant devant la pierre tombale de Betty Petty.

— J'ai sauté quelques semaines. Ne m'en veux pas.

Elle l'imagine rechigner.

— Je sais, je sais. J'te promets de revenir plus souvent. Y a du nouveau dans ma vie. Ou plutôt dans ma mort. Tu peux arrêter de dépoussiérer la chambre des invités. Mon arrivée est reportée. Le Capitaine Cam et moi, on a conclu un pacte de sang.

Chicane relève sa manche de veste pour lui montrer la coupure à son poignet. Une ligne en zigzag. Elle aurait préféré quelque chose de droit. L'excès d'alcool avait affecté le geste cérémonial.

— On va acheter une grande maison et la transformer en refuge pour son équipage. T'en fais pas pour l'argent. Le salaud en a plein les poches.

Elle baisse les yeux et pince les lèvres. Manière inconsciente d'exprimer sa culpabilité.

— Moi aussi, j'en ai. À cause de mes peintures. Je vais m'y remettre pour gagner plus de sous. J'en aurai besoin. Cam ne le sait pas encore, mais on ne va pas s'arrêter à une seule maison.

Elle lève la main devant les protestations fictives de Betty Petty.

— Ça peut marcher. Je connais l'urbaniste en chef de la ville. Son fils cadet a fini dans la rue, avant de se tirer dans le fleuve. Selon lui, le maire aimerait bien voir un projet social aboutir. Les élections approchent. Disons que ça oriente les intentions. M'en fous. C'est le résultat qui compte.

Betty Petty reste inconsolable.

— Pleure pas. Je te rejoindrai un jour. Ça fait plus de cent ans que tu attends dans ce trou. Faut juste patienter encore un peu. Je veux me donner une chance. Une dernière.

L'inutile morceau de chair au bout du pénis s'appelle un homme.

Jo Brand

XIX

Le refuge Saint-André existe depuis 1953. Comme la plupart des refuges, il montre son âge et sa fatigue.

Il n'est pas rare d'y voir un seau collecter l'eau de pluie au milieu d'un corridor, ou un polyéthylène remplacer une fenêtre brisée.

Les fusibles, incapables de supporter le système électrique à moitié rongé par les souris, sautent tous les deux jours. Le service des incendies se tient loin de l'immeuble pour ne pas assumer l'odieux d'une fermeture.

Malgré tous ses travers, le gîte, d'une propreté impeccable grâce à l'intransigeance de sa patronne, une vieille Haïtienne pleine d'arthrite et de courage que tout le monde appelle Jamba, réussit bon an mal an à remplir une centaine d'assiettes, trois fois par jour.

Le soir, on sert des pâtes accompagnées d'une sauce qui varie selon les aliments disponibles et de la gélatine dont la gamme de couleurs va du cramoisi au vert lime. Le matin, il y a du gruau à volonté. Entre les deux, on passe les restants.

Au deuxième étage, vingt lits superposés offerts par la base militaire de Valcartier reçoivent les plus mal foutus. Une goutte d'eau dans un océan de besoins. Le matin à sept heures pile, on met tout le monde à la porte avant de changer les draps et de vaporiser un désinfectant qui finit par supplanter la puanteur des corps dont la plupart n'ont pas vu la couleur d'un savon depuis des semaines.

Les bagarres au refuge sont rares. L'instigateur risque le bannissement à vie et une dégelée dans un coin sombre de la ville.

L'argent récolté par les levées de fond sert essentiellement à réparer l'équipement de cuisine et de blanchisserie, et à acheter de la literie. Pour le reste, on compte sur un bénévolat souvent infidèle et on se croise les doigts en espérant que rien ne pète.

21 décembre 2016.

Les quatre cuisinières électriques chauffent à blanc. Trois épiceries ont livré les volailles promises. Il ne reste que deux jours pour en faire des dindes de Noël.

Charlotte s'occupe de la décoration et participe au recrutement des bénévoles qui serviront les deux cents convives. Elle enrôle Dom Pérignon aux tables. Pierre, assigné à la cuisine, rouspète.

— Pourquoi j'ai la vaisselle et pas lui?

— Parce qu'il faut quelqu'un de bien élevé pour recevoir nos invités.

* * *

Le Bunker n'a jamais été aussi propre. Manière pour l'équipage de souhaiter la bienvenue à son capitaine.

Alignés devant la bâche qui sert de porte, les hommes font une haie d'honneur pendant que Paillason pousse le fauteuil roulant. Chicane suit derrière.

Des draps blancs volés à l'hôpital couvrent deux grandes tables à pique-nique où douze Trio Big Mac seront bientôt dévorés. Quatre chandelles installées dans des pots de mayonnaise vide assurent un éclairage d'ambiance. On ouvre les trois bouteilles de ketchup piquées au Métro. Reculon chuchote un mot à Paille, qui repêche sous un lit le quarante-onces de whisky et les verres en plastique.

On remplit au tiers les contenants avant de faire cul sec à la santé du revenant et de plonger dans la malbouffe.

À mi-chemin du repas, Cam réclame leur attention. Parti se trincer, il revient avec une jambe en moins et une intention en plus.

— Mes chers concitoyens (il imite souvent le maire pour les faire rire), le temps de se les geler tire à sa fin. Je vous conseille de reporter votre mort, car nous aurons bientôt de quoi vivre.

Personne ne suit. Aucune importance. Seul le discours compte. Pour l'histoire.

— Mademoiselle Chicane, ici présente (elle salue la foule du bonnet), et moi avons conclu une entente qui va changer notre monde.

Des sourires polis s'affichent. Cam simplifie.

— On quitte le Bunker.

Reculon s'écroule. Paillason se met à pleurer.

* * *

23 décembre 2016.

Le refuge Saint-André ressemble à l'image que se font la plupart des itinérants du paradis.

Accrochées aux plafonniers, des guirlandes électriques s'entrecroisent et dessinent des ronds sur le plancher. Les tables sont habillées de nappes aux couleurs festives. On a broché des bas de Noël rouge et blanc aux fenêtres. Dans un coin, un immense sapin, un vrai. Ses branches ploient sous les boules, les boucles en velours, les glaçons argentés et les lumières multicolores qui scintillent à tour de rôle.

Au pied de l'arbre s'empile une partie des deux cent vingt cadeaux achetés dans les magasins et boutiques du Vieux-Québec. La levée de fond — un BBQ estival qu'anime Charlotte — couvre à peine la moitié des coûts. Un donneur anonyme comble le manque à gagner. Les cinq taxis réquisitionnés pour apporter la marchandise ont tous refusé son argent. Leur façon à eux de contribuer.

Chaque présent a son petit mot écrit à la main sur un large autocollant. « À toi, du père Noël ». L'équipe attend impatiemment ces hommes et ces femmes qui, pendant quelques heures, auront l'âme légère et le cœur joyeux.

Bing Crosby entonne *Winter Wonderland* alors que s'ouvrent les portes et que l'on attable le premier groupe.

Branle-bas de combat dans la cuisine. On crie, on rit, on chante.

Pierre reçoit ses ordres de marche. Chicane fera la plonge et il essuiera la vaisselle, décide Jamba. Elle ne le connaît pas assez pour lui confier la propreté des assiettes.

Dom Pérignon porte un smoking monté d'un nœud papillon trouvé dans la garde-robe de Pierre. L'ensemble lui va plutôt bien.

Chicane le siffle. Charlotte l'invite à terminer la soirée chez elle. Pierre souligne que l'habit ne fait pas le moine.

L'odeur de la bonne bouffe s'étend dans la salle à manger dès l'arrivée des premières assiettes. Les tranches de dinde enduites d'une sauce au porto partagent l'espace avec les atocas, les betteraves, les pommes de terre, la farce poivrée et un coulis de tomates vertes. Une crème de champignons est au menu pour ceux qui meurent de faim et veulent faire les choses dans le bon ordre. Un café rehaussé d'une larme de Baileys accompagne le pudding chômeur, les tartes à la citrouille et les gâteaux blancs.

Les premiers plats vides ont tôt fait de retourner à la cuisine. Chicane les glisse dans l'eau chaude. Pierre attend, serviette en main. Elle remarque ses yeux cernés.

— T'as l'air fatigué.

— J'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps. Ça épuise.

— T'aurais pu te tuer.

Dans la salle à manger, les ustensiles s'entrechoquent et la bonne humeur se répand, pendant que Perry Como entame *It's beginning to look a lot like Christmas*.

Si l'élégance n'existait pas, Charlotte Barton l'aurait inventée. Son costume de mère Noël aurait fait fureur dans les fêtes les plus snob d'Hollywood. Elle passe d'une table à l'autre en distribuant ses cadeaux. Les bleus aux hommes, les roses aux femmes.

Peu de gens ont ce don de faire se sentir grands ceux qu'on rabaisse constamment. Elle n'hésite pas à s'asseoir avec les plus timides d'entre eux pour leur dire qu'elle les aime et qu'à leur façon, ils possèdent une chose unique qui en fait des êtres merveilleux.

— *Deplase, souplé*, dit Jamba *Pwochen gwoup la ap tann deyò*.

Quarante minutes plus tard, la matrone annonce aux convives qu'il faut dégager le plancher afin de préparer le prochain arrivage.

Des mains s'ajoutent à la cuisine. Pierre essuie la pile d'ustensiles tout en observant Chicane du coin de l'œil. Chacun de ses mouvements semble chorégraphié. Et son sourire. Bon Dieu, quel sourire! Soit quelqu'un la sérénade dans sa tête, soit l'homme invisible a réussi à se frayer un chemin jusqu'à son jardin secret.

Le Capitaine Cam et sa suite font leur entrée. Mère Noël leur assigne une table. L'équipage s'esclaffe en voyant m'sieur le curé habillé comme Fred Astaire à la cérémonie des oscars.

Chacun reçoit son cadeau, sauf Cam à qui Charlotte réserve une surprise.

— Ferme les yeux.

Elle pose devant lui une canne en chêne sculpté. Le pommeau, un crâne de corbeau tarabiscoté en métal gris-noir, convient parfaitement.

Cam montre toutes ses dents en découvrant l'objet.

— Vous avez reçu ma lettre, mère Noël.

Paillasson, dont le cerveau ne fonctionne qu'au premier degré, se met à pleurnicher.

— J'ai pas envoyé ma maudite lettre. J'savais pas où la maller.

Elle lui remet un présent supplémentaire qui arrête ses larmes. Une paire de mitaines sans morve.

Kapitèn Cam fèk rive, annonce Jamba qui aperçoit le groupe par l'ouverture de cuisine.

Chicane s'essuie les mains et repêche un dessin qu'elle a fait la veille. Une maison en forme de galion.

Elle s'attendait à le voir content. Il fond en larmes. Trop de bonnes choses en une seule journée.

* * *

Le lendemain, Charlotte invite Pierre et Dom Pérignon à se joindre à elle pour un cocktail d'avant-réveillon. Chicane se fait tirer l'oreille.

— Pas question de me retrouver seule chez moi avec deux hommes, riposte Charlotte, qui balaie du revers de la main une série d'excuses peu convaincante.

— Suis pas habillée.

— Ils apprécieront.

— Mal à la tête.

— J'ai tous les médicaments dont vous aurez besoin. Dans un bar. Je vous envoie mon chauffeur, termine Charlotte.

Pierre cogne à la porte de Chicane une heure plus tard. Elle l'invite au salon avant de retourner dans sa chambre pour enfiler sa robe.

— Cette femme ne saisit pas l'usage des pronoms négatifs, maugrée-t-elle.

Pierre ne l'entend pas, trop absorbé par la peinture accrochée au mur.

La signature l'intrigue. C. Ordinaire. Il se souvient avoir vu le nom dans un article du magazine EnRoute d'Air Canada consacré aux peintres émergents. Un artiste affichant pareil sens de l'humour, ça ne s'oublie pas.

Chicane fige en le trouvant le nez collé sur sa dernière création. Il la sauve malgré lui.

— Impressionnante reproduction. Ils ont utilisé un robot, ça se voit. Les artistes de demain seront électroniques. Triste réalité.

Le sujet tombe dès qu'il l'aperçoit coiffée d'un *nón lá* et vêtue d'une robe de soie fleurie ajustée à la taille, identique à celle que porte sa mère imaginaire, trouvée sur Google.

— Pas mal pour une vendeuse de biscuits.

Encore sous le choc, Chicane ne réplique pas. Elle avait suspendu cette peinture de merde pour la faire sécher. Une erreur qu'elle ne répétera pas. Cet homme sera le dernier à mettre le pied dans son appartement.

Sa mauvaise humeur disparaît lorsque Pierre enfle une paire de gants noirs et pose une casquette de chauffeur sur sa tête. Elle donne ses ordres.

— Château Barton, Alfred.

Charlotte avait demandé l'aide de son voisin de palier pour déplacer le mobilier. Elle voulait la table à dîner près du mur vitré afin qu'ils puissent déguster les hors-d'œuvre en admirant le fleuve.

Pierre et Dom Pérignon se présentent en veston-cravate. Charlotte, médusée par la beauté de Chicane, les ignore.

— Tu es magnifique, ma chérie. Y a pas d'autre mot.

Elle lui fait un clin d'œil.

— L'habit et le moine ne sont pas mal non plus.

Une fois à table, elle remplit les verres à bulles et offre à chacun un livre emballé dans du papier de soie.

Pierre reçoit *Le bonheur pour les nuls*, Dom Pérignon, *Trouver sa voie* et Chicane, *S'aimer soi-même*. Trois bouquins, trois miroirs, trois blessures.

Charlotte lève sa coupe.

— À la cordée.

— Vous êtes une sorcière, riposte Pierre.

* * *

22 h 20. Pierre insiste pour reconduire Chicane à la maison. Il a peu bu et aucun taxi ne se montrera en cette veille de Noël. Chicane lui demande de faire un détour par le Bunker pour remettre à Cam le cadeau de Charlotte, un livre intitulé *Reconstruire*, et s'assurer que tous les enfants sont au bercail.

Le silence dans le cube de béton n'existe que la nuit lorsque tout le monde dort, ou que le malheur frappe.

Le corps entier de Chicane se contracte dès qu'elle franchit la toile servant de porte.

— Que se passe-t-il?

— Cam est parti en après-midi avec deux quarante-onces de gin, répond Reculon. Pour enterrer sa queue. Y dit qu'avec une jambe en moins, pu personne en voudra.

Chicane tourne au rouge.

— Personne l'a suivi? Pourquoi vous m'avez pas appelée?

Elle pointe son doigt vers l'extérieur.

— Il fait -2 °C dehors, avec une crise de bruine! Vous allez le laisser me tuer?

On ne comprend pas l'allusion. Elle sort et se met à marcher sur Charest en direction du fleuve. Pierre la rattrape et l'agrippe par le bras. Elle essuie ses larmes.

— Il m'avait promis.

— On va le retrouver. Prenons la voiture.

Pas d'âme qui vive au Bassin Louise ni dans la basse ville, à part quelques couples d'amoureux. Une lumière s'allume enfin dans la tête de Chicane. Elle donne les directions à Pierre, qui ne roule pas assez vite à son goût.

— J'aurais cru qu'une bagnole de ce prix venait avec un moteur.

Elle saute de la voiture aussitôt stationnée et se met à courir vers le quai du Cap Blanc. Une odeur de bois brûlé se mélange à l'air humide. Elle ralentit en apercevant une bâche montée en tipi près d'un feu.

Cam devine qui s'approche.

— La cantine est fermée. Pour toujours.

Chicane reprend son souffle.

— Tu vas me faire mourir un de ces jours, mon salaud.

— Tu as écrit le contrat, pas moi.

Elle se radoucit en voyant les deux bouteilles de gin, intactes.

— Tu sais que j't'aime, gros ours mal léché. Concentre tes énergies sur ton projet, pas sur ta queue.

— Notre projet, corrige-t-il.

Témoin ignoré d'une conversation qui ne le regarde pas, Pierre refuse de jouer la troisième roue du carrosse.

— Je rentre à pied. Les clés sont dans la voiture. Tu me la ramèneras demain. Ou à Pâques.

Chicane l'arrête.

— Pas question que tu partes. On a besoin de toi. Elle fait une pause avant de continuer sur un murmure. J'ai besoin de toi.

* * *

Dom Pérignon aide Charlotte à remettre le mobilier en place avant de retourner au condo de Pierre. Il regarde sa montre, se demandant comment on célèbre la nativité de nos jours. La basilique-cathédrale Notre-Dame est à deux pas et il a déjà les fringues appropriées sur le dos.

Habitué à l'environnement austère d'une abbaye, un sentiment d'infiniment grand et de ridiculement ostentatoire le gagne dès qu'il met les pieds dans la nef. Une odeur d'encens emplit le bâtiment. Le thuriféraire a dû développer une bursite à force de secouer son encensoir.

Des poinsettias tapissent les marches menant au maître-autel. Une crèche remplie de personnages grandeur nature occupe une partie de l'abside.

Feuilles d'or appliquées du plancher au plafond, marbre, vitraux, peintures, boiseries ornementales sculptées avec l'attention d'un horloger suisse. L'endroit ne connaît pas l'humilité.

Dom Pérignon accapare un coin de banc derrière une colonne. Entendre lui suffit.

Un haut gradé de l'Église assis dans la cathèdre lance la cérémonie d'un signe de tête. La chorale entame son premier cantique alors que s'avance le célébrant.

Çà, bergers, assemblons-nous tire à sa fin lorsqu'une femme flanquée d'un petit garçon s'arrête à sa hauteur. Elle lui offre un sourire qui s'apparente à une grimace, et indique l'espace libre à sa gauche. Dom Pérignon se lève et laisse passer le gamin, qui marche sur l'agenouilloir avec l'aisance d'un funambule. L'exercice devient beaucoup plus périlleux lorsqu'on porte une paire d'escarpins.

Le pied gauche passe la marque. Pour une raison incompréhensible, le talon droit traverse la cuirette et la fait basculer sur Dom Pérignon, qui s'écrase avec fracas sur le banc. Elle se relève de quelques centimètres, mais son soulier bien planté dans le matériel la fait retomber. Deuxième, troisième, quatrième essai manqué, chacun accompagné d'un petit « oh! ». On croirait assister à une scène de sexe. Un placier octogénaire leur vient en aide. Il ressemble à un médecin tentant de séparer deux adolescents dont les organes génitaux se sont fusionnées.

Deux autres « Oh! » s'ajoutent avant que son pied enfin se libère et qu'elle prenne place à côté de son fils avec ce qui lui reste de dignité.

Le calme revenu, elle cherche à s'excuser. Un joyeux éclat de rire prend place. Dom Pérignon couvre sa bouche. L'effort, bien que vaillant, ne suffit pas. Il s'invente une toux pour camoufler son hilarité.

Les rires s'estompent lorsque leurs yeux s'arriment. Invisibles à l'œil nu, deux âmes se rencontrent.

Offrir l'amitié à qui veut l'amour, c'est donner du pain à qui meurt de soif.

Proverbe espagnol

XX

Pierre marche le long du fleuve avant de rentrer à la maison, histoire de décanter une soirée dont il ne sait trop quoi penser.

Cinq heures du matin sonne lorsqu'il ouvre la porte du condo. Son cœur fait un arrêt brusque en trouvant Dom Pérignon dans le salon. La bouteille de vodka achetée la veille est à moitié vide. Il porte toujours son habit.

Cravate étirée, souliers délacés, cheveux ébouriffés, yeux vitreux. De toute évidence, quelle chose de grave vient d'arriver.

Pierre va le rejoindre en gardant ses bottes qui laissent derrière une traînée de boue.

— Qu'est-ce qui se passe?

Jacques ne répond pas. Pierre se demande qui a bien pu mourir.

— Parle. Dis quelque chose.

— J'ai rencontré une femme.

Dix minutes s'écoulaient avant qu'il le prenne au sérieux. Dix autres s'ajoutent pour qu'il cesse enfin de rire.

— Et comment s'appelle cette hallucination?

L'ironie du nom lui avait échappé.

— Véronique Champagne. Véro, pour les intimes.

Pierre se roule à terre.

— Dom Pérignon et Champagne. Tu te paies ma gueule. Vraiment. Tu te paies ma *fucking* de gueule!

L'amour est un alchimiste fêlé qu'on ne croise qu'une ou deux fois dans sa vie. Aussitôt installé dans la maison, le savant fou accapare la tour de contrôle, fait tourner le hamster jusqu'à épuisement et ouvre les vannes afin d'y déverser ses concoctions.

Gorge nouée, palpitations, mains moites. Arrivage d'ocytocine, de testostérone et d'endorphine. Un réveil brutal et incompréhensible de sensations frappe le nouveau venu. Une masse en plein front.

D'après les psys, le sentiment amoureux puiserait sa source dans les expériences sensorielles éprouvées par l'enfant avec sa mère. Un visage, une voix, une odeur, un geste. Il n'en faut pas plus.

Dom Pérignon n'a jamais connu l'amour d'une femme, seulement l'adoration d'un Dieu rencontré dans sa tête.

Pierre continue à sortir ses âneries. Après avoir sifflé son verre, Dom Pérignon retourne à sa chambre avec la lenteur d'un homme vidé de ses émotions.

* * *

Blottie dans ses couvertures, Chicane regarde le plafond de sa chambre pendant qu'Atticus, collé à son flanc, ronronne comme une locomotive.

Assise près du feu dans la petite baie au quai du Cap Blanc, elle avait écouté Cam discourir à propos de son état de santé. Désormais, sa queue ne servira plus qu'à pisser, avait-il annoncé solennellement.

Il avait ensuite parlé du Bunker et de son cul qu'il ne voulait plus voir geler l'hiver et suer l'été. Sa tentative de suicide l'avait beaucoup fait réfléchir, en plus de l'avoir vieilli et fragilisé.

Chicane avait ramené sur la table le projet de maison pour lui et son équipage, un endroit où ils finiraient leurs vieux jours sans autres préoccupations que de choisir quoi faire de leurs mains en se levant le matin.

Les yeux du capitaine s'étaient rallumés. Il avait déjà un nom en tête : Le Camag. Cam et Maggie. Sorte de réconciliation fils-mère.

Elle avait souri. Un premier jalon planté sur un chemin parsemé d'embûches.

Le capitaine possédait de grandes qualités. Celles nécessaires pour mener à bien pareille aventure ne figuraient pas sur la liste. Bref, laisser le volant à Cam garantissait la catastrophe. Fallait donc lui trouver une position et un titre à la fois prestigieux et sans conséquence. Une espèce de reine d'Angleterre.

— Tu seras le Grand Amiral. Avec un grand « G » et un grand « A », avait déclaré Chicane.

Cam voyait déjà son costume d'apparat. Elle avait regardé Pierre.

— Nous, on s'occupera de la construction du navire.

— Nous?

— Moi, toi, et Charlotte.

Il avait levé un sourcil.

— Ah! Bon.

— On va dépoussiérer ton cerveau et le mettre à contribution.

Cam avait refusé qu'on l'aide à se rendre jusqu'à la voiture. Il devait apprendre à se débrouiller seul.

L'équipage avait recommencé à respirer en l'apercevant entrer au Bunker. Chicane leur avait souhaité un joyeux Noël avant de retourner au véhicule.

La Bentley s'était stationnée devant son appartement, cinq minutes plus tard.

— Merci pour tout.

Elle avait cherché à le rassurer.

— T'en fais pas pour le projet de Cam. Il aura tout oublié demain. Ça lui fait du bien de rêver.

— Et toi, l'auras-tu oublié? demande Pierre.

Elle le regarde, droit dans les yeux.

— Non. Je n'aurai rien oublié.

— À quand notre première réunion de chantier?

* * *

7 h 40 du matin.

Dom Pérignon a eu la décence de se mettre présentable avant de cogner à la porte de Charlotte.

Il se rend dans la verrière sans la saluer. Elle remarque au passage ses yeux enflés.

Après avoir démarré la cafetière, elle s'assoit près de lui.

— Qui est mort?

— C'est pire que la mort.

Seul l'amour supplante le trépas, pense Charlotte. Elle n'aurait jamais cru tomber pile. Surtout avec un moine.

— Raconte.

Dom Pérignon relate son histoire, du départ vers l'église à son retour au condo. Entre les deux, un phénomène incompréhensible l'avait happé. Il ne se souvient que du premier regard.

— Foudroyant! Ses yeux m'ont avalé, madame Charlotte. Ou ensorcelé. Peux pas dire. D'un vert indescriptible. Incapable de m'en détacher. Le reste a disparu dans les limbes.

Distorsion amoureuse, croit Charlotte. Des yeux probablement noisette ou d'un bleu commun. Elle loucherait à s'en donner mal à la tête qu'il ne l'aurait pas vu. Pas dans son état.

— Comment a-t-elle réagi?

— Elle n'arrêtait pas de sourire. On aurait dit des retrouvailles. Éthériques plus que physiques. Genre.

Après une courte pause, il résume en une phrase les conséquences dévastatrices de ce face-à-face.

— Elle a bousillé mon cerveau!

Charlotte reconnaît la maladie pour l'avoir déjà contractée plus d'une fois.

— À quand la prochaine rencontre?

— Prochaine rencontre? Quelle prochaine rencontre?

Il cherche une cure, pas une dose supplémentaire. Elle opte pour le coup franc.

— Vous êtes détestable, mon ami. Parmi les pires.

Dom Pérignon ne respire plus. Elle le découpe en morceau.

— Il n'y a pas de geste plus méprisable que de claquer la porte à l'amour, le vrai, pas celui des livres saints. L'enfer vous attend, monsieur Ouibert. Vous aurez un billet en première.

— Elle s'appelle Véronique Champagne et habite Limoilou. Sais pas où. Elle a un fils de cinq ans et demi. Nicolas. Nico, pour les intimes.

Charlotte affiche un large sourire.

— Enfin, un point de départ. Faudra trouver le point d'arrivée. Allez chercher votre manteau pendant que je passe un coup de fil au Château Frontenac. Ils ont d'excellents déjeuners en période des fêtes. Votre cœur et moi allons avoir une longue conversation. Vous recevrez mon pied quelque part si vous interférez.

— Peux pas, bredouille Dom Pérignon. Je dois aller prier.

— Nous souperons donc ensemble. Je ferai des pâtes. Rien de mieux pour les lendemains de veille et les estomacs tourmentés. Dites bonjour au bon Dieu de ma part.

Dom Pérignon remonte au condo et s'enferme dans sa chambre. Il s'agenouille sur le prie-Dieu et se confie au Jésus grandeur nature qui le regarde de travers, le visage ensanglanté.

Une heure passe. Puis deux. Silence radio. En vingt-neuf ans de service, il lui a adressé plus de 75 000 prières sans jamais demander quoi que ce soit en retour. Aujourd'hui, il a des questions et personne ne prend l'appel. La coupe déborde.

— Va chier!

Outré par ses propres mots, Dom Pérignon se cogne le front sur l'accoudoir du prie-Dieu.

— Pardonnez-moi, Jésus. J'sais plus ce que je dis.

Le message apparaît enfin.

* * *

— De la merde! De la grosse merde! s'écrie Chicane en reculant de quelques pas pour examiner la peinture.

Le tableau destiné à la maison Camag doit symboliser la rencontre entre une résidence et un navire. Il ressemble au croisement d'un âne avec une pelle.

Elle consulte son maître qui ne passe pas par quatre chemins.

— Échec inévitable. L'œuvre puise sa source au mauvais endroit.

Aleksy Matkowski l'avait remarqué dès les premiers coups de pinceau. Il est temps de parler.

— Cette... déjection, vous savez d'où elle vient?

Chicane crache une dose de sarcasme avant de le laisser monter en chaire.

— Du Provigo! Le lundi, je mange des Kellogg, le mardi, des crêpes. Le mercredi, je prends des *toasts* avec du Nutella et le jeudi, du Nutella avec des *toasts*. Le vendredi, j'avale un bol de gruau avec une tonne de cassonade. La fin de semaine, je festoie. Une fois à l'épicerie, je me rends au comptoir des viandes avariées et j'achète un gros tas de merde. Bon pour deux repas. Parce qu'il n'y a rien comme une crise d'assiette pleine de merde chaude pour garder le moral!

La raillerie tombe à plat.

— Chacun ses goûts. Je préfère les œufs brouillés avec un bon fromage et des confitures maison.

Elle trouve une paire de ciseaux et attaque la toile. Aleksy regarde avec contentement cette rage viscérale qui forme l'essence de son talent. Elle s'arrête lorsqu'il ne reste que des lambeaux. Aleksy l'invite à s'asseoir. La leçon commence.

— Vous me voyez fier comme un père apercevant sa fille effectuer un premier tour de vélo sans les petites roues.

Elle tire la langue.

— J'ai passé plus d'une fois à l'attaque, et avec autant de ferveur. Je garde toujours un couteau à steak au fond de mon tiroir à pinceaux.

Il pointe les restants de toile.

— Vous ne l'avez pas tué, mademoiselle Chicane. Cet enfant est mort-né, et vous savez pourquoi?

Elle fait signe que non.

— Il lui manque un cœur. Trouvez-le avant de reprendre les armes.

Aleksy lui donne un dernier conseil.

— Cherchez du côté de la mère.

Nous devrions tout simplement aimer mais ne jamais tomber amoureux. Parce que ce qui tombe se brise.

Anonyme

XXI

Le père abbé est un homme de son temps. Il a fait installer dans sa chambre un téléviseur à écran plat pour écouter les nouvelles de fin de soirée et possède un cellulaire dernier cri qui ne sonne jamais, sauf en cas d'urgence.

Avant de chercher conseil, il faut d'abord cerner le problème. Dom Pérignon retrace ses pas depuis son départ de l'abbaye et en résume les événements majeurs sur le recto d'une feuille. On pourrait en faire un film.

Il s'agenouille ensuite sur le Prie-Dieu, installe son papier sur le repose-livre comme on le ferait d'un Prions en Église, puis répète sa première ligne.

— Bonjour, père abbé, heureux d'entendre votre voix. Je prie tous les jours pour votre bien-être.

Après avoir posé un dernier regard sur son Jésus grandeur nature, il ravale ce qui lui reste de salive, repositionne sa feuille, met son téléphone en main libre, signale le numéro et croise les doigts.

On décroche.

L'unité spéciale des grandes émotions met la pédale au plancher. Dom Pérignon crache l'essentiel, pêle-mêle et sans intro.

— J'ai péché. J'ai vraiment, vraiment péché.

Le père abbé reçoit les confessions d'un peu tout le monde. Habituellement, il sait à qui il s'adresse.

— Qui parle?

— Dom Ouibert, mon père. J'ai vraiment, vraiment péché.

Le père abbé a tôt fait de retomber sur ses pattes.

— Vous n'avez tué personne, j'espère.

Le condensé abracadabrant de Dom Pérignon fera les annales de l'abbaye dont le dernier scandale remonte à juin où on avait découvert un cheveu dans le pot de crème glacé.

— On m'a donné des millions, j'ai trouvé ma vocation dans un poste de police et je suis tombé amoureux d'une femme pendant la messe de minuit.

Avant de s'offrir corps et âme à son Dieu, Dom Prosper Nadir avait connu toutes les misères et participé à toutes les atrocités qu'engendre une guerre. Mais jamais d'exploits. Surtout de cet ordre.

— Et tout ça, en six semaines. Sûrement un record. Faudra le faire homologuer.

— J'ai trahi mon engagement envers Dieu.

— Il n'y a que deux types d'engagements, mon frère. Les bons et les mauvais. Je ne vous donnerai aucun conseil, sinon de suivre votre chemin.

— Justement, je ne le connais pas, ce foutu chemin.

Il faut parfois combattre l'absurdité par l'absurdité, croit le père abbé.

— Vous avez de quoi écrire?

Dom Pérignon sort un stylo de sa poche et retourne sa feuille sur le porte-livre.

— Je vous écoute.

— Faites quatre kilomètres vers l'ouest. Prenez la deuxième sortie. La première est réservée à quelqu'un d'autre. Allez jusqu'au bout et tournez à droite. Vous verrez une station-service à votre gauche. Passez tout droit. Ne dépassez pas les limites de vitesse.

Un temps mort suit. Dom Pérignon finit par s'esclaffer, entraînant le père abbé avec lui. Les éclats de rire continuent pendant de longues minutes.

— Et le plus drôle, ajoute Dom Pérignon, c'est que j'ai religieusement tout noté.

Autres rires.

Le père abbé redevient sérieux.

— Le seul bon conseil viendra de l'intérieur. Fermez les écoutilles et prêtez l'oreille. Je tiendrai le temps. Cinq minutes. C'est parti.

Dom Pérignon retrouve son rythme cardiaque à la première minute et une paix d'esprit à la seconde. Il écoute pendant la troisième et entend à la fin de la quatrième. La dernière minute sanctionne le tout.

— Et alors? demande le père abbé.

— Confirmation reçue, mon commandant. Suis au bon endroit, au bon moment.

— Vous m'en voyez ravi.

— Je table sur votre discrétion, mon père. Ma réputation en a déjà pris pour son rhume.

— Jamais de la vie! Votre histoire alimentera nos conversations jusqu'au printemps. Il nous faudra un mariage ou une naissance pour nous aider à passer le reste de l'année. Je compte sur vous.

* * *

En 1850, l'ancêtre de l'Institut Robert-Giffard déménage ses pénates sur une propriété bordant le chemin de la Canardière et s'incorpore sous le nom de *Quebec Lunatic Asylum*, une dénomination qui aurait sans doute plu à Maggie Cameron.

À l'époque, la maladie mentale faisait partie du large éventail des « déviances sociales », allant de la criminalité à l'hérésie. L'exorcisme et les saignées à répétition pour extraire le mauvais sans tuer le bon, étaient monnaie courante. Certains croyaient même que le simple contact avec des gens intelligents pouvait guérir les psychosés en élevant et en anoblissant leur esprit.

Aujourd'hui, on utilise des électrochocs et on pompe des substances psycholeptiques à ceux dont l'esprit trop tordu comme Maggie Cameron, ne peut être anobli.

Chicane finit par trouver l'entrée principale, après avoir fait le tour de l'immeuble.

Deux raisons amènent quelqu'un à Robert-Giffard de son propre chef. Elle n'a ni l'une ni l'autre.

— Pas de rendez-vous et pas de visite. Vous voulez quoi au juste? demande la réceptionniste.

Chicane improvise.

— J'avais une tante que j'aimais particulièrement et qui a disparu sans laisser de traces. Morte dans un accident de voiture, m'a-t-on raconté. Je viens tout juste d'apprendre que mon oncle l'avait emmenée ici de force.

L'histoire produit son effet.

— Y en a eu beaucoup comme elle. Beaucoup trop. Donnez-moi son nom.

— Maggie Cameron.

La réceptionniste entre les renseignements sur le clavier. La fiche apparaît à l'écran. Ses doigts pianotent sur la table de travail.

— Cameron. Ça me dit quelque chose.

Elle défile l'information.

— Ah! Oui. La madame riche, enceinte d'un extra-terrestre. Elle ne parlait à personne, sauf à une infirmière à la retraite. Une vieille fille qui nous aide à titre de bénévole.

Elle regarde sa montre.

— Le mardi, elle anime une rencontre avec des schizophrènes. Prenez l'ascenseur au fond. Au cinquième, deuxième porte à droite. Elle a des cheveux blancs avec une mèche fluo. Facile à reconnaître. Je vous conseille d'attendre dehors. Ses patients n'aiment pas les surprises.

Chicane monte à l'étage et s'assoit comme un enfant en punition sur une chaise laissée à l'extérieur de la salle. Sur la porte, une affiche glissée entre deux rails sert un avertissement : « Session en cours. Ne pas cogner. »

La voix des participants traverse le mur de gypse. Une petite nasillarde gueule parce que son tricot change de couleur aux dates impaires. Une autre se plaint des minous de poussière qui fouillent dans son frigo la nuit. Un homme ne peut plus tolérer les insultes que lui lancent chaque matin une douzaine de perroquets perchés sur sa corde à linge.

On annonce la pause, vingt minutes plus tard. Chicane attend que la pièce se vide avant d'entrer. Une femme assise à une table gribouille des notes sur une feuille. Sa tête argentée est sillonnée d'une large mèche bleu-vert.

— Pardon, madame. Je cherche une information. Peut-être pourriez-vous m'aider.

Chicane joue franc jeu. Elle lui parle de Cam, de sa tentative de suicide, de sa relation avec sa mère, morte entre ces quatre murs.

La femme pose une question qui dictera la suite.

- Connaissez-vous le *Journal d'une folle*?
- J'en ai lu quelques bribes. Cam a brûlé le cartable y a pas longtemps.
- Vous savez combien il y avait de pages?
- Pour une raison qu'elle ignore, elle le savait. Cam avait dû le lui dire.
- 192.
- Vous aimez son fils?
- Beaucoup.
- Il existe une 193^e page.

* * *

Aujourd'hui, des élus municipaux, un notaire, un expert-comptable et d'autres professionnels viendront parader chez Charlotte.

L'agent immobilier arrive le premier. Pierre l'attend au salon, bloc-notes en main.

— Bonjour, monsieur Brindamour, toujours heureux dans votre condo?

L'homme au réseau tentaculaire connaît tous les influenceurs de la ville. Personne d'autre que lui ne peut réussir ce tour de force.

— Nous avons un projet à réaliser. Une maison pour itinérants. Quinze personnes, chambres séparées, cuisine et le reste.

— Dans quel quartier?

— Basse-ville.

— Aïe! Je vois déjà les pancartes « pas dans ma cour » clouées aux poteaux de téléphone.

— Ça vous changera de l'argent trop facilement gagné.

— Pour quand et combien?

— Le plus tôt possible. Il y aura sûrement des travaux majeurs à faire.

Pierre n'avance aucun montant. Bon signe, se dit l'agent en prenant congé.

Le notaire se pointe accompagné de l'expert-comptable. Chacun repart avec ses devoirs. La Corporation Camag prend forme.

L'entrepreneur général, un Beauceron de bonne carrure, franc et honnête, accepte la proposition de Pierre, à la fois étrange et innovante. Il embauchera et formera comme manœuvre les itinérants capables de travailler, suivant un taux horaire établi et payé par la

Corporation Camag. À titre de dédommagement, l'entrepreneur recevra une prime de 15% sur chaque heure effectuée. Plus les itinérants travailleront, plus il engrangera.

Il pose une seule condition : pas de *dopés* ni d'alcoolos.

— Ça vous fera une belle publicité, ajoute Pierre.

— J'en ai pas de besoin, répond le Beauceron dont l'établissement n'a rien à prouver depuis quatre générations. On va leur redonner un peu de dignité.

— *Amen to that.*

La journée se conclut par un cocktail offert aux trois candidats à la mairie. Tous applaudissent la noble cause, parce qu'il serait politiquement suicidaire de ne pas le faire, et promettent un soutien indéfectible une fois leur élection confirmée en novembre prochain. La Maison Camag s'assure ainsi de leur appui, qu'importe la direction du vent.

Demain matin, ils déjeuneront au Saint-Antoine en compagnie d'un spécialiste en communication médiatique afin de bien cadrer le message. *Perception is reality*, dit l'adage.

* * *

Quatre kilomètres séparent le Bunker du lopin où on enterre les fous non réclamés de Robert-Giffard.

Après avoir consulté la météo, le Capitaine Cam annonce ses intentions à l'équipage.

— Demain après-midi, j'irai voir ma mère. Faut qu'on se parle.

— Tu vas aller au cimetière des fous? demande Paillason.

Cam sourit. Il avait beaucoup réfléchi sur la folie. Et beaucoup lu. On considère folle une personne qui déroge au comportement établi, dit « normal ». Le « normal » s'étire comme un élastique, suivant le contexte, l'époque et le milieu.

Cam ne cherche pas à contredire les diagnostics. Maggie Cameron, perdue dans son labyrinthe cosmique dont elle ne pouvait échapper, défait toutes les définitions de la normalité.

Enfant, il aurait voulu plonger dans son enchevêtrement, brandir son épée en plastique bleu et rouge et pourfendre l'ennemi en criant « personne touche à ma mère! » Mais le pauvre ne connaissait ni l'entrée ni la sortie de son enfer.

Comment peut-on s'occuper d'un petit garçon lorsque, tapi dans chaque recoin de sa tête, l'ennemi attend un faux mouvement pour attaquer?

Jean Cameron en a assez de toutes ces chimères. À 53 ans, il veut passer à autre chose avant que ne sonne le glas. Il est grand temps de larguer les amarres.

Ses réflexions se volatilisent quand une voix familière traverse la bâche.

— Que les masturbateurs remettent leur queue dans leur pantalon. Je rentre.

Chicane apparaît, souriante, avec sa vieille tuque des Nordiques callée sur son crâne et ses mitaines à feuilles d'érable trop grandes, achetées à la Baie d'Hudson.

Paillasson va à sa rencontre.

— As-tu la KitKat que j't'avais demandée?

— As-tu le soutien-gorge vert forêt à dentelles blanches et attache à l'avant que j't'avais demandé?

Il se met à négocier.

— J'ai un secret. J'vas te l'échanger contre une KitKat.

Chicane baisse le ton.

— J'ai une KitKat. J'vais te l'échanger contre un secret.

Elle sort la barre de chocolat de sa poche. Paillasson divulgue les plans de son capitaine.

Plantez-moi un saule au cimetière. Que j'aie au moins quelqu'un
pour pleurer sur ma tombe.

Roland Devaux

XXII

Nervosité ou emportement. Pour une raison inexplicable, Dom Pérignon ne lui avait pas demandé ses coordonnées.

— Dommage qu'elle ne s'appelle pas Ichabod Du Bouquet, réplique Pierre. Tellement plus facile à retracer.

Trouver une Véronique Champagne dans une ville d'un demi-million d'habitants. Autant chercher un Tremblay au Saguenay–Lac-Saint-Jean.

Dom Pérignon ne voit qu'une solution.

— T'as pas un grand carton et un stylo-feutre?

L'infirmière de l'Hôtel-Dieu, une longue échalote aux cheveux crépés, enfle son uniforme turquoise, monte à l'étage postopératoire et commence son quart de travail. Après une brève tournée, elle se rend au département de pharmacologie.

Les yeux rivés sur une prescription, la pharmacienne ne l'entend pas arriver.

— Véro, ton homme te cherche.

L'infirmière retourne son cellulaire et lui montre une photo. Planté sur le parvis d'une église, quelqu'un tient à bout de bras une pancarte avec trois mots suivis d'un point d'interrogation. « VÉRO, T'ES OÙ? »

— J't'avais dit qu'on te trouverait un *match* avant le Jour de l'An.

La pharmacienne appuie discrètement un coude sur le comptoir, pour ne pas s'affaisser.

— Très drôle.

Elle attend que l’infirmière disparaisse pour appeler son remplaçant en urgence.

Les moments parfaits se comptent sur les doigts d’une main. Dom Pérignon allait vivre son premier.

* * *

Après avoir consulté Betty Petty, marché quatre kilomètres, brûlé de l’encens et bu deux tisanes pour se calmer les nerfs, Chicane ouvre l’enveloppe qui ne lui est pas adressée. Elle en sort une clé avec une étiquette noire indiquant un lieu — le Cimetière des Sœurs-de-la-Charité — et une lettre.

Date : je ne sais plus.

À mon fils,

Tu m’es apparu, petit et mignon comme tout, endormi sur mon sein, repu et satisfait.

Je n’ai pas embrouillé l’image. Pas cette fois. Je lèverai les pattes avant que la servante des Séléniens entre dans ma chambre et siphonne mes rêves avec sa seringue pour ensuite les projeter sur un écran en espérant trouver des indices qui les mèneront à toi.

Je t’ai bercé toute la nuit en te racontant ton passé. Ton arrivée dans ma vie; une naissance difficile, mais combien heureuse, tes yeux lumineux remplis de questionnements, ta bravoure de petit garçon qui voulait me sauver des monstres.

J’ai chatouillé tes lèvres pour te faire sourire, enfoui mon nez dans ta chevelure bouclée en me saoulant de ton odeur, me suis fait un ver d’oreille de tes gazouillis, caressé ta peau jusqu’à ce qu’elle me rentre dans le corps.

Le réveil t’a arraché à moi. J’ai pleuré jusqu’à épuisement. Pleuré pour toi, pleuré pour la folle que je suis devenue et la mère que je n’ai pas su être.

Sache que je t’ai aimé, mon fils adoré. À en mourir. Peut-être même à en devenir folle.

Ta maman.

* * *

La propriétaire du salon de coiffure Cheveux En Quatre ne reconnaît pas le Capitaine Cam dont le visage, camouflé par une barbe hirsute, n'a pas vu le soleil depuis plus de vingt ans.

— Quelle coupe voulez-vous?

— Une coupe que porterait un fils allant visiter sa mère au cimetière pour la première fois.

— On va y aller avec un *side part comb over*, dégradé moyen. Au *clippeur*. Ça va faire une meilleure *job*.

Vingt minutes plus tard, elle fait pivoter la chaise devant le miroir. Le silence de Cam l'inquiète.

— Vous aimez pas ça?

— Me souvenais plus que j'étais beau.

Paillasson l'accompagne au Village des Valeurs. Il ne comprend toujours pas.

— Pourquoi faut que tu te coupes les cheveux pis la barbe, pis que tu t'habilles propre pour aller voir ta mère? Est morte. À l'a pas d'yeux.

— Question de respect.

— À peux-tu sortir de la terre? J'ai déjà vu un homme sortir de la terre à la TV du refuge. C'est pas beau, pis ça sent la marde.

« J'vais lui apporter deux gallons de sent-bon avec une brosse à dents », aimerait répondre Cam. Paille le croirait sur parole.

Il trouve un pantalon gris sombre, une ceinture, une chemise et une cravate noire. Accroché au mur du fond, il repère un paletot. Et sur une tablette, un feutre qui lui donne un air respectable.

Cette transformation inquiète de plus en plus Paillasson, dont les mains se mettent à trembler.

— Pourquoi tu t'en vas?

— J'pars pas, nono. J'me rends juste au cimetière.

— Chu pas fou. C't'un habit de voyage. J'veux pas que tu t'en ailles. J'veux pas.

— Je serai de retour au souper. De toute façon, tu vas venir avec moi. J'ai besoin de quelqu'un pour pousser mon fauteuil roulant.

Son tiraillement disparaît en un clin d'œil pour devenir excitation.

— On vas-tu prendre l'*étobus*?

Cam pose sa grosse patte sur son épaule.

— Si chaque instant de bonheur vécu produisait une pièce de monnaie, tu serais l'homme le plus riche au monde, mon Paille.

— Ça veut-tu dire qu'on va prendre l'*étobus*?

* * *

Charlotte s'impose une marche quotidienne, quelle que soit la température. « Pour ne pas rouiller », explique-t-elle aux membres de son club de lecture.

Elle aperçoit un homme dans le gueuloir en traversant le parc, chose inhabituelle à ce temps-ci de l'année. La plupart des itinérants abandonnent les espaces ouverts à la fin de l'automne, préférant se coller aux bouches d'aération des immeubles qui se débarrasse de leur air chaud comme on le fait des sous noirs.

Dos droit, mains jointes. Charlotte reconnaît la posture. Vingt-neuf années sur une chaise en bois, les doigts entrelacés, ont rendu le réflexe indécrottable.

Elle lui propose une solution avant même qu'il ne dise un mot.

— J'ai une chambre d'amis.

Dom Pérignon sourit. Il aurait pensé la même chose à sa place.

— Pierre ne m'a pas foutu à la porte. Surprenant. J'ai besoin de réfléchir, ajoute-t-il.

— Plus facile de réfléchir au chaud avec un café et des muffins maison.

Chaque hiver, Charlotte transforme sa verrière en forêt tropicale. En plus des bouquets d'œillet, de chrysanthèmes, de marguerites, d'hydrangées et d'iris, on retrouve un nombre incalculable de plantes vertes, y compris des lianes qui serpentent la structure.

Elle arrive avec la carafe et les petits gâteaux avant de balancer une première question accompagnée d'un préambule.

— Je ne veux surtout pas me mêler de vos oignons. Vous ne me devez rien, mon ami. Le silence demeure une réponse tout à fait acceptable. Ceci étant dit, à quoi réfléchissez-vous et que cherchez-vous à comprendre?

Il baisse la tête comme un homme à qui on vient d'annoncer un cancer terminal.

— J'ai revu Véro, hier. Pas de doute. Me voilà amoureux, de la tête aux pieds.

— Je vous rassure. Vous n'aurez pas à consulter un urologue.

— Elle est simplement merveilleuse, laisse tomber Dom Pérignon en étirant le dernier mot comme on le fait d'un bon vin qui surprend le palais.

— Et en plus, elle marche sur l'eau, ajoute Charlotte.

— Comment l'avez-vous deviné?

— Ne bougez pas.

Elle disparaît dans sa chambre pour revenir coiffée d'une capeline noire.

— Mon chapeau empathique. Ça réduit le sarcasme.

On voit à peine ses yeux.

— Où en étions-nous? Ah! Oui. Amoureux. De la tête aux pieds. Ne cherchons pas de midi à quatorze heures. Il est où le problème, bozo?

— Votre chapeau ne semble pas fonctionner.

— Ça prend quelques minutes. Alors?

— Ma vie a passé cul par-dessus tête. Plus rien n'est pareil.

— Vous écrirez bientôt des chansons. Avez-vous couché avec elle?

Ses yeux s'intéressent soudainement à la céramique. Sa tête irradie jusqu'à la base du cou.

Charlotte affiche un large sourire.

— *You dirty dog!* Comment c'était?

— On a éclaté de rire pendant que... Je veux dire...

— Pendant qu'elle criait « passe-moi le beurre! ». J'ai saisi et je confirme. Vous avez officiellement perdu les pédales, cher Roméo. Et qu'en pense Juliette?

Il ferme les paupières pour mieux revivre le moment.

— Après un long silence, elle m'a chuchoté à l'oreille « je t'aime ». J'ai suivi. Plus fort que moi. Je sais. C'est fou. On se connaît à peine.

Silences, déclarations, rires. Ingrédients nécessaires, mais non suffisants, pense Charlotte. Mais un début. Faut bien commencer quelque part.

— Qu’attendez-vous de moi?

— J’aimerais que vous la rencontriez. Je me trompe peut-être.

— Trop tôt. Et vous ne vous trompez pas. Je vous battraï à mort si vous en doutez un seul instant. Suivez la route et faites confiance.

Elle lui prend la main.

— Ne laissez pas votre passé dicter votre futur. Il est grand temps de construire votre nid. Un nid à deux.

— À trois. Le petit Nico fait partie de la maison.

* * *

Paillasson laisse glisser une à une ses pièces de monnaie dans la boîte de perception comme s’il faisait descendre des enfants sur un toboggan.

Une fois le titre payé, il demande la permission de choisir son banc. Un voyage autour du monde ne le rendrait pas plus heureux.

Assis dans son fauteuil roulant, Cam regarde défiler les commerces le long du Chemin de la Canardière. Il repêche un bout de papier plié en quatre, seul vestige ayant survécu à la calcination du *Journal d’une folle*. Quelqu’un avait dessiné un quadrilatère et écrit en plein centre « Cimetière des Sœurs-de-la-Charité ». En haut à droite, une flèche indiquait le nord. À l’ouest, en bordure du terrain, on avait gribouillé des arbres et placé un « X ».

Quelques mois après la mort de sa mère, Cam avait envoyé Reculon en éclaireur. Il avait repéré la plaque, sous un frêne. Maggie Cameron, 31 mars 2013. Le nom et la date confirmaient son locataire. Une âme charitable avait dû enfreindre les règles pour lui faire une place dans ce lot exclusif, fermé au public depuis 1975.

— Y a fallu faire un trou dans la clôture, avait dit Reculon en s’excusant.

À l’arrière de l’autobus, Paillasson se parle en pointant des voitures. On dirait un enfant racontant une histoire à son ourson. Cam lui fait signe de remettre le sac à dos sur ses épaules. Il ne veut surtout pas que le contenu s’étale au grand jour. Pas très régulier de voir un quidam déambuler avec une pince-monseigneur de 50 centimètres.

« Monseigneur », sourit Cam. Un titre de noblesse capable à l'époque d'ouvrir toutes les portes, de gré ou de force. Avec le temps, on en a fait une pince qui n'a rien perdu de sa poigne. Aujourd'hui, elle convaincra un cadenas de laisser entrer un sans-abri unijambiste.

Les stèles parfaitement identiques représentent avec justesse cet univers religieux fondé sur l'oubli de soi, au bénéfice du Grand Tout. Seuls le nom et les dates d'arrivée et de départ différencient une épitaphe de sa voisine.

Cam se demande combien de sœurs ont complété le voyage sans perdre leur hymen, tandis que Paillason pousse le fauteuil roulant à travers une mince couche de neige.

— Stop!

Le pied gauche de Paille s'arrête à mi-course. Cam fixe les minuscules traces de pas qui se dirigent droit vers le bosquet.

Le visage de Paillason pâlit d'un coup. Il serre les poignées du fauteuil pour ne pas s'écrouler. Ses mâchoires, jointes par la peur, laissent passer un murmure.

— Faut décriisser! Y a un fantôme qui se promène icitte. Y va nous tuer.

Cam désactive le bouton-panique.

— Ça marche pas, un fantôme. Ça flotte. Pis ça peut pas tuer. Défendu par la loi des fantômes, adoptée en 1917.

Rassuré, Paillason se remet en marche. Cam repasse le film. Le cadenas était intact à leur arrivée. Quelqu'un avait une clé. À moins d'avoir coupé et remplacé la serrure. Le visiteur savait où il allait. L'équipage connaissait sa destination. De toute évidence, on voulait se payer du bon temps à ses dépens. Mais qui, et pourquoi? Chez lui, on respecte les morts, sauf ceux avec un nom à coucher dehors. Une règle non écrite. Et ces empreintes. Personne au Bunker ne porte de si petites galoches.

Au fond du terrain, un bouquet de roses laissé au pied d'un arbre fait tache dans le paysage monochrome. Un esprit a sans doute dégagé la plaque en granit noire. Sous le nom, une date et sous la date, une citation énigmatique qui ressemble à un avertissement : « Nous avons été ce que vous êtes et vous deviendrez ce que nous sommes ».

Paillason lui remet les fleurs et une enveloppe.

— C'é tu ta fête?

Cam ne respire plus. Ses yeux s'embrouillent en voyant les mots. « À mon fils ».

Le besoin d'être seul devient impérieux. Il se racle la gorge.

— Faut qu'on sache combien y a de pierres tombales avant de rentrer à la maison. Je veux que tu les comptes trois fois de file. Si t'arrives pas au même chiffre, tu recommences. Compris?

Paillason disparaît en courant.

« À mon fils ». De qui d'autre peut-il s'agir, dans ce cimetière rempli de Saintes Vierges? L'une d'elles avait peut-être perdu sa cerise au milieu du voyage, se dit Cam, sans vraiment y croire.

Impossible d'en deviner le contenu. Pure torture et vaines spéculations. Il ouvre l'enveloppe et déplie la lettre.

Des larmes apparaissent dès les premiers mots.

Dans la contradiction, l'amour se renforce. Dans la confrontation
et la transformation, l'amour se préserve.

Paulo Coelho

XXIII

Pierre rend compte des avancées du projet. Chicane écoute attentivement, impressionnée par son sens de l'organisation.

Elle montre son front de l'index dès qu'il termine son bilan.

— J'aurais juré que c'était vide, là-dedans.

— Petit, mais dense. Faudra relayer l'info à Sa Sainteté. Les choses vont bouger rapidement.

— Va lui dire. Cam n'est pas un imbécile.

— Il ne m'aime pas.

— Plus on te connaît, plus on t'apprécie.

— Mon planificateur financier pense la même chose. Il me le rappelle chaque année en encaissant son bonus.

Chicane garde le silence. Elle voudrait parler d'autres choses. Aller dans le personnel, l'intime. Depuis quand il n'a pas fait l'amour? Et toi, ça fait combien de temps? J'parie qu'il sait comment utiliser ses mains. Et t'as vu ses doigts? Tu sais ce que ça veut dire.

Son corps réagit au fantasme. Ses yeux se plissent. Elle mord sa lèvre inférieure. Son pied droit tape une cadence qui s'accélère. Ses phalanges pianotent sur son genou avant de l'agripper.

Ses contorsions ne passent pas inaperçues.

— Ça va?

Diversion. La seule façon d'empêcher deux itinérants de s'entre-tuer, c'est de les distraire avec une nouvelle qui accroche, quitte à improviser. Elle se noie dans un verre d'eau avant d'utiliser la tactique.

— Paraît que Dom Pérignon est tombé en amour. Les complotistes ne savent plus quoi inventer pour se rendre intéressant.

La stratégie fonctionne.

— Il n'a toujours pas signé les papiers du divorce avec le bon Dieu, mais ça ne devrait pas tarder. J'ai vu une enveloppe adressée à Saint-Pierre sur le comptoir de cuisine.

— T'es un p'tit drôle, toi. J'aime bien.

* * *

La transformation vestimentaire de Cam inquiète toujours Paillason, persuadé qu'il va bientôt mourir ou faire sa valise. Le capitaine entre au Café Angéline vêtu d'un costume trois-pièces. Chemise blanche, cravate noire, mouchoir en soie mauve parfaitement plié dans la pochette. Il ressemble à un sénateur. Deux femmes lui sourient. Une autre le complimente.

Chicane admire la métamorphose.

— Pas mal, pour un vieux bazou.

— Très aimable, chère dame.

— Garde ta superbe, si tu veux, mais laisse tomber les grands mots. Elle sourit. Vous avez vraiment bonne gueule, monsieur Cameron. Comment va la jambe?

— J'ai abandonné l'idée du bois. Beau, mais trop lourd. Un artisan va m'en fabriquer une en alliages. Avec des têtes de mort.

— J'reconnais ton bon goût. Que dit l'équipage de notre projet?

— Tout le monde a hâte, sauf Reculon qui veut rester au Bunker. Il finira par rentrer dans le rang.

Elle lui expose la situation, avant de s'engager dans la partie délicate, celle des consignes.

— Tes matelots devront arrêter de quêter et se comporter de façon irréprochable au cours des prochains mois. On peut pas se permettre un seul dérapage.

— C'est pas des colons, s'indigne Cam.

— Faut juste passer sous le radar pour un temps et pas fréquenter le Vieux-Québec.

— Tu nous traites comme des pouilleux.

— Gaspille pas tes larmes de crocodile et concentre-toi sur la prochaine étape. Nous, on s’occupe de la maison et toi, tu fais de ta bande des citoyens respectables. Commence par les habiller décentement. On a les sous qu’il faut.

Elle lève la main, anticipant ses objections.

— Mets ton orgueil de côté, grand amiral. Tu ne le sais pas encore, mais tu vas changer le monde.

Son monde à lui a déjà changé. Drastiquement. À l’intérieur de ses nouvelles fringues, un redressement s’opère.

— J’ai rendu visite à ma mère.

Chicane tombe de son perchoir.

— Elle... elle se porte bien?

— On a beaucoup parlé.

Il lui fait un clin d’œil.

— Tu me croiras pas, mais elle m’a écrit une lettre. Très belle.

Chicane se souvient de chaque mot.

Cam ouvre l’enveloppe.

— Tu veux que je te la lise?

— J’aimerais.

Il ferme les yeux et attend. Son visage s’illumine lorsqu’elle apparaît près de lui. Un homme en paix émerge.

— *À mon fils...*

La lecture, admirablement rendue et portée par sa voix de baryton-basse, arrive aux oreilles de la serveuse, qui s’éclipse dans la cuisine pour cacher ses larmes. À la table d’à côté, trois clientes se taisent. Elles attendent qu’il repose la lettre sur le napperon en papier pour partager leurs sentiments en s’essuyant les yeux.

Une peinture se dessine dans la tête de Chicane.

* * *

Pierre ouvre sa porte au livreur. Ils mangeront du chinois ce soir, une bouffe de prédilection pour les grands entretiens.

Dom Pérignon préfère le poulet impérial. Pierre, le porc aigre-doux. Il sert les soupes won-ton, avant de poser une question dont il connaît la réponse.

— T'es heureux?

— Très. Et ça m'inquiète.

— Tu sais maintenant comment on fait les bébés. Déjà ça de gagné.

Dom Pérignon peine à finir sa soupe.

— J'ai peur de me casser la gueule.

— Tu cherches à décoder le futur, sourit Pierre. Le plus vieux des pièges à cons. Perds pas ton temps avec les entrailles de chat et le pipi de girafe.

— J'pourrais me planter.

— Dans un mur de ciment, à la vitesse grand V.

— J'aime ton optimisme.

— Tu connais mon bilan.

Dom Pérignon en a assez de tourner autour du pot.

— J'aimerais avoir une conversation sérieuse, pour faire changement.

— Tu veux vraiment mon opinion?

— C'est le désespoir qui parle.

La première chose que Pierre a fait en arrivant au monde a été de décevoir sa mère, qui aurait préféré le trouver mort. Trop intoxiqué par l'alcool, son géniteur ne l'aurait pas reconnu parmi un groupe d'enfants.

Bien des femmes ont transité dans sa vie avant de tomber sur le bon mec. Toutes, dédiées à un organe, suivant leur talent naturel. Le cul, le ventre, parfois la tête. Jamais le cœur. Parce que l'amour demande de la réciprocité et qu'il est difficile de donner ce qu'on n'a pas reçu.

Pour s'engourdir, il se *shoote* avec de l'argent tel un drogué avec sa coke. Dans la salle à manger où personne ne va s'asseoir, traîne un catalogue de Bentley Motors qui exhibe ses nouveaux modèles comme des putes de luxe. Le vide sera ainsi remplacé par un autre, encore plus grand.

Il revient lentement à la surface. Jamais agréable de visiter son cimetière intérieur.

Une série de jurons précède sa conclusion, comme un bouchon qui doit sauter pour qu'enfin se libère le liquide.

— Câlice de tabarnac de crisse! J'donnerais n'importe quoi pour être à ta place, même si je devais en crever.

* * *

L'agent immobilier apparaît dans le hall d'entrée avec sa cravate bleu et rouge, signe d'une expédition fructueuse.

— J'ai trouvé exactement ce qu'il vous faut!

— Faites-le livrer chez moi, réplique Charlotte. Assurez-vous qu'il possède les bons morceaux aux bons endroits et qu'on lui enlève la faculté de réfléchir. Ça simplifie l'entretien.

L'agent répond du tac au tac avant de déployer une carte de la ville.

— Sans cerveau. Noté. En ce qui concerne la maison, nous aurons quelques défis, mais rien d'insurmontable. Le couple âgé pensait s'en départir dans un an ou deux. « Le meilleur temps pour vendre, *is now!* » que je leur ai dit. « J'ai déjà un acheteur qui paiera le gros prix ».

— Toujours plus facile de négocier avec l'argent des autres, raille Pierre.

— Et tellement plus agréable. Faudra signer la paperasse avant que le chat sorte du sac. Il pointe l'emplacement sur la carte et encercle la rue avec son stylo.

— Rien d'autre? demande Pierre.

Une lumière s'éteint dans son œil. Charlotte en prend bonne note.

— Pas vraiment. J peux continuer les recherches. Il y a des quartiers moins regardants qui...

Elle l'arrête de la main. Cet homme n'est plus le même.

— Pas de chausson aux pommes ni de frite extra large. Dites ce que vous avez franchement en tête.

L'agent immobilier retire sa cravate comme on le ferait d'un masque.

— J'pourrais avoir de l'eau?

Charlotte lui apporte un verre de scotch.

— L'eau est dans la glace.

La moitié du liquide disparaît. Confesser l'histoire ne réparera rien, sinon d'alléger un peu sa conscience. Déjà ça de pris.

— J'ai honte, madame Charlotte.

Elle lui prend la main comme on le ferait avec un enfant qui a de la peine.

— On vient de me livrer un nouveau manteau parfaitement adapté aux hivers québécois, paraît-il. Troisième en autant d'années. Allons voir si je me suis fait baiser à nouveau.

Ils abandonnent Pierre, qui ne s'en formalise pas. Chacun sa spécialité.

L'agent immobilier garde le silence jusqu'à la Terrasse Dufferin.

— Ça s'est passé en 1998. Un mardi, jour de collecte des ordures.

Une rue cossue de la haute ville, bordée d'érables et de chênes avec de larges trottoirs que l'on refait tous les cinq ans. Une rue pleine d'anglophones, où les portes ne s'ouvrent que sur références.

Un ami lui avait refilé le tuyau. Le couple, venu d'Angleterre il y a plus de deux décennies, voulait retraverser l'Atlantique.

Elle avait apporté du thé avec un scone alors qu'il s'installait dans la salle à manger, bloc-notes en main. Ils avaient papoté quelques minutes avant de passer aux choses sérieuses. Le couple avait répondu avec diligence à ses questions. Ils avaient ensuite fait le tour des lieux. Ne manquait plus qu'à établir le prix demandé et choisir la date de mise en marché.

L'agent immobilier sort une cigarette de sa poche.

— Ça me travaille chaque fois que je passe dans le coin.

Pendant qu'au salon il échangeait des chiffres avec son mari, la femme s'était levée comme si on lui avait donné un magistral coup de pied au derrière.

« *He's here again!* »

Elle faisait de grands gestes devant la fenêtre du salon.

« *Shoo! Shoo!* »

— On aurait dit une corneille. Le mari avait continué à discuter prix comme si de rien n'était.

Il fait une pause, le temps de donner aux remords la place qui leur revient.

— Les *bums* de la basse-ville étaient comme des rats qu’il fallait éradiquer pour arrêter qu’ils se multiplient, m’avait-elle expliqué par la suite. La ville devrait à tout le moins offrir à ses citoyens des bacs munis de barrures pour qu’ils ne puissent pas les ouvrir.

Il s’allume une autre cigarette.

— Son « rat », c’était le Capitaine Cam.

Sa clope s’éteint. Il la rallume.

— J’ai rien dit, madame Charlotte. Pas un crisse de mot. J’ai signé le crisse de contrat, vendu la crisse de maison et ramassé la crisse de commission.

Il tire sa cigarette par-dessus la rambarde.

— J’ai jamais remis les pieds dans cette crisse de rue. Jusqu’à ce matin. Pour confirmer.

— Confirmer quoi?

— Elle est de nouveau à vendre.

La vanité consiste à vouloir paraître; l'ambition, à vouloir être;
l'amour-propre, à croire que l'on est; la fierté, à savoir ce que l'on
vaut.

Comte Rackzinski

XXIV

Un ancien magasin de chaussures de la rue Saint-Joseph abrite le quartier général de *Renouveau Québec*. Le parti politique compte bien reprendre les rênes de la mairie, perdues il y a quatre ans.

Une ambiance lourde règne autour de la grande table où huit personnes attendent que l'oracle se prononce.

Le *spin doctor*, un spécialiste de l'image à la gueule de croquemort, se lève et annonce ce que tous savent déjà.

— Nous sommes en queue de peloton.

— J'suis capable de lire un sondage comme tout le monde, s'écrie le candidat à la mairie. Ce que j'veux que tu me dises, c'est quoi faire pour que ça change.

— Se distinguer des autres, répond le stratège. Écartons les champs de bataille classiques où on ne peut se démarquer: sport, économie, taxes municipales, culture. Il nous reste les infrastructures — pas très vendeur ces temps-ci — et les initiatives communautaires.

Un membre de l'équipe avance une idée.

— On pourrait peut-être se servir du projet que nous ont présenté le millionnaire et la bonne femme.

— Rien de concret là-dedans, peste le candidat. On sait même pas s'ils vont aller de l'avant.

— Ils avaient l'air sérieux, enchaîne un autre. On pourrait établir un programme de logements pour itinérants et les utiliser comme rampe de lancement.

— Proposer un congé de taxe de cinq ans, avance un troisième. Des pinottes qui rapportent gros.

Le spécialiste de l'image prend la balle au bond.

— Je me rendrai au bureau des enregistrements cet après-midi. Nous verrons bien s'ils sont sérieux.

* * *

Au Bunker, trois personnes ont redisposé les tables à pique-nique pour en faire un U. Le banc des accusés, une chaise de cuisine volée au comptoir des disciples d'Emmaüs, est occupé par Gaston Marin, alias Maringoin. Ses jambes n'arrêtent pas de danser.

Le tribunal ouvre sa session à neuf heures pile sous les auspices de son président, le Capitaine Cam.

Reculon confirme les présences à haute voix. Cam rappelle les règles: 1) L'accusé doit se défendre seul. 2) Chaque membre d'équipage a droit à un vote. 3) Le président de l'assemblée ne se prononcera qu'en cas d'égalité.

Reculon récapitule les faits. L'intimé s'est fait prendre à sniffer de la coke derrière le Bunker. Cinquième fois en six mois.

Maringouin présente ses arguments: erreur sur la personne, erreur sur le produit, erreur sur l'alignement des planètes. Rien qui tienne la route. Il termine son plaidoyer en jurant sur la tête de sa mère et sur des enfants qu'il n'a jamais eus, de ne plus recommencer.

Cam demande à l'accusé s'il a autre chose à ajouter avant d'émettre son opinion.

— Si nous étions en mer, je te donnerais le choix. Parce que je t'aime. Pendu au grand-mât ou envoyé par-dessus bord, les mains attachées dans le dos.

Le vote est unanime. Paillason reconduit Maringouin après lui avoir poussé ses maigres possessions entre les bras. Ce soir, ils brûleront sa paillasse.

Le capitaine en profite pour exposer un premier code d'éthique couvrant la propreté et l'habillement en passant par le comportement en public.

— Nous aurons bientôt un nouvel endroit où habiter, une maison qui fera peur à certains, et en rendra d'autres jaloux. Cette place, faudra la mériter. Aucun écart ne sera toléré. Tenez-vous-le pour dit.

* * *

Le spécialiste de l'image se rend au bureau du registraire des entreprises.

Vingt-trois inscriptions dans les dix derniers jours. La Corporation Camag est septième sur la liste. Type d'investissement: « Privé ». Nom et adresse du siège social: « Maison Camag. À venir ». Une description cryptique résume la vocation: « Pied-à-terre pour des marins qui en ont assez de naviguer en eaux troubles. ».

On repousse d'une demi-heure la rencontre avec les journalistes. Le stratège cherche toujours à convaincre le candidat à la mairie du bien-fondé de la nouvelle.

— Investissement privé, ça veut dire qu'ils ont déjà l'argent nécessaire. Pas de vente de pots de cornichons et de tartes aux raisins pour lever des fonds. Que du solide. Ça va sortir dans les journaux la semaine prochaine. Peut-être avant. Si on annonce notre collaboration avec la Corporation Camag, on mettra la concurrence en mode rattrapage. Et en politique, suivre demeure la pire des positions. J'vous le dis, patron. Gagnant-gagnant pour tous. Jamais vu un promoteur cracher sur un endossement public.

La Maison Camag verra bientôt le jour, titre *Le Soleil* dans sa section consacrée à la politique locale, au lendemain de la conférence de presse. Le journaliste rapportant le discours du candidat à la mairie promet de creuser le sujet dans les jours qui viennent.

* * *

Une cellule de crise prend rapidement forme. Pierre, Chicane et Cam se réunissent chez Charlotte, qui les reçoit avec du café, des biscuits et une copie du journal. Ils attendent en silence l'agent immobilier.

L'homme a enfilé sa cravate gagnante. Son sourire tombe en apercevant les têtes dans la salle à manger.

— Quelqu'un est mort?

— Tout comme, répond Pierre. Les négociations ont porté fruit, à ce que je vois.

— Trois acheteurs ont tenté de nous voler le bébé. J'ai dû renchérir d'un dix milles et en allonger un autre en garantie que nous perdrons s'ils n'obtiennent pas une offre signée avant demain midi.

Charlotte lui passe le quotidien et attend qu'il termine sa lecture. Le même juron se répète.

— *Shit! Shit! Shit!*

Elle lui sert un Scotch.

— Que dit votre baromètre?

— Troisième guerre mondiale. Les journaux vont découvrir la transaction les doigts dans le nez et monter une histoire choc qui fera la une. Comme dit l'adage, *if it bleeds, it leads*. Un groupe de citoyens va s'organiser en moins de deux. Ils vont brandir leurs pancartes devant les médias tandis qu'un résident bien en vue, probablement un avocat — la rue en est remplie — prendra la parole en présence des caméras, criant son indignation. Un autre se pointera au palais de justice pour obtenir une injonction.

Il demande un verre d'eau. Elle lui apporte un deuxième scotch.

— Les reporters auront tôt fait de vous débusquer. Ils fouilleront dans vos tiroirs à bobettes jusqu'au baptistaire. Le pasteur du patelin mobilisera ses ouailles derrière la grande cause. Peut pas le blâmer. Vous devriez voir sa maison.

L'agent immobilier s'arrête. Inutile d'en remettre.

La tablée médite en silence sur les derniers événements et leurs conséquences, lorsque le premier intéressé, les yeux collés sur sa tasse, dit tout haut ce que lui et ses hommes pensent d'eux-mêmes.

— Ils ont peut-être raison, murmure Cam. On mérite pas les belles choses.

Pierre le reçoit comme une gifle. Ses choses à lui, il les a achetées, pas méritées. Monsieur Bentley ne possède foutrement rien de méritoire. Il ne permettra pas qu'on brouille les cartes.

— *Bullshit!* Dans cette rue comme ailleurs, c'est le pognon qui mène, pas la vertu.

La tension monte d'un cran autour de la table. Charlotte s'efforce de détendre l'atmosphère.

— Paraît que lorsqu'ils pètent, ça fait pas de bruit et ça sent rien.

Une série de rires suit. Chicane en rajoute une couche.

— Vous pourriez rester au Bunker et utiliser cette chiotte comme chalet d'hiver pour vous mettre le cul au chaud.

Autres éclats de rire. L'agent immobilier ramène tout le monde avec sa question.

— Alors, cette troisième guerre mondiale, on la déclenche ou pas?

Cam donne une réponse que tous endossent.

— Amène le détonateur.

L'agent ouvre son porte-documents et sort une photo accompagnée de l'offre d'achat. Il se racle la gorge et improvise une courbette.

— Mesdames et messieurs, je vous présente la Maison Camag. Vous allez adorer le secteur. Vue imprenable sur le fleuve dans un quartier riche en histoire, avec des voisins... comment dire... attentifs.

La prostitution est une des rares professions qui soient demeurées
très artisanales en dépit du progrès technique.

Philippe Bouvard

XXV

Dom Pérignon retourne au condo après trois jours d'absence.

— L'heure du lavage? demande Pierre.

— Je veux que tu rencontres quelqu'un.

Une petite tête apparaît derrière sa jambe.

— Nico, j'te présente Pierre. C'est mon meilleur ami.

— Moi, mon meilleur ami s'appelle Félix.

Le gamin de cinq ans laisse tomber son chandail de laine, remonte son pantalon trop grand pour lui, réajuste sa chemise à carreaux, puis s'avance. Il sautille plus qu'il ne marche.

Ses yeux noisette en perpétuel émerveillement fixent Pierre.

La vie ne lui a pas encore imposé de filtres.

— Y é beau, ton ami. T'es marié?

— *Nope*. Pas mariable.

Nicolas coupe dans le gras.

— T'es brisé?

Dom Pérignon ne veut pas que cette première rencontre tourne mal.

— Y a de la crème glacée trois couleurs dans le frigo.

— J'en veux pas.

Il attend une réponse.

— J'suis brisé, concède Pierre. T'as une recommandation, docteur?

— Ma maman me donne une pilule rose quand j’suis brisé. Pis elle me frotte dans le dos avec une affaire qui sent bon. Tu veux-tu une pilule rose?

Le visage de Pierre montre une douleur qu’aucun comprimé ne peut soigner.

— Faut qu’on aille chercher une pilule rose, tranche Nicolas.

Dom Pérignon tente de sauver les meubles. Il empire la situation.

— J’aurais pas dû l’emmener.

— Pour m’épargner?

— Il pose mille et une questions à ton sujet. Je voulais qu’il te rencontre.

Pierre lâche prise devant ses bonnes intentions. Il s’approche du gamin.

— Qu’est-ce que tu veux savoir à propos de moi?

— Jacques y dit que tu t’ennuies tout seul. Tu veux-tu que j’t’apporte des Lego? J’en ai plein.

— J’ai déjà beaucoup de jouets, tu sais.

— Pourquoi tu t’amuses pas d’abord?

Le coup est fatal. Pierre disparaît dans la cuisine avant de s’enfermer dans sa chambre avec une bouteille de vodka et un verre rempli de glace.

* * *

On établit rapidement les liens.

Lundi, les journaux parlent du Capitaine Cam, un sans-abri de longue date squattant un cube de béton ouvert aux grands vents en compagnie d’un groupe de la même espèce. Mardi, on publie une vieille photo montrant Cam, couché sur un carton, ivre mort. Une pancarte couvre le bas de son corps. « Du change souplait ». Mercredi, on parle de sa mère, la folle pleine de pognon. La Tour Joyce apparaît dans un encadré avec une flèche indiquant le dernier étage.

Après avoir crié haut et fort son appui indéfectible à la Corporation Camag, le candidat à la mairie, toujours troisième et dernier dans les sondages, coule à pic. Impossible de rejoindre son spécialiste de l’image pour lui dire sa façon de penser.

Les autres candidats en profitent. Le numéro un l’enduit de goudron.

— Il endosserait le Ku Klux Klan si ça pouvait l'aider.

Le numéro deux, Yvon Boucher, que tout le monde appelle Yvon le bouché, ajoute les plumes.

— Il a toujours eu des relations douteuses avec les drogués de Limoilou.

Rien de tout cela n'ébranle Cam et son équipage. Un sans-abri a l'habitude du dénigrement. Une ligne est cependant franchie lorsqu'emporté dans un discours électoraliste, Yvon le bouché promet de passer le Bunker — un « nique à dope » — à la pelle mécanique dès qu'il mettra les pieds à la mairie.

La rue possède son propre dispositif de réseautage. Un système sous-terrain de bouche-à-oreille formé d'itinérants, de prostituées, de travailleurs sociaux, d'infirmières communautaires et de bénévoles qui papotent jour et nuit. Beaucoup de rumeurs circulent. Certaines s'avèrent fondées.

Malgré les tours de passe-passe pour se rendre invisible, tout le monde sait qu'Yvon le bouché fréquente les putes. Paulette, sa préférée, doit lui faire quelque chose qu'il apprécie particulièrement, se disent ceux qui le voient entrer à l'hôtel en sa compagnie.

Reculon plie sa missive et l'enfouit dans une enveloppe. Il montre à Paillasson le destinataire, écrit en majuscule : PAULETTE.

— Demande à n'importe quelle pute, si tu t'en souviens plus.

La note tient sur une ligne. Un nom, suivi d'une commande. « Yvon Boucher. Le filmer "dans l'acte" ».

Paulette en doit une à Reculon, qui l'a sortie plus d'une fois du pétrin. Personne ne comprend le respect qu'ont les policiers de la ville à l'endroit de cet homme qui marche à l'envers, parce que personne ne sait qu'avant sa déchéance, il portait l'insigne.

Elle aurait de toute façon accepté. Pour elle, et pour se venger de ce salaud qui la menace d'éviction chaque fois qu'elle ne cède pas à ses jeux pervers. Il en a les moyens. L'immeuble lui appartient.

Paulette installe son cellulaire sur le pied d'une lampe de chevet au fond de la chambre. Une demi-douzaine de clients servent de cobaye à leur insu, afin de trouver l'angle idéal.

Deux jours plus tard, Reculon reçoit une enveloppe de retour contenant une clé USB qu'il remet à Chicane.

— Sais pas ce qu'il y a là-dedans, mais ça pourrait t'intéresser.

L'enregistrement, titré « Yvon le débouché », dure six minutes et dix-sept secondes. Les jeux sexuels font dans les fruits et légumes. Bananes et concombres passent d'un orifice à l'autre. Paulette donne plus qu'elle ne reçoit.

— Ça décoiffe, commente Chicane en entendant Yvon beugler comme un veau.

Elle fait une copie de la vidéo sur son portable et remet la clé de stockage dans une nouvelle enveloppe adressée à Charlotte.

Le candidat à la mairie ignore ses deux premières invitations à prendre un café « pour discuter de choses et d'autres ». Il effectue un virage à 180 degrés en recevant la troisième demande de Charlotte, à laquelle elle a joint une photo. « Je n'aurais pas cru qu'un concombre de cette taille puisse se rendre jusque-là » dit le mot à l'arrière du cliché.

* * *

— Y a juste les fous qui changent pas d'idée.

Seule carte dans son jeu, alors il s'y accroche et suit religieusement le script.

L'argument du candidat numéro deux aux élections municipales de novembre ne persuade personne. Assise dans la dernière rangée de la salle de presse, Charlotte écoute le discours attentivement. Elle lui a fourni le texte, accompagné d'un avertissement.

— Vous dérogez d'un seul mot et votre tête sautera comme un ballon au bout d'une aiguille.

Le candidat s'essuie le front avec son mouchoir avant de remettre ses lunettes et d'ajuster le lutrin. Charlotte lui envoie un clin d'œil.

Son niveau de langage monte d'un cran, tranchant avec sa manière crue d'exprimer les choses. On dirait un film japonais mal doublé.

Après dix minutes de torture, il arrive au dernier paragraphe.

— Ces citoyens seront non seulement des modèles pour le quartier, mais un enrichissement pour la collectivité. Nous les avons rencontrés et ils nous ont convaincus. Ils vous convaincront aussi. Donnez-leur une chance de vous le prouver.

Le journaliste du *Soleil* remballa son calepin. Il partage sa lecture de l'évènement avec son collègue du *Journal de Québec*.

— Y s'est fait poigner les culottes à terre. Ça devait arriver un jour ou l'autre.

Le téléphone sonne en fin de soirée chez le candidat numéro un et maire actuel.

— Vous avez vu sa conférence de presse?

— *Yep*. Vraiment bizarre.

— Cette « patente » — le conseiller en communication ne sait plus comment appeler l'affaire Camag — est un déchet nucléaire. Interdiction formelle de s'en approcher, de loin ou de près. Sais pas ce qu'il y a sous les draps et veux pas le savoir. Pour toutes questions, on n'aura qu'une réponse: projet privé. Pas de nos oignons.

* * *

— Fiche-moi la paix! hurle Cam à Paillasson, qui lui demande pour la troisième fois s'il va lui rapporter une KitKat en revenant de son voyage.

Ce rendez-vous chez le notaire le rend nerveux et irascible. On attend de lui qu'il appose sa griffe sur un document légal. À 53 ans, Jean Cameron avait toujours réussi à échapper à la paperasse, aux bases de données gouvernementales et autres identifiants du genre. Aujourd'hui, on va sortir le fer et le marquer.

Reculon envoie le reste de l'équipage parcourir les rues à la recherche de Chicane. Elle arrive au Bunker en milieu d'avant-midi. Il lui explique la situation.

— Si Cam nous tue pas, conclut-il, c'est nous qui allons le tuer.

Un tête-à-tête s'impose. Chicane demande à l'équipage de sortir. Une fois la place vide, elle s'assoit à la table de pique-nique et extirpe un paquet de cartes de son sac à dos.

— Premier pique parle! lance-t-elle.

Le six de trèfle tombe en face de Cam. Puis le deux de cœur, la dame de trèfle, le cinq de carreau. Le neuf de pique le déclare gagnant et lui donne la parole. Il ne perd pas de temps.

— J’veux pas signer de papiers.

Elle connaît sa peur des obligations.

— Tu vas ratifier l’acquisition d’une maison, pas donner ta jambe restante au voisin.

— J’veux pas.

« Un jeu d’enfant », disait sa mère dans le *Journal d’une folle*. « Si facile de décoder une signature, une empreinte digitale, une goutte de salive et quoi d’autre encore. Une fois repéré, ils m’ont enlevé et endormi avant de m’ouvrir la peau pour glisser leur transpondeur comme si j’étais un ours polaire. Maintenant, ils savent tout, entendent tout, voient tout. L’omniprésence, devenue réalité. On m’a privée de tous mes droits, même celui de penser. »

— Ferme les yeux, ordonne Chicane. On va faire un voyage dans le futur.

Cam a l’habitude. Elle emploie souvent cette méthode pour illustrer son point. Il appuie les coudes sur la table et couvre son visage de ses mains.

— 5 h 30 du matin, 12 juillet 2023. Il fait déjà chaud. Une autre belle journée qui s’annonce. La Maison Camag se réveille. Dans la cuisine règne une odeur de pain frais. Un de tes hommes reconverti en boulanger vient de sortir une fournée. Reculon a passé la nuit dans le hamac de la cour arrière. Paillasson arrose les fleurs. Un peu trop.

Elle plonge.

— 6 h 20. Tu traînes dans ton lit avec un mal de bloc. Ça te surprend. C’est le seul endroit du corps qui ne te cause habituellement pas de souci. À 6 h 45, la douleur passe subitement de 3 à 15, sur une échelle de 10. Quelqu’un t’a mis le crâne dans un étau et tourne la vis. Ton corps entier se raidit sous la souffrance. Tes yeux veulent sortir de leurs orbites.

Chicane frappe la table du plat de sa main. Cam sursaute.

— Paf! L’anévrisme qui éclate. Du sang remplit ta tête, créant une pression insupportable. La programmation régulière, qui s’affiche dans ton cerveau depuis ta naissance, s’arrête. À 7 h pile, ton cœur donne un dernier coup dans ta poitrine.

Elle fait une pause pour simuler le passage du temps.

— Inquiet de ton absence, Reculon finit par entrer dans ta chambre. Il redescend à la cuisine en catastrophe et demande à deux hommes de partir pour la journée avec Paillasson. On réussit à le convaincre en promettant de lui acheter toutes les KitKat qu’il voudra. Reculon appelle ensuite le 911. Pour la forme.

Cam ouvre les yeux.

— Referme les rideaux, commande Chicane. Pas fini. Les funérailles ont lieu le mardi suivant. Très touchant. Je t'épargne les détails. À la mi-août, on commence à s'inquiéter. Personne ne sait à qui appartient la propriété, parce que, paraît-il, le Capitaine Cam aurait refusé de signer l'acte d'achat. Un matin de septembre, tes hommes, complètement désemparés, regardent un agent immobilier planter sa pancarte « À vendre » devant la maison. On retient Paillason, qui veut l'écrabouiller. Il crie, il pleure, il demande. « On va-tu se retrouver dans la rue comme avant? » Personne ne répond.

Prise dans son propre piège, Chicane éclate en sanglots. Son cauchemar n'est jamais loin de la surface. Un cœur qui ressemble à une maison abandonnée. Une maison invendable.

Cam va la rejoindre de l'autre côté de la table. Elle disparaît entre ses bras, inconsolable.

— Ça n'arrivera pas, ma grande. J'te le promets. Ça n'arrivera pas.

Toute méchanceté vient de faiblesse; l'enfant est méchant que parce qu'il est faible; rendez-le fort, il sera bon.

Jean-Jacques Rousseau

XXVI

Murs de brique et de bois noble. Table en acajou capable d'asseoir confortablement une vingtaine de personnes et sur laquelle trône un ensemble floral renouvelé tous les deux jours. Bibliothèque remplie de livres de loi à la reliure en peau de vélin. Un Inuk en pierre à savon menace un ours polaire avec son harpon en corne de narval. Sur un meuble de coin, un moine bouddhiste, sculpté dans une défense de rhinocéros, médite dans une pagode en jade.

Le chic tape-à-l'œil du bureau est à la hauteur du pognon qu'engrangent les trois notaires de la firme, épaulés par la douzaine de recherchistes et d'adjointes.

« Jean Cameron, GA ».

Le notaire affecté au dossier ne parvient pas à décrypter l'acronyme au bout de la signature. Après quarante ans de métier, il croyait bien tous les connaître. Grand Amiral a échappé à sa liste des titres professionnels.

Cam remet le Montblanc offert par Charlotte dans la pochette intérieure de sa veste, puis consulte sa montre à gousset, parce qu'il en a une. L'homme de loi repasse l'acte d'achat, s'assurant que rien ne manque. Il lève le pouce en tournant la dernière page.

Après avoir déposé les clés sur la table, l'ancien propriétaire quitte la pièce en compagnie du notaire.

— On fait quoi, maintenant? demande Cam.

— Déjeuner chez moi, répond Charlotte. Puis on se costume.

L'agent immobilier s'excuse de table lorsque vibre son cellulaire. Il rapporte l'information en se rasseyant.

— Les rangs ont grossi, de six à quinze. Huit femmes, trois enfants et quatre hommes âgés. Probablement des retraités. Même les gamins ont des pancartes.

Cam ne saisit pas.

— Quinze? Avec des pancartes?

— Ton comité de réception, explique Chicane. Ils ont formé un groupe de citoyens qui s'opposent au projet.

— Ils?

Charlotte prend la relève. Pas facile de faire comprendre à un homme pourtant habitué aux châtimts qu'il est jugé et condamné avant même d'avoir commis un premier crime.

— Des gens qui ont peur. Faute de savoir, ils inventent des scénarios catastrophes qui gonflent à vue d'œil, passant du « On va perdre notre qualité de vie » à « Ils vont égorger nos enfants ».

— Et ils ont les moyens de leurs ambitions, ajoute l'agent immobilier, qui vient de recevoir un autre texto. Une personne qui n'a pas voulu s'identifier a déposé une offre formelle de rachat sur mon bureau. Impossible à refuser, paraît-il.

Cam baisse la tête. Chaque coup émousse sa détermination et remet en question le bien-fondé d'un combat qui ne sera jamais mené à armes égales.

Pierre le rattrape.

— Qu'ils viennent. Par centaines, s'il le faut. On s'en balance! Vous allez entrer chez vous par la porte avant, Grand Amiral. De plain-pied et de plein droit.

Il regarde l'horloge au mur.

— Allez vous changer, mesdames. Nous partons dans une demi-heure.

Charlotte et Chicane disparaissent dans une chambre. Pierre remonte chez lui pour enfiler son costume de chauffeur et remettre les clés de sa Ferrari à l'agent immobilier. Cam reste derrière, ignoré par les autres.

L'opération « Déstabilisation » se met en branle.

* * *

Première fois au volant d'une Ferrari. L'agent immobilier ne boudera pas son plaisir, malgré les conditions hivernales. Après un détour au bureau, histoire de faire saliver ses

collègues, il se rend au 505 rue du Trizac où l'attend un groupe de protestataires qui tourne en rond comme des prisonniers dans leur cour de récré.

Au lieu d'une bande de mal foutus poussant leurs paniers d'épicerie en guise de camion de déménagement, les manifestants voient se pointer une voiture hors de prix qui se gare devant la maison.

Un homme coiffé d'une casquette de tweed et portant des lunettes bleues à monture jaune surgit. Sa mission, vider l'endroit avant l'arrivée du propriétaire, dont la confiance a été ébranlée par un fort sentiment d'imposture.

Une sensation de malaise et de ridicule envahit le rassemblement, qui arrête de scander ses bêtises. L'agent immobilier enlève la pancarte confirmant la vente de la propriété, avant de les aborder. Jeune, il rêvait de faire du théâtre, sans jamais oser. Aujourd'hui, on lui offre une scène et un auditoire. La juste cause donne cette impulsion qui lui a toujours fait défaut.

Le rideau se lève.

— Merci d'être à l'heure. Les grands réseaux télévisés en premier, puis les médias écrits. Nous prendrons ensuite les autres. Qui parmi vous représente Radio-Canada?

Silence absolu. On dirait une famille de sans-papiers qu'apeure un douanier suspicieux. Il poursuit.

— Tant pis pour Radio-Can. Nous allons commencer avec TVA.

Une femme se décide à parler.

— Vous vous méprenez, monsieur. Nous manifestons contre la venue d'un refuge.

— Belle initiative. Faudra toutefois vous pousser. Le propriétaire va bientôt arriver. Première visite. Nous devons faire bonne impression.

L'agent prend un air de dépit en montrant la maison.

— Impossible de trouver mieux. Pas une chiotte, mais vraiment en dessous de ses standards habituels. Attendez-vous à voir circuler des camions de réno.

L'atroupement décampe comme si on leur tirait dessus lorsqu'il demande à voir leurs pancartes.

Une Bentley remonte la rue dix minutes plus tard. Les rideaux du voisinage s'entrouvrent. Des têtes se pointent.

L'agent immobilier attend au garde-à-vous la voiture qui s'arrête. Un homme à casquette sort, contourne le véhicule et ouvre la portière. Trois personnages apparaissent. Un individu

en habit accoutré d'une cape en laine bouillie d'Italie s'appuie sur une canne à pommeau d'or. Suivent deux femmes enveloppées dans un châle et vêtues de robes longues, l'une vert forêt, l'autre saphir. L'agent immobilier ouvre le chemin. Le chauffeur ferme la procession.

Dans les maisons, tous les téléphones sonnent en même temps. Erreur sur la personne. On se remet à respirer.

* * *

« Deux semaines, deux mois, deux ans. Pas d'importance », avait dit le père abbé en le congédiant. « Votre chambre attendra. Faites le vide, remplissez-vous de nouveautés. Je n'en peux plus d'entendre les mêmes histoires. » Il avait clos la conversation sur un dernier conseil: « Trouvez ce que vous cherchez. »

Dom Pérignon avait trouvé. Il était temps de faire rapport.

Véro l'embrasse sur le front en lui susurrant un autre « je t'aime » à l'oreille. Troisième, depuis le matin. Il lui envoie la main par la fenêtre alors qu'elle disparaît dans sa voiture, prête à regagner l'unité de pharmacologie pendant que Nico s'amusera à la garderie de l'hôpital.

Il relit la feuille, scribouillée il n'y a pas si longtemps. Un ramassis d'évènements incompréhensibles, tentant d'expliquer ses états d'âme.

Il recopie la première ligne dans son calepin avant de signaler le numéro.

— Bonjour, père abbé, heureux d'entendre votre voix. Je prie tous les jours pour votre bien-être.

— Vous devriez vous concentrer, rétorque le moine. Mon arthrite va de mal en pire. Comment se porte notre millionnaire amoureux?

— Toujours aussi riche, mon père. Et très amoureux. Je m'en confesse.

— Et le travail?

— Je pleure presque tous les jours.

La veille, il s'était assis avec une jeune fille schizophrène qui s'époumonait dans un parc. Elle engueulait sa mère qui la battait, sa sœur aînée qui la brûlait avec sa cigarette et une étrangère qui lui donnait des coups de pied dans les côtes. Trois femmes accaparant sa tête, chacune s'égosillant d'une voix distincte.

La police s'était pointée à la suite d'une plainte. On la connaissait bien. Au poste, une cellule portait son nom. L'« hôtel » étant plein pour la nuit, on avait demandé à Michaël de s'en occuper. Il avait passé la balle à son protégé. Pas de meilleure école.

Dom Pérignon avait commis une maladresse dont on ne se relève pas. Une question. Vraiment conne.

— Pourquoi tu cries?

Elle l'avait regardé avant de se détourner comme une esclave ayant fortuitement posé les yeux sur son maître, puis avait ramassé les deux sacs en plastique qui lui servaient de valises. Dom Pérignon avait vu sur son visage des mots qu'elle se renvoyait avec la violence d'un cilice.

— Tu vois ben que t'as pas d'affaire icitte, crisse de folle! Sacre ton camp!

Il avait essayé de la retenir. Elle avait repris son chemin, la tête basse, les bras étirés par le poids de ses maigres possessions.

Dom Pérignon s'était assis à l'endroit exact où elle avait hurlé pour s'imprégner de sa douleur et pleurer à chaudes larmes.

Jugement et exclusion. Il connaissait les mots. Maintenant, il les comprenait.

* * *

À Québec, les gueux forment une mosaïque composée de désœuvrés, de deux ou trois samaritains qui s'occupent des plus mal en point et d'une bande de voyous donnant mauvaise réputation à tout le monde. Sur demande ou par malice, ils profitent de la nuit pour arracher des rétroviseurs de voiture, écrire des saloperies dans les vitrines des commerces et déboulonner des enseignes de rues célèbres qu'ils revendent à bon prix aux touristes.

Ces vauriens ont toutefois l'intelligence de ne pas s'attaquer aux vaches sacrées de la ville, comme les églises et les refuges. Toucher au Bunker serait suicidaire. Deux hommes décident de faire exception.

« Déménagé au 505 rue du Trizac ».

Le graffiti orange fluo s'étend d'un bout à l'autre de la façade. Le méfait a eu lieu entre deux et quatre heures du matin, a-t-on conclu. Désacraliser le Bunker, plus que d'avoir vendu la mèche, pousse Cam hors de lui.

— Je vais le tuer!

Au refuge du Boulevard Charest, le bourdonnement habituel cesse lorsque le capitaine et son équipage entrent dans l'aire commune. Signe que l'on sait.

Cam annonce à haute voix ce qui attend le ou les coupables.

— Nous avons vérifié ce matin. Il reste de la place aux soins intensifs.

On devine bien qu'il ne s'agit pas d'une blague.

Reculon a déjà fait jouer ses contacts. L'information arrive en après-midi. L'instigateur avait un complice.

— Y sont cachés sous un pont le long de la Saint-Charles, rapporte-t-il. Deux hommes les surveillent.

Cam se frotte le menton.

— Quelqu'un a passé une commande. J'veux savoir qui.

— On fait les deux?

— Une droite et une gauche. Rien d'autre.

— Tu ramollis, s'indigne Reculon.

Ils brisent habituellement les deux jambes, en plus des mains et du crâne.

Seule la coexistence du mal et du bien nous donne un aperçu de
Dieu et de Satan.

Alcyone

XXVII

Des itinérants achètent une propriété de la rue du Trizac, titre le Soleil. Pour gonfler l'histoire, on a ajouté un encadré qui montre en gros plan la balafre fluo.

« Itinérants », « achètent », « rue du Trizac ». Le journal a bien monté son hameçon.

À l'Hôtel-Dieu, les deux graffiteurs ont transité par la salle de réveil avant d'être transférés dans une chambre pour quatre.

Ils ont refusé d'identifier le demandeur. L'information se trouve au dos d'une carte postale déposée dans la boîte aux lettres de Charlotte. « Un jeu qui se joue à deux. » Pas de nom ni d'adresse de retour. En fin de journée, le candidat numéro deux à la mairie de la ville annonce aux journalistes qu'il se retire de la course et déménage ses pénates à Sherbrooke. « Pour se rapprocher de ses enfants. »

Le spécialiste en communication embauché par Pierre conseille de prendre la situation à contre-pied.

— Jouons la transparence. On a tous un passé. Cela ne fait pas de nous des monstres pour autant. Invitez l'entourage à bruncher. Montrez-vous affables et bienveillants. Ajoutez une dimension ludique. Il faut les rassurer, les convaincre que leurs nouveaux voisins ne représentent aucune menace. Bien au contraire.

On se divise la tâche. Charlotte s'occupera du traiteur et de la publicité, Chicane devra persuader Cam et son équipage de se prêter au jeu et Pierre fera le chauffeur de luxe. Dom Pérignon deviendra l'aumônier du groupe. Il ne le sait pas encore.

Grimpé sur une échelle, Paillason s'affaire à recouvrir le graffiti d'une peinture blanche lorsqu'arrive Chicane. Il allume un baril de poudre sans le savoir.

— On leur a cassé la yeule.

Elle défonce la toile qui sert de porte et se met à crier en fusillant Cam des yeux.

— Tout le monde dehors! Sauf toi.

La place se vide en moins de deux. On s'attendait à voir surgir la « tempête Chicane ».

Cam ouvre la bouche. Elle lui coupe la tête d'un geste de la main.

— JE PARLE!

Elle s'arrête, le temps de trouver un argument crédible à ce geste inexcusable dont elle ne peut s'empêcher de souscrire.

Les hommes ont l'oreille collée au mur. Sa voix baisse d'un cran.

— Moi, je leur aurais coupé les couilles. Et du même coup, j'aurais foutu notre projet en l'air.

Elle le regarde dans le blanc des yeux.

— On ne doit plus prendre ce chemin, Cam. Ni toi ni moi. Plus jamais.

— J'ai envoyé des fleurs avec une carte.

Elle sourit avant de faire une annonce.

— Faut apprendre à tes marins comment se servir d'une fourchette. Tu reçois en grande pompe samedi prochain.

* * *

Personne au Bunker ne possède un permis de conduire valide.

Chicane doit louer un minibus pour conduire l'équipage dans un magasin de déguisements à l'autre bout de la ville. Paillason fait une scène en refusant de sortir du commerce après y avoir passé deux heures. De retour à la maison, il se rebute à nouveau en insistant pour dormir avec son costume de pirate sur le dos.

INVITATION DU CAPITAINE CAM ET DE SES FLIBUSTIERS

Une résidente de la rue du Trizac et amie de Charlotte accepte de distribuer le carton, imprimé sur du papier-parchemin.

Au menu, des œufs bénédicte à la pancetta avec sauce au fromage, des crêpes fines au chocolat, des omelettes roulées aux poivrons et champignons, une large frittata à base de pommes de terre, de saucisses et de brocoli, du yogourt grec enrichi de quinoa soufflé au miel, de grenade et de menthe, et du pain doré en croûte. Croissants, chocolatinnes et deux crostata à la crème pâtissière complètent la liste. Café régulier, espresso, cappuccino et décafé, ainsi que du thé et du lait seront offerts à volonté. Un clown amusera les tout-petits. Des jeux de société attendent les plus grands.

Le brunch aura lieu après la messe de onze heures, histoire de s'attirer les bonnes grâces des plus pratiquants.

Le révérend Patrick Bowlen, un homme de principe et de continuité, connaît bien son poulailler. En trente-neuf ans de ministère, il a baptisé des centaines de poussins et marié toute une volaille, en plus d'enterrer son lot de déplumés.

Continuité et stabilité vont de pair. Ces derniers temps, un élément perturbateur est apparu dans le ciel sans nuages du patelin dont il fait partie. Le « 505 » risque de briser l'équilibre social, lui confie la présidente du comité des citoyens contre la venue d'un refuge (terme interchangeable avec « maison de chambres », « secte » et « maison close »).

Le pasteur profite de son sermon pour adresser cette fâcheuse épine plantée dans le pied de sa communauté, sans jamais la nommer de front.

Il réchauffe d'abord la nef.

— Mes frères et sœurs, notre présence en ce lieu sacré repose d'abord et avant tout sur la foi que nous avons tous en Dieu et en son fils, Jésus Christ notre Sauveur. Notre désir commun (il souligne le mot) est d'avancer collectivement (autre soulignement) jusqu'au Royaume des cieux, après une vie bien remplie.

Il introduit ensuite le sujet en l'enrobage d'une explication déculpabilisante.

— La terre héberge plus de sept milliards d'enfants de Dieu, répartis dans près de deux cents pays. À l'intérieur de notre grand Canada bien-aimé, il y a plus d'espace qu'il n'en faut pour s'épanouir. Chaque personne, quelle que soit sa religion ou sa condition sociale, peut y trouver sa place.

Le révérend livre enfin son message, qui tient en un mot. Un verbe, qu'il répète pour les plus lents d'entre eux.

— Riches et pauvres « coexistent » dans une harmonie tissée au fil des siècles. Pour préserver cette harmonie, il faut préserver la coexistence. Poules et renards n'habitent pas ensemble. Ils coexistent. Protéger les uns, c'est protéger les autres.

Moins huit degrés au thermomètre. Grand bleu à l'extérieur. Rien qui empêche les gens de sortir.

L'amie de Charlotte cogne à la porte de la Maison Camag, une demi-heure après la messe. Elle sera la première et la seule convive.

* * *

Inutile de tendre à nouveau la main. On a reconfirmé. Comme si cela était nécessaire. Qu'importe leur bonne volonté ou la profondeur de leurs poches, Cam et sa bande demeureront, dans l'œil de l'autre, des fainéants.

On a apporté le reste de la nourriture au refuge de la rue Charest. Aucune perte. Seul point lumineux sur cette sombre toile.

L'équipage retourne au Bunker en ravalant sa colère. On brûle les costumes dans le baril à l'arrière du bâtiment.

Paillason, à qui échappe l'ampleur du drame, garde son déguisement et sa bonne humeur.

Cam disparaît avec le quarante-onces de whisky qui devait servir à célébrer ce nouveau départ.

* * *

La maison du révérend Bowlen occupe un coin de rue, ce qui lui vaut un bout de lot supplémentaire. Son arrière-grand-père, comptable au service du fondateur de la brasserie Boswell, avait bénéficié de ses largesses à la fin de sa vie, dont ce terrain avec une vue imprenable sur le Saint-Laurent. La demeure en pierres grises dont la construction avait pris deux ans, s'étend sur trois étages. Une décoration intérieure plus lourde qu'élégante témoigne de l'opulence qui régnait à l'époque. Quatre générations y ont vécu depuis. La cinquième prendra bientôt la relève.

Chaque dimanche après-midi, le pasteur s'enferme dans son bureau pour faire avancer un dernier projet de vie: la biographie des Bowlen, de l'Irlande au Nouveau Monde. Il y a consacré cinq chapitres aux plus illustres d'entre eux et trois lignes aux plus infâmes. Le reste du manuscrit se résumera en une suite d'anecdotes grappillées çà et là dans des coupures de journaux.

Il pousse un grognement lorsqu'on cogne à sa porte.

— Tu as de la visite, lui annonce son épouse.

Un homme en habit et aux cheveux très courts attend dans le hall d'entrée. Il porte une croix en épingle sur le revers de son veston.

Dom Pérignon tend la main dès qu'il l'aperçoit.

— Bonjour, révérend Bowlen. Je m'appelle Dom Ouibert. Moine et abbé. J'aimerais m'entretenir quelques instants avec vous. Si vous avez un moment, bien entendu.

Le pasteur lui offre une solide poignée de main et affiche un large sourire. Jeune, il avait failli prendre la coule pour se consacrer au silence et à ses passions.

— Passez au salon, je vous prie.

Il ouvre une boîte de cigares.

— Je suis un homme de foi, pas un homme parfait. Ma femme en attestera.

— Nous faisons tous de notre mieux. Jésus portait de grandes pointures. Je perds souvent pied.

— Ça me rassure.

Ami ou ennemi? Le septuagénaire cherche à décrypter les intentions de l'homme qui le regarde. Il n'est sûrement pas venu pour discuter de la grandeur des sandales que chaussait le Christ.

— Que me vaut l'honneur, en ce beau dimanche?

— J'ai besoin d'un conseil.

Dom Pérignon joue franc jeu.

— Un groupe d'anciens sans-abris dont je suis l'aumônier a acquis une propriété sur la rue du Trizac. Ils ont invité le voisinage à un brunch afin de faire connaissance. Personne ne s'est présenté. Peut-être avons-nous commis une maladresse sans le savoir. Vous connaissez tout le monde. Que nous suggérez-vous pour corriger le tir?

Le pasteur laisse une plume de fumée grisâtre s'échapper vers le plafond pendant que son cerveau figole une réplique.

— Je ne peux répondre à la place de mes citoyens. J'imagine que la plupart — des professionnels qui travaillent de longues heures — profitent de la fin de semaine pour rester tranquille à la maison et jouir de leurs biens chèrement acquis.

Dom Pérignon lance une première salve.

— Ils quittent pourtant leur nid douillet pour aller à l'église. Et à moins que je ne me trompe, riches et pauvres ont besoin de manger.

Le révérend aime les jeux d'échecs. À lui maintenant d'avancer une première pièce.

— Et tous mangeront à leur faim. Mon souhait le plus cher.

Dom Pérignon le force à s'emparer de son pion.

— Mais pas à la même table. Exact?

— Je suis un réaliste, monsieur Ouibert, pas un utopiste. Pour dire les choses simplement, je ne crois pas à la cohabitation. Seulement à la coexistence. Les poules et les renards ne peuvent cohabiter. Seulement coexister. Protéger les uns, c'est protéger les autres.

Dom Pérignon se lève et prend congé.

— J'aime votre métaphore. Facile de comprendre à quelle enseigne vous logez.

Le révérend Bowlen l'accompagne vers la sortie.

— J'espère vous revoir bientôt. J'ai apprécié votre franchise.

— Je n'y manquerai pas. Nous sommes pratiquement voisins.

Quand le renard se met à prêcher, prends garde à ta poule.

Proverbe Basque

XXVIII

Avons-nous construit un château de cartes? Pierre se pose la question, pendant que Charlotte rage dans sa verrière et que le stratège en relations publiques, enfoncé dans une bergère, cherche des solutions à proposer. Dehors, Chicane ratisse les alentours du Cap Blanc avec deux membres d'équipage. Elle espère trouver Cam avant qu'il ne soit ivre mort.

Porté disparu depuis la matinée, Dom Pérignon réapparaît enfin.

— Qu'est-ce que tu foutais? grogne Pierre.

— Visite paroissiale. Très éclairante. On ne veut pas des renards parce qu'ils ne peuvent cohabiter avec les poules, m'a expliqué le révérend Bowlen. Un message qu'il a porté du haut de sa chaire. Les ouailles ont suivi le coq.

Charlotte sait maintenant où diriger sa colère.

— *Fucking asshole!*

Cette révélation donne une idée au stratège.

— Il a peur de perdre la main sur ses brebis. Je me souviens d'un cas récent aux États-Unis où une émission de télé devenue très populaire jouait à l'heure de la messe. Constatant une baisse marquée des fidèles, le clergé a porté plainte auprès du diffuseur, qui n'a pas bronché.

Pierre répond d'un sarcasme.

— On les frappe en plein front avec une reprise des *Belles Histoires des pays d'en haut*.

Le stratège élabore.

— Concours de popularité. On refait un brunch, cette fois avec une personnalité publique bien en vue. Un chanteur, une actrice. M'en balance. Quelqu'un qui plaît à un large auditoire. Une figure sans reproches, établie depuis longtemps.

Pierre lève les bras.

— Quelqu'un a le numéro de téléphone de Jésus?

Le visage de Charlotte passe soudainement de l'ombre à la lumière.

— Je l'ai.

Des traces de pas asymétriques s'enfoncent dans la neige. Chicane soupire en apercevant la fumée blanche qui émane d'un tipi bricolé à la hâte. Des éclats de bois embrasés dansent comme des lucioles.

Elle donne trente dollars à ses accompagnateurs pour héler un taxi, avant de s'approcher du bivouac.

Sa voix est impérative.

— Montre!

Cam lève la bouteille de Glenfiddich coincée entre ses jambes. La moitié du liquide a disparu, ce qui n'aidera pas la conversation. Le dos appuyé sur une planche, il regarde la grève sans la voir. Sa tête vacille comme si son cou ne pouvait plus la porter.

— Fous-moi la paix.

— Fais une croix là-dessus. J'partirai pas sans toi.

Cam parle avec la lenteur d'un mourant.

— Travail de merde, vie de merde. T'as jamais pensé à faire autre chose?

Chicane n'a pas vu venir le coup. Elle cherche un endroit où poser les yeux.

— Tous les matins. Tous les câlices de matin.

— Pourquoi tu continues?

— Demande-le à mon psy. L'entrepreneur général accostera dans deux semaines avec ses hommes et sa roulotte d'outils. Il aura besoin de bras supplémentaires. Faudra sélectionner tes joueurs.

— J'espère que t'as pris une photo de moi dans cette maison de cul. Parce que tu m'y reverras plus.

Peut pas le blâmer, se dit Chicane. Peut pas abandonner non plus.

— Cette maison de cul, dans cette rue de cul, avec ces gens de cul, ne te mérite pas. On va aider ces païens à voir la lumière.

Il ne peut se douter à quel point elle pense ce qu'elle dit.

* * *

Charlotte ne lui avait pas parlé depuis les années 90. À l'époque, l'illustre inconnu aurait volontiers offert un rein pour lui sauver la vie. Aujourd'hui, le roi de l'épouvante était contraint à un horaire réglé au quart de tour.

Il aura sans doute oublié Charlotte Barton, mais pas son homonyme. Anthony Norton faisait un pied de nez aux hommes du temps qui jugeaient les femmes trop sensibles pour pratiquer une écriture scabreuse.

Souvent, souvent pas. Il n'y a qu'une façon de le savoir. Elle repêche le numéro de téléphone confidentiel enfoui dans une boîte à souliers et compose les dix chiffres sur son cellulaire. Pas de réponse ni de boîte vocale.

Une autre idée folle, torpillée par le fond. Comment a-t-elle pu croire un seul instant qu'un homme de son envergure prendrait l'appel?

Elle disparaît dans la cuisine à la recherche de sa valeur refuge: un morceau de chocolat. Cinq minutes plus tard, la sonnerie de son portable résonne dans la verrière.

— *Anthony, it's Stephen. Sorry I missed your call. So great to hear from you. It's been way too long. How are you?*

Le papotage dure une vingtaine de minutes. Elle en vient au fait et explique la raison de son appel, puis s'arrête et prend une gorgée d'eau pour calmer ses nerfs avant de lui demander une faveur qu'il accepte avec enthousiasme. On règle ensuite la logistique et discute des endroits à voir pour agrémenter son séjour.

Après avoir raccroché et regagné l'usage de ses jambes, elle remplit un verre de scotch, sans glaçons.

— *Holy shit!*

Le coup est fumant. Une conversation s'élabore dans son esprit.

Château Frontenac, heure du thé.

— En fin de semaine? Désolé... Peux pas. De la visite... Un ami... Stephen... Stephen qui? King... Stephen King... Évidemment, LE Stephen King. Y en a-t-il d'autres?

Sa rencontre fortuite avec l'auteur avait eu lieu au début des années 70, en Caroline du Sud. Le responsable de l'atelier avait demandé à Charlotte d'animer une session de *creative writing*. Elle avait déjà quatre romans à succès derrière la cravate et un autre allait bientôt sortir.

En fin de journée, elle avait décliné l'offre du professeur de se joindre au groupe pour le souper, préférant la solitude aux étudiants qui cherchent à se faire valoir.

Ils s'étaient croisés par hasard au bar de l'hôtel et avaient longuement échangé. Après quelques verres, Stephen avait ouvert son jeu. Trois manuscrits, trois prises au bâton. Il léchait encore ses plaies, remettant en question son avenir de romancier. L'argent ne poussait pas dans les arbres et il fallait subvenir aux besoins de sa jeune famille. Charlotte avait insisté pour lire un bout de texte. D'abord, une demi-douzaine de lignes, puis des pages entières. Elle avait fini par dévorer un chapitre complet.

Sa manière directe de dire les choses ne date pas d'hier.

— Vous êtes un lâche si vous arrêtez.

Le coup de pied au cul avait porté.

* * *

Sur les conseils d'un avocat, le groupe de citoyens de la rue du Trizac organise un comité de surveillance dont l'objectif est de prendre en défaut n'importe qui sur n'importe quoi, pour autant qu'il soit associé à la Maison Camag.

Un président d'entreprise à la retraite accepte la mission. Il s'autoproclame chef de brigade et recrute deux femmes à qui il apprend l'art de manipuler discrètement la caméra d'un cellulaire.

Berthilde et Zelma ne feraient pas de mal à une mouche. Naïves et bienveillantes, elles répondent présentes chaque fois qu'on demande des volontaires, que ce soit pour confectionner des tartes aux pommes servant à ramasser des sous pour l'église ou vendre des calendriers scouts. Leur grande bonté les rend vulnérables aux abus et les empêche parfois de repérer la couleuvre sous la pierre.

Mercredi 8 février, 7 h 30 du matin.

Temps nuageux. On prévoit une température maximale de -2 degrés en début d'après-midi.

Les rénovations vont bon train au 505 rue du Trizac. L'entrepreneur général multiplie les trajets entre ses quartiers — une roulotte garée dans le stationnement — et la résidence où une douzaine de travailleurs aidés par trois membres d'équipage déplacent des murs, passent des fils, tirent des joints et refont des planchers.

À trois maisons de là, dans un salon aux rideaux fermés, le chef de brigade délimite les zones de guet et prépare l'expédition.

— Discrétion absolue, mesdames. Assez près pour enregistrer les voix et prendre des images, assez loin pour ne pas être remarqué.

— Et que doit-on filmer au juste? redemande Zelma.

— Tout ce qui vous apparaît anormal.

2 h de l'après-midi.

Berthilde fait des allers-retours dans l'allée qui relie la rue du Trizac à sa voisine. Elle s'arrête de temps à autre devant un arbre dénudé pour admirer des feuilles qui n'existent plus. Sa façon à elle de se rendre invisible. Zelma couvre la rue principale. Elle marche lentement. Problème de hanche. Ses yeux scrutent le trottoir, comme si elle cherchait des craques à rapporter à la voirie municipale.

2 h 40 de l'après-midi.

Une autopatrouille s'immobilise devant la Maison Camag. Une seconde tourne à droite dans l'allée.

Reculon demande qu'on évacue la roulotte de l'entrepreneur. Il attend de la visite.

Un policier entre, suivi de Berthilde et de Zelma. L'autre flic ferme la marche. La seconde autopatrouille a déjà repris sa route.

Reculon invite le groupe à s'asseoir autour de la table. Il connaît la méthode pour l'avoir maintes fois utilisée. On commence par la manière douce, puis on serre la vis au besoin.

Il regarde les policiers. Celui adossé au mur pose la question.

— Voulez-vous porter plainte?

Le silence qui suit devient vite intolérable pour Zelma, qui imagine un scénario catastrophe.

— J'veux pas aller en prison!

Reculon joue sa partie.

— Nous ne porterons pas plainte, messieurs. Je préfère une entente à l'amiable.

Les deux agents prennent congé.

Reculon passe un appel sur son nouveau portable. Un membre de l'équipage apporte une cafetière et trois tasses. Un autre suit avec de la crème, des sachets de sucre et un panier de muffins.

Il se présente en distribuant les cafés.

— Mon nom est Adrien Beaupré. Tout le monde ici m'appelle Reculon. La raison vous paraîtra évidente, un jour ou l'autre. Né en plein bois, dans l'Abitibi. Je ne vous cacherai pas avoir connu les deux côtés d'une cellule de prison. Trafic d'armes. Aujourd'hui, je suis un homme libre et heureux.

Il montre la Maison Camag.

— Et bientôt comblé. Dans quelques semaines, moi et mes amis aurons la tête au sec et les pieds au chaud. Jouer aux cartes l'hiver et faire un jardin l'été. On n'en demande pas plus.

Berthilde en a assez entendu. Elle ouvre son sac à main et repêche le cellulaire du bout des doigts comme s'il s'agissait d'un mouchoir souillé, puis le dépose devant Reculon.

— Pourriez-vous détruire cet objet? Il n'y a plus de marteau à la maison depuis le décès de Seymour.

Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce, qui me charme
toujours et jamais ne me lasse.

Racine

XXIX

Premier baiser, première baise. Premier accrochage, première réconciliation. Aucune journée ne passe sans qu'il ne vive une première, petite ou grande. Pas question de louper celle de mardi prochain.

— C'est quoi le protocole pour la Saint-Valentin? demande Dom Pérignon.

Pierre grimace.

— Saint-Clinclin? De la grosse *bullshit*, si tu veux mon avis. Et tu as les deux pieds dedans, mon frère. Apporte-lui des fleurs, des chocolats et une carte. Peux pas te tromper.

— J'reconnais l'homme de cœur.

Pierre a depuis longtemps mis une croix sur ce genre d'évènement. Il préfère les gestes spontanés. Une histoire qu'il se raconte pour ne pas revisiter d'anciennes déchirures.

— Allume deux chandelles et regarde un film de Disney si tu veux t'arracher le cœur. La vie, c'est autre chose.

Le coup porte. Un bonheur aussi grand que le sien peut-il exister? Vingt-neuf ans de réclusion ont forcément embrouillé son jugement. Il n'a aucun repère en ce qui concerne la vie amoureuse. On le mènerait en bateau qu'il contemplerait la mer avec satisfaction jusqu'à l'échouage.

— Tu as raison. De la grosse *bullshit*.

Pierre se lève.

— T'as rien appris si tu écoutes la merde que je te sers. Grouille ton cul et réserve un bon restaurant. Demande à Charlotte. Achète-lui une alliance ou des boucles d'oreille.

Il indique la sortie.

— Grouille ton cul!

Dom Pérignon descend quatre à quatre les marches de l'escalier de secours et cogne à la porte de Charlotte. Elle a tôt fait de réaligner son cerveau et de régler la logistique. Le Saint-Antoine les accueillera avec une table d'hôte et une chambre. 1000 \$ d'acompte et 300 \$ de pourboire ont stimulé la créativité du propriétaire dont le commerce affiche complet depuis des semaines.

— Les fleurs seront livrées mardi, en matinée. Il vous reste trois jours pour choisir une carte et écrire un beau mot.

Charlotte revient au début de la conversation.

— De la grosse *bullshit*. C'est bien ce qu'il vous a dit?

— Texto.

Son cerveau fait quelques itérations avant de trouver une riposte appropriée.

— On va lui en servir.

* * *

Assise dans sa berçante, Chicane essaie de terminer le chapitre, mais Atticus pousse une patte contre son menton chaque fois qu'elle baisse la tête et descend les yeux sur *La Voleuse de livres*.

— Est-ce que je te dérange, moi, quand tu roupilles?

Il ronronne de bonheur.

Un message s'affiche sur son cellulaire. Trois cœurs, suivis d'un mot. Une invitation. « Souper de la Saint-Valentin chez moi à 18 h. Rien à apporter. Refus non accepté. La robe vous va à merveille. Charlotte »

— Merde!

Rien de plus bandant que de souligner la Saint-Valentin en tête-à-tête avec une femme de 72 ans.

Parlant de bandage, il fait quoi ce crétin de Brindamour? se demande-t-elle.

Le Belley se remplit à chaque fin de journée de ses réguliers qui considèrent le bar comme une deuxième maison. Pierre fréquente l'endroit parce que Guylaine, la barmaid, lui plaît et qu'on ignore qui il est. Ou plutôt, ce qu'il a. L'un définissant l'autre.

À sa gauche, un mythomane bien connu lui raconte avoir acheté une troisième résidence en Toscane. À sa droite, un extraterrestre qu'il n'a jamais vu à jeun cherche à le convaincre que la terre est plate et qu'Hollywood a fabriqué tous les alunissages. Il parlera bientôt du récent concert d'Elvis si personne ne l'arrête.

Deux choses le scotchent à son siège. Un verre de vin à peine entamé et une musique des années soixante-dix, savamment sélectionnée par Guylaine.

Son cellulaire vient à la rescousse alors qu'E.T. lui affirme avoir découvert l'Atlantide à partir d'un livre de géographie hérité de son grand-père.

Trois cœurs et deux lignes de texte. « Souper de la Saint-Valentin chez moi à 18 h. Rien à apporter. Refus non accepté. Portez un beau plumage. Charlotte »

* * *

Quoi offrir à une femme qui a tout et ne demande rien? Une écharpe ou une bouteille de scotch, se résout Chicane en arpentant la Place Ste-Foy. Valeur sûre, aussi emballante qu'un café en poudre.

En route vers la boutique Zara, elle balaie d'un œil rapide le nouvel arrivage de souliers au magasin Browns, s'arrête aux toilettes, puis revient sur ses pas et passe devant la Maison Birks. C'est alors qu'elle l'aperçoit, le nez collé à un présentoir.

Son cœur n'a jamais coulé si vite et tombé si bas. Elle fait demi-tour, prend la droite, puis la gauche et de nouveau la droite. La direction est sans importance. Seule compte la distance qui la sépare de lui.

Une fois assise sur un banc, elle se frappe le front de la main.

— Idiote!

Tout s'explique. Son absence, sa froideur. Il a rencontré une femme.

— Contentée pour lui.

À la foutaise s'ajoutent les plaidoiries.

— Ça n'aurait pas marché de toute façon. J'suis trop abîmée, et il est trop...

Elle se remet à marcher. « ... beau, grand, intelligent, sophistiqué,... »

Scotch. Le choix du cadeau maintenant s'impose. Elle en verra le fond avant la fin de cette foutue soirée.

Coup de dé, se dit Pierre en empochant la boîte bleue azure. Charlotte a sans doute tous les Montblanc de la terre. La vendeuse affirme que la couleur bourgogne vient tout juste d'être ajoutée à la collection.

* * *

Éblouissante robe de couleur crème, agrémentée d'un lierre brodé vert amande qui monte en spirale jusqu'à l'épaule.

La glace montre une image splendide qu'elle s'interdit de voir.

— J'ai une gueule à faire peur.

Il n'y a pas si longtemps, Charlotte aurait envoyé « son chauffeur » qui l'aurait accueillie dans sa Bentley marine. Elle aurait pris place à l'avant pour regarder à la dérobée ses mains en les imaginant parcourir son corps. Aujourd'hui, elle accumulera les cul sec, assise devant une femme de vingt ans son aînée.

Une bouteille de Fireball rejoint le scotch. Puis une brosse à dents, au cas où.

Dans la rue, un taxi attend.

— Tu m'étourdis.

Pierre écoute Dom Pérignon, qui déblatère au téléphone des scénarios invraisemblables.

— Je la sens anxieuse depuis ce matin. Elle va m'annoncer son départ. Ou plutôt le mien. J'peux revenir chez toi, temporairement?

— Elle ne sait peut-être pas quel déshabillé choisir. Ou elle hésite entre le fouet et les menottes.

— *Shit!* Bouge pas.

Pierre entend des mains qui fouillent dans un tiroir.

— J'ai trouvé tes clés.

Le crétin aura une soirée et une nuit de rêve pendant qu'il boira jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il essaie une dernière fois de le ramener sur terre.

— Tu n'as pas à donner ton chien au voisin parce qu'il a perdu le sien. Tu l'aimes, elle t'aime, vous vous aimez. Pas besoin de conjuguer le verbe au plus-que-parfait pour le comprendre. T'as les pieds sur du béton armé. Au lieu de perdre ton temps en t'imaginant couler comme une pierre, planifie un voyage en République tchèque ou achète un lit d'eau et amuse-toi à faire des vagues.

Il regarde sa montre.

— Faut que je te laisse.

Pierre disparaît à nouveau dans son *walk-in*. Troisième changement vestimentaire en une heure.



JOYEUSE SAINT-VALENTIN

COGNEZ ET LA BOBINETTE CHERRA.

Chicane lit la note collée sur la porte avant de frapper. Une première surprise l'attend.

— Bonsoir, mademoiselle Khan.

Habit et veston noirs, chemise, nœud papillon et gants d'un blanc immaculé. Bien rasé et peigné. Reculon ressemble au majordome de la série télévisée *Downtown Abbey*.

Il tend une main.

— Votre manteau, je vous prie.

Chicane le regarde, stupéfaite. Elle porte une main à sa bouche, pour ne pas perdre ce qui lui reste de souffle.

Paillasson se tient au garde-à-vous devant la verrière. Le Capitaine Cam sort de la cuisine, flanqué de deux membres d'équipage. Tous vêtus de la même manière.

Elle ferme les yeux. Des images se bousculent. 1992, première rencontre avec Cam, ivre mort dans une allée, sale comme un cochon. Habillement croûté, mains noires, jointures ensanglantées, visage enflé par l'alcool. Incapable de se tenir debout. 1995, Paillasson. Ventru, cheveux ébouriffés. Bretelles rouges, histoires abracadabrantes, yeux tuméfiés par

les coups poing. Même année, Reculon. À l'époque, il marchait de l'avant. Incroyablement intelligent, plein de souffrance.

Elle a toujours abordé son travail avec humilité et lucidité. Un itinérant a plus de chance de se faire abattre par un policier ou un membre de gang de rues que de s'en sortir. Et voilà que ces hommes sans avenir, ces parias de la société, se présentent devant elle comme de valeureux chevaliers.

Elle aurait voulu sourire. Rire, même. Mais l'émotion reste trop grande pour être contenue. Elle renifle, puis s'essuie les yeux.

— J'ai rien fait, j'vous jure, s'écrie Paillasson, craignant le blâme. J'ai même pas parlé. Cam reprend les rênes.

— Le préposé à la verrière va s'occuper de vous.

Reculon signale à Paillasson de s'approcher. Il lui offre son bras.

Près du fauteuil, une carte attend son invitée.

« Je ne vous accompagnerai pas ce soir. Ne vous inquiétez pas, vous serez en bonne compagnie. Bonne Saint-Valentin. Charlotte »

Un membre d'équipage lui demande ce qu'elle veut pour boire pendant qu'un autre sélectionne une musique d'ambiance.

* * *

Devant le miroir se tient Pierre Brindamour. Corps svelte, dentition parfaite, coiffure poivre et sel abondante qui ajoute à sa belle gueule. Son costume gris cendré acheté à fort prix chez Brunello Cucinelli de New York, lui va à merveille.

Beau décor de scène pour un roi sans habit qui donnera une autre performance cousue de faux-semblants. Semblant d'être heureux, d'avoir faim et soif, d'apprécier le moment. Après deux heures de prestation, il se dira fatigué et s'excusera avant de regagner son trou.

Il aurait préféré regarder une connerie à la télé. Un film accompagné d'une bouteille de vodka capable d'engourdir le mal. Dans son monde idéal, cette soirée, il la passerait avec la vendeuse de biscuits dans un restaurant de la ville où ils s'échangeraient des mots doux cachés derrière les sarcasmes et les railleries dont ils ont fait leur spécialité. Plus tard, ils finiraient dans sa chambre en s'endormant entortillés l'un à l'autre, après avoir baisé comme

des bêtes. Le lendemain, il préparerait le petit déjeuner pendant qu'elle traîne au lit. En après-midi, ils feraient un détour chez elle pour nourrir son chat et ramasser sa brosse à dents. De retour, ils improviseraient un souper, puis boufferaient à la chandelle. Il la contemplerait, souriante et délicieuse, admirant ses courbes dissimulées sous une de ses chemises piquées dans sa garde-robe. Repus et satisfaits, ils retrouveraient sa couche et fusionneraient à nouveau jusqu'au petit matin.

Ne jamais confondre rêve et réalité. Pierre Brindamour a fini par le comprendre. L'aveuglement volontaire explique en grande partie ses échecs amoureux. Ne voit que celui qui veut bien voir. Aujourd'hui, il s'en tient aux faits, et les faits disent que cette femme ne s'intéresse pas à lui.

Il ferme la porte, descend les deux étages par l'escalier de secours, redresse l'échine, se fabrique un sourire et cogne.

Cam ouvre.

— Bonsoir, monsieur Brindamour.

— J'savais pas que Charlotte avait un amant, rétorque Pierre, surpris par le personnage devant lui.

— On s'exerce à cuisiner et à devenir présentable.

Pierre remarque les atours du capitaine.

— Très élégant. À couper le souffle.

— Inutile d'essayer. Vous ne finirez pas dans mon lit.

Il le laisse au soin de Reculon avant de se rendre dans la verrière où Chicane savoure un Fireball en feuilletant un album consacré au peintre Botticelli.

— Votre Valentin est arrivé, rapporte Cam.

Elle lève les yeux.

— Mon quoi?

Le choc n'aurait pas été moindre s'il lui avait annoncé la venue du Christ. Elle cherche à assembler les morceaux lorsque sur le seuil, un homme magnifique la regarde, tout aussi étonné. Un parfum au bois de santal parvient à son nez et l'ensorcelle. Ses organes se tordent, ses orteils se cambrent. Elle respire à peine.

Cam invente les présentations.

— Mademoiselle Chicane Valentine, monsieur Pierre Valentin.

Quelle que soit la célébrité du poussin, il n'ira jamais danser au festival des éperviers.

Quai D'Orsay Kuva

XXX

9 h 20 du matin.

Pierre enfle un t-shirt et un bas de pyjama avant de se rendre à la cuisine. Une fois la cafetière en marche, il récupère ses journaux et s'assoit dans la verrière. Trois pages suffisent à le renvoyer entre les bras de Morphée.

Après avoir cogné à la porte du bout des doigts, Dom Pérignon entre et le trouve affalé dans sa bergère. Une traînée de bave s'écoule à la commissure de ses lèvres entrouvertes. La bouteille de vodka n'est pas en vue. Vidée dans sa chambre, pense-t-il en enlevant son parka.

L'odeur du café frais l'amène à la cuisine. Il remplit une tasse et revient s'asseoir à côté de son homme, qui n'a pas bougé d'un poil. Pierre se réveille lorsqu'on lui touche l'épaule.

— Prends. Ça va redémarrer ton cerveau.

— Qu'est-ce que tu fais ici? Elle t'a foutu à la porte?

— Cinq textos et trois appels sans réponse. Je m'inquiétais. Tu t'es soulé dur, hier soir.

— Complètement dans le champ.

Dom Pérignon secoue la tête.

— Tu sens tellement le fond de tonne que ça lève le cœur.

Pierre ignorait que l'odeur d'un homme ayant baisé toute la nuit évoquait le fond de tonne.

— Ah! Bon.

Dom Pérignon prend son air de moine.

— L'alcool ne règle rien.

Puis redevient l'amoureux qui souhaite à son meilleur ami un bonheur aussi grand que le sien.

— Quelque part dehors, une femme extraordinaire t'attend. J'le sens. Tiens le coup.

— Ah bon... souffle Pierre en avalant une première gorgée. Et elle ressemble à quoi?

— À ce que tu veux.

— J'la prendrais petite, cheveux noirs, avec des yeux en amande.

— Comme tu veux.

— Et les seins, je peux les choisir?

Une porte grince. Des pas suivent. Chicane se présente dans la verrière, vêtue d'une chemise Lacoste qui lui descend aux genoux.

Dom Pérignon cherche à s'excuser, mais les mots ne viennent pas. Chicane est tout aussi étonnée de le voir, pour des raisons bien différentes.

— Elle t'a foutu à la porte?

— Y a du café dans la cuisine, enchaîne Pierre. Faudrait lui en apporter un avec deux aspirines.

* * *

À l'aube de ses 70 ans, Stephen King estime qu'il lui faut ratisser moins large. Québec traînait au fond de sa liste des endroits à visiter avant de passer l'arme à gauche. En plus de revoir une amie dont le rôle avait été déterminant dans son parcours, ce petit séjour à Québec lui donnera l'occasion d'explorer la ville la plus européenne du continent.

Charlotte arpente la salle des pas perdus en se demandant ce qu'elle lui dira. Leur dernière rencontre date des années 80. Son petit démon intérieur ne la lâche pas d'une semelle. « Il ne te connaît pas. Pourquoi a-t-il accepté? » Elle l'avait coincé en jouant la carte du passé. Il avait répondu tout en finesse. Ses conseils n'avaient pas été aussi importants qu'il le prétendait.

Des fleurs pour Tabitha et une boîte de stylos pour Stephen, qui a l'habitude de les perdre. Maigres offrandes à des dieux sacrés, alors qu'on annonce l'arrivée du vol de Delta Airlines en provenance de JFK.

Vingt minutes passent lorsqu'elle aperçoit un homme et une femme accompagnée d'un membre de la sécurité aéroportuaire. Elle envoie un message à sa troupe avant d'aller à leur rencontre. « *The eagle has landed*. Je vous attends chez moi à 18 h 30. Soyez ponctuels ».

Pierre, Chicane, Dom Pérignon et l'agent immobilier arrivent ensemble chez Charlotte. On prendra un verre en l'honneur de l'invité surprise. Un écrivain célèbre à travers le monde, paraît-il. Et capable de baragouiner le français.

Les King n'aiment pas le flafla. La bouffe se limite à quelques crudités et de petites bouchées sur une table de coin, près d'une glacière remplie de bières.

Stephen tient à s'excuser pour la façon dont il massacre la langue de Molière. Chicane et Charlotte disparaissent dans la verrière en compagnie de Tabitha.

Les conversations s'arrêtent lorsqu'on cogne à la porte. Cam, appuyé sur sa canne dominée par un pommeau au crâne de corbeau, se présente, vêtu d'une cape et d'un veston-cravate. Reculon porte un col roulé noir et des pantalons gris.

Stephen est emporté par ces deux personnages singuliers. L'homme dont la condition médicale l'empêche de marcher comme tout le monde devient son point de mire. Un calepin apparaît. Il veut tout savoir de cette bête étrange. À sa demande, on arrange une visite au Bunker, le lendemain matin. Charlotte, Tabitha et Chicane iront déjeuner dans le Vieux. Tous se rejoindront à la maison Camag à l'heure du midi, où attendra l'équipage. Ils réviseront ensuite le plan de match avec le conseiller en communication.

Au 744 rue du Trizac, le révérend Patrick Bowlen dort sans s'inquiéter. Plus rien ne bouge au 505 depuis que l'entrepreneur général a quitté les lieux. On remettra sous peu la maison en vente, se dit-il. Les renards retourneront dans leur tanière de la Basse-Ville et l'ordre naturel des choses sera restauré.

* * *

Mercredi avant l'aube. Quelqu'un glisse une carte énigmatique dans les boîtes aux lettres de la rue du Trizac. Le Capitaine Cam et son entourage récidivent en invitant le voisinage à déjeuner en compagnie d'un illustre écrivain.

Samedi soir. Charlotte dévoile « accidentellement » le nom de l’auteur en question à l’une des résidentes qui lui jure de garder le secret. Le jeu du téléphone commence dès qu’elle raccroche.

Fort de ses entrées dans les médias, le conseiller en communication refile le tuyau à trois journalistes de confiance, leur promettant une vingtaine de minutes seul à seul avec monsieur King. En contrepartie, il exige un droit de regard sur les articles avant publication afin de s’assurer que tous les points clés y seront présents.

Toutes les matinées du révérend Bowlen se ressemblent, sauf le dimanche où il se lève à la barre du jour pour préparer son sermon. Il montre un certain agacement lorsque sa femme l’informe qu’un homme demande à le voir.

Dom Pérignon prend les devants dès qu’il l’aperçoit descendre les marches de l’escalier.

— Désolé de vous importuner en ce jour du Seigneur. Je vous sais très occupé.

— J’ai toujours un peu de temps pour un collègue. Que puis-je?

La partie commence. Dom Pérignon avance une première pièce.

— Je ne vous apprendrai sans doute rien. Notre maison organise un déjeuner ce matin avec un invité de marque.

— Vous m’en voyez surpris.

— J’en serais étonné, rétorque Dom Pérignon au pasteur, reconnu pour son omniscience.

Vous pourriez venir serrer la main de monsieur Stephen King.

Bowlen n’en a rien à foutre. Une seule chose l’intéresse.

— Un dimanche. Je ne crois pas au hasard.

— Moi non plus.

Le révérend ouvre son jeu.

— Vous allez être bien seul. Dieu nous attend à onze heures pile.

Dom Pérignon ne bronche pas.

— Nous avons la foi. J’espère que vous vous joindrez à nous après la messe.

— N’y comptez pas.

* * *

Dimanche matin, 8 h, Maison Camag.

Cinq voitures se stationnent derrière la Bentley marine. Trois journalistes et deux photographes, tous sceptiques.

Avant même de franchir le seuil de la porte, le sénior du groupe demande à Charlotte, qui les accueille, ce que tout le monde cherche à savoir.

— Il est vraiment ici? J'veux dire, pas en virtuel.

— Entrez, hommes de peu de foi. Du café vous attend.

Au salon, Stephen a le nez plongé dans le *Globe and Mail* lorsque Charlotte se pointe.

— *You have visitors.*

L'auteur replie son journal et souhaite la bienvenue aux reporters dans un français compréhensible, bien que boiteux. Charlotte s'assoit près de lui. Elle traduira au besoin. Le conseiller en communication livre un message qu'il répétera à maintes reprises et de différentes manières. « La Maison Camag est heureuse de recevoir son premier invité de marque: le maître incontesté de l'horreur, Stephen King. »

Dans la cuisine, Tabitha King insiste pour participer au branle-bas. On se prépare à nourrir une centaine de convives. Il en viendra plus du double.

Le révérend Bowlen n'a pas l'habitude de sortir ses clés pour déverrouiller la porte de l'église. Le bedeau, chaque fois le devance. Un bout de papier posé sur le maître-autel explique son absence. « Me sens pas bien. Mortimer. » Une autre missive, courte et expéditive, va dans le même sens. « Pas là. Grace. », dit la servante de messe.

S'estimant au-dessus des petites tâches, le pasteur manifeste son agacement au marguillier qui entre derrière lui.

— J'ai dû ouvrir l'église.

— Vous avez pas reçu l'invitation à déjeuner? Paraît que Stephen King rend visite à la maison des sans-abris. Connais pas le monsieur. Ça doit être un député ou quelque chose du genre. Y a déjà une file qui monte jusqu'au trottoir.

— Prépare l'autel, grogne Bowlen avant de disparaître dans la sacristie.

L'entrevue terminée, les journalistes sortent du côté jardin tandis que du côté cour, une cohorte d'admirateurs traînant leur exemplaire favori fait le pied de grue. *Carrie, It, The Shining* et *Misery* sont parmi les plus populaires.

Sensible aux bonnes causes, l'écrivain accepte de bon gré la proposition de Charlotte que lui a refilé le conseiller en communication. Une petite note sous la signature. « Fier supporteur de la Maison Camag ».

11 h 5 du matin, église The New Sheppard.

Les yeux du révérend Bowlen balaient à nouveau la nef. Il n'en revient simplement pas. Quatorze personnes l'attendent, incluant le marguillier et son oie la plus fidèle, qui se targue de ne pas avoir manqué une messe en quarante ans. Du jamais vu, même au plus creux de la période estivale.

Il avait grossièrement sous-estimé les serviteurs du *diabolus*. Pécheur et faible de volonté, l'homme se laisse facilement distraire. On venait encore une fois d'en faire la démonstration.

Douze *antéapôtres* et un antéchrist caché sous des allures de moine. Leur présence dans sa rue n'était pas le fruit du hasard. Son père, le révérend Raymond Bowlen, l'avait prédit sur son lit de mort. Une sorte de révélation exacerbée par les fortes doses de médicaments. Dans son délire, il avait vu s'installer des loups déguisés en brebis, avec le malin à leur tête. Un malin prenant la forme d'un religieux.

À chaque siècle, sa lignée produisait un, parfois deux êtres d'exception. Victor Bowlen, le dernier en lice, datait de la Seconde Guerre. Il avait sauvé des juifs d'une mort certaine quelque part en Ukraine. On avait vissé une plaque à sa mémoire.

Son père n'avait pas l'étoffe des héros. Son grand-père non plus. Le devoir de succéder à son ancêtre lui revenait donc. Le ciel de son patelin en dépendait.

* * *

« *Le roi de l'horreur rend visite à la Maison Camag* », « *Stephen King à la Maison Camag* », « *La Maison Camag réussit un coup de maître* ».

Les journaux tracent un portrait dithyrambique de l'écrivain, qui a répondu avec candeur et générosité aux questions des reporters.

Charlotte reçoit des fleurs, gracieuseté du conseiller en communication. Sa façon à lui de la féliciter pour cet exploit hors du commun. Assis dans sa verrière, Pierre consulte l'article du *Soleil*. Chicane entreprend celui du *Devoir*.

Accoudé à sa table de travail, le révérend Bowlen se contente de survoler les grands titres. Il échappe un juron en apercevant une photo montrant la file qui attend devant la porte du 505. Le bedeau en tête de ligne, suivi des servants de messe. Les plus fidèles de sa paroisse comme les plus délinquants qui ne se pointent qu'aux grandes célébrations s'y sont retrouvés, exemplaires en main.

Le « King » du mal. *Diabolus* a bien choisi son pion. Mais qu'à cela ne tienne, la partie ne fait que commencer.

Au Bunker, on s'affaire à tout autre chose.

— J'étranglerai le premier qui pète de travers, avertit Cam. Nous serons des citoyens irréprochables, prêts à aider qui que ce soit pour quoi que ce soit. Est-ce clair?

L'équipage répond d'une seule voix.

— Oui, mon capitaine.

— J'veux inspecter chaque bagage. Pas question de remplir notre nouvelle maison de cochonneries. Est-ce clair?

— Oui, mon capitaine.

Seul Paillason garde le silence. Il ne saisit toujours pas le concept de déménagement.

— Qui va s'occuper du Bunker quand on sera pas là?

Cam perce l'abcès.

— Personne. On largue les amarres pour de bon.

Un vent de panique s'empare de Paille. Deux membres d'équipage parmi les plus costauds s'assoient à ses côtés. Défense futile contre un homme capable de coucher un buffle.

On n'abandonne pas un vieil ami, pense Paillason, qui considère le repaire comme un être vivant.

— J'reste avec notre Bunker. Y va s'ennuyer tout seul.

Chicane avait prévu le coup. La boîte vient directement de Suisse. « Pour Paillason. À utiliser en cas d'urgence », dit l'étiquette.

Cam ouvre le carton et sort une tablette.

— T'as déjà goûté à une KitKat à l'orange?

Dehors, Reculon discute avec deux policiers qu'il connaît bien.

— On veut pas de journalistes ni de fouilleurs de merde.

À deux coins de rue, un bélier mécanique attend. Il lui faudra deux jours pour transformer le cube de béton en gravats.

On ferait bien peu pour Dieu si le diable était mort.

Proverbe Ecossais

XXXI

Une partie du voisinage s'inquiète, l'autre se bidonne. Un étrange spectacle a lieu chaque jour dans la rue du Trizac. En milieu d'après-midi, on aperçoit deux individus avançant à pas de tortue. Le premier, un homme de bonne taille et aux cheveux ébouriffés, tient les mains du second qui marche, talons devant.

Le malin n'a pas le courage de se montrer, croit Bowlen en les voyant déambuler devant sa maison. Il envoie son message par le biais d'une pauvre mise en scène. L'imbécile qui recule symbolise son repli face à *diabolus*, caché sous les accoutrements de ce géant à tête ronde.

À la Maison Camag, les gestionnaires se rencontrent pour faire le bilan des trois premières semaines.

— *So far, so good*, rapporte Charlotte. Quelques grognements ici et là, mais pas de plaintes formelles. Toutes mes félicitations, à vous et à votre équipage, Capitaine Cam.

— Ça ne durera pas, pense le conseiller en communication. Les résidents gardent leur distance. Il faut absolument établir un pont, trouver une activité communautaire utile et visible.

Un expert expose les problèmes. Un bon expert présente des solutions.

— Il existe un endroit bien en vue où on cherche constamment des volontaires.

Personne ne pose la question. Il donne la réponse.

— L'église paroissiale.

Une bouffée de chaleur envahit le révérend lorsqu'il aperçoit le diable en personne cogner à sa porte. Dom Pérignon lui tend la main. Bowlen n'avait jamais remarqué à quel point elle irradie. On dirait un combustible.

— Bonjour voisin, nous désirons proposer nos services à titre de bénévoles.

Taire la peur et montrer de l'audace, se raconte le pasteur, persuadé que l'Évangile sera de son côté.

Un match dont il ne peut échapper commence. Le match de sa vie. À lui de jouer.

— Notre église ne diffère pas des autres, cher collègue. Il y a toujours de petits travaux qui traînent ici et là, faute de bras.

* * *

Ménage du printemps. Trois membres d'équipage entreprennent de balayer les trottoirs. Deux autres cognent aux portes et proposent de racler gratuitement leur gazon.

Reculon se pointe au 744 rue du Trizac, en fin de matinée.

— On vous envoie notre colosse, annonce-t-il au pasteur. Faut juste bien cerner les tâches à accomplir.

— J'peux-tu avoir une KitKat? demande Paillasson.

À demi effrayé par cette armoire à glace au comportement singulier, Bowlen hésite. Reculon perçoit le malaise.

— Notre Paille a peut-être la moitié d'une tête, mais il est doux comme un agneau et fort comme un ours.

Le révérend fera de la bête une arme, ou il sera dévoré par elle.

— Nous prenons toute l'aide que le bon Dieu veut bien nous accorder.

Reculon téléphone à la Maison Camag où un membre d'équipage vient le chercher. Paillasson disparaît dans la résidence. Bowlen lui offre une chaise. Paille le regarde tel un chien qui attend les ordres.

— Avez-vous soif ou faim?

— Avez-vous tu une KitKat?

Sa première impression se confirme. Une tête sans chauffeur. Il s'agit maintenant d'établir jusqu'où on peut le conduire.

— Aimez-vous la peinture?

— Beaucoup. Surtout après une KitKat.

Premier virage serré.

— Savez-vous ce qu'est un swastika?

— Cé tu une sorte de mouche?

— Une forme d'art.

Le révérend prend l'encyclopédie de la Seconde Guerre sur la table à café.

— Voici à quoi ça ressemble, dit-il en posant l'index sur une image. Beau, n'est-ce pas?

Paillason a le nez collé sur la page. Il trouverait beau un tas de merde si on le lui disait.

Bowlen pousse l'exercice.

— Vous aimeriez en dessiner un?

— Beaucoup.

Le pasteur l'assoit à la table de cuisine et lui remet une feuille blanche et un crayon. La première ébauche ne ressemble à rien. La deuxième non plus. La dixième est suffisamment reconnaissable pour faire scandale.

* * *

Après avoir déjeuné dans un restaurant de la Basse-Ville, ils se rendent à l'appartement de Chicane pour nourrir Atticus et arroser les plantes. Pierre remarque une autre peinture du maître Ordinaire. Un enfant qui se mire dans une flaque d'eau.

— On dirait une vraie. Tu collectionnes ses reproductions?

Atticus se frotte aux chevilles de Chicane.

— Nous avons plusieurs points en commun.

Le temps est venu de le lui dire. Il l'apprendra un jour ou l'autre.

— Faut qu'on se parle.

Pierre fige. Il ne s'y attendait pas. Pas de sitôt, en tout cas. Les choses allaient pourtant bien. Enfin, il le croyait. À tort. Cinéma en après-midi, souper chez Charlotte, jacuzzi sous une montagne de bulles en fin de soirée. « Faut qu'on se parle. » Elle avait un tout autre programme en tête.

Rester digne et contrôler la sortie, se dit Pierre avant de procéder à l'inventaire des biens laissés chez lui. Brosse à dents, brosse à cheveux, shampoing, quelques vêtements. Rien d'irremplaçable. Elle n'aura qu'à tout racheter. Demain, il prendra un aller simple vers la Martinique, là où on distille les meilleurs rhums au monde. Mais d'abord régler l'affaire. Il ne se laissera pas traire sans donner un coup de sabot.

— T'es bonne actrice, vendeuse de biscuits.

Son commentaire lui scie les jambes. Comment a-t-il deviné l'imposture? Elle ne cherche pas à savoir ni à s'excuser.

— Tu crois que ça me plait, cette double vie de merde?

Travailleuse sociale le jour, croqueuse d'hommes le soir. Personne ne lui a imposé ce style de vie.

— On t'a pas mis un révolver sur la tempe.

Elle ne permettra pas qu'on la juge ainsi.

— C'est sur la tienne que j'aimerais le mettre.

Il ramasse ses clés de voiture. Elle les lui arrache des mains.

— Pas question que tu partes! J'ai pas tué quelqu'un, crétin. Juste utilisé un pseudonyme.

Pierre écarquille les yeux.

— Parce qu'en plus, tu t'appelles pas Chi Khan?

Elle s'arrête.

— De quoi tu parles, double crétin?

— T'as pas fini de tourner autour du pot? Pas la première fois qu'on me largue. Je survivrai.

— Largué? Mais qui parle de largage?

Pierre disparaît dans la cuisine et ouvre le frigo.

— Trop tôt pour une bière. M'en fous. Ça calme les nerfs.

On finit par démêler les fils quelques minutes plus tard. C. Ordinaire se dévoile enfin. Des larmes de soulagement apparaissent de part et d'autre. Il la serre dans ses bras en chuchotant à son oreille.

— J'veux pas que tu partes.

— J'ai l'intention d'aller nulle part, triple crétin. Pas sans toi.

— Et comment dois-je t'appeler? demande finalement Pierre. Mademoiselle Ordinaire?

— Mon amour.

* * *

Les quatre swastikas noirs — deux de chaque côté de la nef — mesurent près de trois mètres chacun.

Le bedeau alerte Bowlen, qui se rend sur place. Horrifié, le pasteur s'affale sur le premier banc à sa portée et joint les mains.

— Oh! Mon Dieu. Mon Dieu.

Son aide garde le silence, attendant les ordres.

— Appelez la police. Et n'oubliez pas de sécuriser l'enregistreuse.

Deux ans auparavant, un informaticien avait gracieusement installé quatre caméras de surveillance à la suite d'une tentative d'effraction.

Trois autopatrouilles se pointent dans les minutes qui suivent. Armes au poing, ils fouillent l'église de fond en comble. Une fois l'endroit sécurisé, le bedeau apporte le magnétoscope dans la salle du *Sunday school* et le branche à la télé qui sert à évangéliser les petits. Il presse sur l'avance rapide. On assiste en accéléré à un lever de soleil. À sept heures douze, un type entre dans le champ de la caméra numéro deux. La lumière qui réfléchit sur sa salopette blanche crée un effet de halo. On dirait un spectre montant les marches du parvis. Il tient un pot de peinture dans une main et un rouleau muni d'un manche dans l'autre.

Deux policiers le reconnaissent immédiatement. Ils gardent le silence. Un troisième, trop con pour comprendre, ouvre sa grande gueule.

— C'est un des itinérants du Bunker.

— Peut-être pas, rétorque le sénior du groupe.

Le révérend tue dans l'œuf toute chance d'erreur sur la personne, alors que Paille déverrouille la porte.

— Il avait mes clés. Je lui faisais confiance.

Le policier responsable confisque l'appareil aussitôt le visionnement complété.

— On va emporter l'équipement au poste. Ne touchez à rien. Le photographe du légal sera bientôt ici. Vous pourrez ensuite contacter vos assurances et procéder au nettoyage.

À l'arrière de l'église, un technicien de TVA Nouvelles ajuste l'antenne parabolique sur le toit de son véhicule tandis qu'une journaliste met la touche finale à son maquillage.

Cam reçoit l'appel en fin d'avant-midi. Après une brève explication, on lui donne une heure pour amener Paillasson au poste. Il glisse une boîte de KitKat dans un sac à dos, informe Chicane, qui ira le rejoindre, et prend la route en compagnie du présumé vandale. Pierre s'occupe de dégouter un avocat.

Paillasson est au septième ciel. Une employée lui donne une barre de chocolat chaque fois qu'il tend la main. Dans la salle adjacente, un détective accompagné de deux policiers montre à Cam et Chicane une série de clichés prise sur les lieux, puis repasse la vidéo. Aucun doute sur l'individu. Un des flics monte le son. Paillasson sifflote allègrement en peignant de larges bandes qui dévient de leur trajectoire chaque fois qu'il rencontre une moulure ou un vitrail.

Cam serre les poings. Chicane s'écrie en pointant l'écran.

— On l'a piégé! Paille serait incapable de distinguer un symbole haineux d'une ligne double sur une autoroute.

Un des policiers pense la même chose. Il cherche une sortie de crise.

— Allez prendre un café dans la salle d'attente. On doit discuter. Ça ne sera pas long.

— De quoi faut-il parler? demande le détective à ses collègues une fois la porte refermée.

— On connaît le colosse. Le vrai Lenny dans *Des souris et des hommes*. Pas foutu de compter jusqu'à trois. Encore moins de planifier un coup comme celui-là.

— Y a pas de doute sur l'auteur, riposte le détective. On peut pas le libérer.

— Faut que les experts en informatique du Corpo valident la bande. Elle a peut-être été trafiquée. On sait jamais.

— Ça va prendre des semaines, s'insurge le détective.

— La justice doit suivre son cours, répond l'autre policier avec philosophie. Et de toute façon, il est trop gros pour disparaître.

* * *

À la fin de l'hiver 2015, une famille de rats laveurs installa ses pénates dans la cour arrière d'Ellroy Bird.

Se disant capable de relever tous les défis, pour autant qu'on lui fournisse les instructions, le notaire de profession éplucha la littérature et appliqua à la lettre les recettes de grand-mère grappillées çà et là sur des sites spécialisés. Après avoir déployé une quarantaine de planches à clous, déroulé un grillage sur trente mètres et étendu une concoction qui ruina le terrain, il brandit le drapeau blanc et appela un exterminateur à la rescousse. Le problème fut réglé en deux coups de cuiller à pot.

À l'heure des bilans, son épouse lui rappela que son entêtement avait coûté près de deux mille dollars, incluant la pose d'une haie et d'une nouvelle pelouse. Il avala sa pilule en jurant que jamais plus une bête, masquée ou non, ne l'humilierait. Et pour s'en assurer, il fit installer à grands frais un système de surveillance muni de huit caméras à haute résolution. Depuis, plus rien n'échappe à sa vigilance. Chaque soir, Ellroy s'enferme dans son bureau et regarde ses « nouvelles locales ». Il apprécie particulièrement les deux grands angles qui couvrent l'avant de la maison jusqu'à l'église, de l'autre côté de la rue.

C'est en repassant les événements du jour qu'il remarque une activité hors de l'ordinaire. Sur le trottoir d'en face, un homme en paletot discute avec un autre, vêtu d'une salopette. Il pointe une feuille de son index. Le swastika y apparaît avec une clarté surprenante. Ellroy accroche le coin de l'image avec sa souris, remonte le long de l'épaule du quidam et cadre sa bouille.

— *What the hell?*

Sa femme monte les marches quatre à quatre en entendant le juron.

Entre la mouche et l'homme, il n'y a que la distance d'un orgueil démesuré.

André Bay

XXXII

Le révérend Bowlen reporte les travaux de nettoyage au lundi suivant. Le racisme sera au cœur de son sermon et il n'y a pas de meilleur symbole pour dépeindre le sujet que des croix gammées peintes sur les murs d'un lieu saint.

De son abside, le pasteur regarde avec satisfaction ses ouailles qui traversent la nef en silence comme s'ils visitaient le musée de l'holocauste.

Après une longue attente, Bowlen s'approche du micro. Les premiers mots donneront le ton.

— Des soldats ont défoncé nos portes et souillé notre église. Comme Jésus, elle saigne sur sa croix.

Il frappe une première fois le lutrin de son poing.

— Mais elle ne mourra pas!

Des applaudissements spontanés se font entendre. Il n'essaie pas de les contenir.

Le sermon, transformé en plaidoyer contre l'intolérance, prolonge la messe au-delà de midi. Avant de lancer son « allez en paix », le révérend demande à l'auditoire de rester à leur place afin qu'il puisse se rendre à l'arrière pour donner à chacun une poignée de main compatissante.

La femme d'Ellroy Bird attend que le parvis se libère pour l'aborder. Le pasteur tente de rassurer sa paroissienne, visiblement ébranlée.

— Ne vous en faites pas, madame Bird. Notre église retrouvera sa pureté et son panache.

Elle remonte lentement la tête, plonge ses yeux dans les siens et lui pose une question qui le fait tomber de ses échasses.

— Vaut-il mieux un coupable libre ou un innocent en prison?

* * *

— Stephen King apporte un peu de distraction dans ma vie trop rangée, explique la femme d'Ellroy Bird à ses amies, qui ne comprennent toujours pas ce goût du macabre.

Grande admiratrice de l'auteur, elle possède tous ses livres, dont un exemplaire autographié obtenu lors de sa visite à la Maison Camag.

Elle avait rencontré dom Jacques Ouibert par la même occasion. Un saint homme au parcours singulier, rempli de bienveillance. Aujourd'hui, elle lui demandera conseil à propos d'un évènement qui pèse sur sa conscience et que le révérend Bowlen n'a fait qu'alourdir.

Dom Pérignon lui propose un tête-à-tête au Café Angéline, un endroit discret, loin de sa paroisse et de ses accointances.

Elle lui tend la main. Il bouscule l'usage en lui faisant la bise. Deux cafés arrivent. Dom Pérignon garde le silence, les yeux rivés sur cette femme en proie à un profond tiraillement.

Après avoir pris une première gorgée, replacé une mèche de cheveux et frotté son arcade sourcilière droite pendant un long moment, la femme d'Ellroy Bird se décide enfin. Elle dépose sur la table une clé de stockage contenant douze minutes d'une vidéo prise de la maison, puis envoie cette question qui la tarabuste depuis deux jours.

— Vaut-il mieux un coupable libre ou un innocent en prison?

L'épouse du révérend Bowlen attend qu'il termine son entretien téléphonique avec un journaliste du réseau CTV avant de cogner à sa porte. Quelqu'un patiente au salon.

Dom Pérignon se lève en l'apercevant.

— Désolé de vous importuner à nouveau, mon père. Je vous sais très occupé par cette histoire de vandalisme.

— Occupé et préoccupé, si je puis dire.

— On le serait à moins.

— Allons dans mes quartiers où nous aurons la paix.

Le révérend s’assoit derrière un bureau en érable massif, pousse sa paperasse de côté et croise les doigts sur le sous-main en cuir. Le ring attend les pugilistes. Il sonne la cloche.

— Que puis-je, mon cher moine?

Dom Pérignon appâte son opposant.

— Vaut-il mieux un coupable libre ou un innocent en prison?

Le pasteur avale un excès soudain de salive avant de répliquer.

— On m’a posé la même question pas plus tard qu’hier. Vous avez une réponse?

— Plus facile d’y répondre lorsqu’on peut distinguer la vérité du mensonge.

Bowlen se met à tourner autour de son adversaire, cherchant à déterminer d’où proviendra le prochain assaut.

— Vérité et mensonge. Parfois, les deux s’entremêlent. *Good people do bad things all the time*. On ignore pourquoi. La psyché humaine demeure un des grands mystères de la vie.

Ce qui restait de pitié dans le cœur de Dom Pérignon s’envole avec cette sornette qui ne veut rien dire. Il vise la mâchoire.

— Comment pouvez-vous dormir la nuit?

Le révérend esquive.

— En prenant une tisane au gingembre et en comptant jusqu’à cent. La plupart du temps, je tombe avant de me rendre à dix.

Dom Pérignon frappe de toutes ses forces.

— Utiliser un pauvre d’esprit pour arriver à vos fins. N’avez-vous pas le courage de vos actes?

Le coup, cette fois, porte. Le pauvre d’esprit dont il parle ne fait pas de doute. Bowlen tente de sortir du ring.

— M’insulter ainsi, dans ma propre demeure! Je ne permettrai pas.

Dom Pérignon le pousse dans les cordages.

— Et je ne permettrai pas qu’on condamne un innocent.

Le pasteur plante ses yeux dans ceux de Dom Pérignon. Il ne trouve pas la faille qu’entraîne le doute.

— Partez. Vous n’êtes plus le bienvenu.

Son invité lui tourne le dos et descend l’escalier.

— J’irai vous confesser dans le confort de votre cellule.

Bowlen se lève à son tour. Son ton de voix monte sous la panique.

— Pardonnez cette saute d’humeur. Revenez, je vous prie.

Dom Pérignon rebrousse chemin. Le pasteur extirpe un papier mouchoir de la boîte pour s’essuyer le front.

— J’ignorais que vous pouviez lire mon avenir, cher moine.

— Disons que j’ai vu quelque chose qui changera le cours de votre histoire.

Le stoïcisme qu’avait réussi à maintenir Bowlen s’estompe. Il demande confirmation.

— Et de quelle nature est cette chose?

— Une vidéo de douze minutes.

Bowlen reçoit le crochet en pleine gueule. Il ne s’en relèvera pas. Les négociations commencent.

— Cette chose, comme vous dites, vous l’avez en votre possession, je suppose?

Il lui montre la clé USB.

— Seulement un exemplaire. Je peux vous la laisser si vous désirez.

— Pas nécessaire. Vous avez toute ma confiance.

Le révérend change de tactique.

— Vous croyez au pardon?

Coup d’épée dans l’eau.

— Davantage à la justice.

Bowlen tente de sauver les meubles.

— Je suis persuadé que nous trouverons un terrain d’entente à la satisfaction de tous.

Dom Pérignon enfonce le glaive avant de redescendre au rez-de-chaussée.

— Aucun terrain d’entente possible, j’ai bien peur.

La vie, telle que l’ont connue trois générations de Bowlen, prendra fin dans les jours qui suivent.

— Dans ce cas, que me conseillez-vous?

— Péchés avoués est à moitié pardonné, dit-on. Vous avez jusqu’à demain seize heures pour faire amende honorable. En l’absence d’un *mea culpa* public, notre petite vidéo trouvera le chemin des médias.

* * *

Le révérend Bowlen choisit *Le Soleil* de Québec pour sa montée à l'échafaud. En retour de l'exclusivité, on lui promet un traitement impartial et pondéré.

L'entrevue a lieu dans son bureau. Deux journalistes se relaient pendant qu'un photographe croque sur le vif les larmes du pasteur, qui tente d'expliquer son geste.

— Moi qui ai prêché la tolérance depuis près de quarante ans, j'ai attisé la haine par une conduite inconsidérée dont je suis seul responsable. Je demande pardon à cet homme qui a agi de bonne foi et à tous ceux que j'ai pu blesser ou offenser.

Du même souffle, il annonce sa retraite dès qu'un remplaçant sera trouvé. Un troisième reporter contacte le 505 rue du Trizac pour obtenir des commentaires. Cam fait la lecture d'une déclaration concoctée par le conseiller en communication.

— Prônant l'inclusion et la tolérance, la Maison Camag ne désire pas porter plainte. Elle espère seulement que cet événement malheureux serve de réflexion sur les préjugés envers les plus vulnérables.

L'article paraît le lendemain matin. Les vanettes de TVA Nouvelles et de Radio-Canada se mettent aussitôt à sillonner la rue du Trizac, attrapant çà et là des résidents qui se disent surpris et choqués par le comportement de leur pasteur. Une femme, membre du défunt comité de citoyens contre la venue d'un refuge, effectue un retournement spectaculaire.

— La Maison Camag ne s'est pas établie ici par hasard. Y a pas plus inclusifs que nous.

L'amour est comme une plante grimpante qui se dessèche et meurt si elle n'a rien à enlacer.

Proverbe indien

XXXIII

Ils ont examiné chaque facette du problème et fouillé leur cœur jusqu'au trognon. Toutes les lumières sont au vert. La dernière urgence n'a fait que bousculer l'agenda.

Dom Pérignon se rend au condo de Pierre, entre dans la chambre des invités et s'agenouille sur le Prie-Dieu. Après un bref salut au Jésus grandeur nature, il installe son papier sur le repose-livre et compose le numéro. Il récite sa litanie dès qu'on décroche.

— Bonjour, père abbé, heureux d'entendre votre voix. Je prie tous les jours pour votre bien-être.

— Mettez-y plus d'ardeur. L'arthrite m'empêche de dormir.

— Je vais me marier à la basilique-cathédrale Notre-Dame dans deux semaines et j'aimerais que vous officiiez la cérémonie.

— Vous avez un talent pour surprendre. Pas très moine, mais toujours distrayant.

— Je me plie en quatre, écrasé par une montagne d'excuses. Le père de Véro — Véronique, ma future épouse — souffre de sclérose en plaques. Son souhait le plus cher est de reconduire sa fille à l'autel. Nous allons bientôt manquer de temps.

— En latin, *Vero* ça veut dire « en effet ». Un nom qui sied à la situation.

Dom Pérignon reste incapable de saisir que le père abbé se fout de sa gueule.

— J'admire votre sens aiguisé de l'étymologie. Acceptez-vous de nous marier?

— Je répondrai de la façon suivante. Si aujourd'hui le bon Dieu m'accordait une dernière grâce avant de me ramener auprès de lui, vous marier serait mon souhait. Avant cette

conversation, j'aurais opté pour la Bentley de votre ami. J'ai toujours eu un faible pour les voitures de luxe.

Dom Pérignon regarde le deuxième point sur sa liste.

— J'aimerais que nos frères y assistent. Transport et hébergement inclus. J'ai déjà dégoté un manoir de 35 chambres avec un crucifix dans la salle à manger. Vous en aurez l'exclusivité.

— Alléluia! réplique le père abbé. Des ouvriers doivent bientôt entreprendre la réfection de la toiture. J'attendais un signal divin pour confirmer la date. Une autre prière exaucée. J'ai un don.

— Vous pourrez explorer la ville, arpenter les lieux saints, faire un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré.

— Ça risque de vous coûter cher.

— Vous oubliez que je suis millionnaire.

Dom Pérignon se met à pleurer, sans savoir pourquoi.

— Ne vous inquiétez pas, mon père. Larmes de bonheur.

— Concentrez vos efforts sur la mission. Nous viendrons tous. Je ne sens plus mon arthrite tellement votre nouvelle me rend heureux. Un soulagement temporaire, j'en ai bien peur. Faudra me dénicher un salon de massage.

Dom Pérignon réalise qu'avant la fin du mois, le moine qu'il était n'existera plus.

— Vous allez me manquer, père abbé.

— Nous acceptons la visite des pécheurs. Vous serez toujours le bienvenu.

* * *

Tout le monde sur le pont. Ne reste que dix jours avant le mariage.

Cam et ses hommes finalisent un menu qui doit satisfaire quatre-vingt-deux personnes. Trois invités ont une allergie aux noix et un autre, au gluten. Dom Pérignon s'occupe de la logistique et des activités monastiques. Charlotte, aidée de Chicane, veille à la décoration.

Beaucoup de flafla pour rien, grogne Pierre en revenant de l'imprimerie avec des babioles en l'honneur du couple. J'sais pas pourquoi les gens se marient. Sans doute la façon qu'ont

les femmes d'assouvir leur rêve de petite fille. Je t'aime, tu m'aimes, on s'aime. Ça ne regarde personne, sauf les intéressés. Pourquoi en faire étalage? Partager son bonheur? *Bullshit.*

Charlotte l'attend au coin du boulevard René-Lévesque et de l'avenue Cartier. Son « chauffeur » doit l'amener à Cap-Rouge, chez un pâtissier de renom.

— On m'a donné carte blanche, dit-elle en prenant place dans la Bentley. Je pense à un gâteau à trois étages. Peut-être quatre.

— Une autre pyramide de Khéops, rétorque Pierre.

Charlotte se rend au marbre, bâton en main.

— Ce genre d'évènement ne vous plaît pas. Ça se voit.

— Bravo, Sherlock.

Elle pointe la première entrée à sa droite. Le ton est impératif.

— Stationnez-vous!

Pierre s'exécute. Un savon l'attend.

Elle se tourne vers lui aussitôt la voiture garée.

— Vous vous souvenez de notre première rencontre?

— Non.

— Vous m'aviez demandé si vous étiez un trou de cul.

— «Absolument. Parmi les meilleurs.» Pareille réponse ne s'oublie pas.

— J'ai changé d'avis, depuis. Vous êtes plutôt un récipient vide et ce qui arrive à votre ami vous rend terriblement jaloux.

Personne ne cogne aussi juste et aussi fort que Charlotte. Douleur instantanée appelant une riposte musclée qu'il n'ose verbaliser. Il frappe le volant de son poing. Elle ne s'en formalise pas. Le mal doit s'exprimer.

— Ça me désole de vous blesser ainsi. Difficile à croire, mais vrai.

Pierre redémarre.

— Je n'ai pas terminé. Vous ne vous sauvez pas. Pas cette fois.

Il coupe le moteur. Elle reprend.

— Au lieu d'envier le plat des autres, regardez ce qu'il y a dans votre assiette. Et mangez, bon sang! Faites-en une célébration. Votre célébration.

Une étincelle s'allume enfin.

— Vous croyez qu'elle...

— Je ne crois pas, monsieur Brindamour. Je sais.

* * *

— Au quatrième siècle de notre ère, saint Augustin, couché sous un figuier, exulte de joie en amorçant sa traversée initiatique. L'homme passe de pécheur — il avait succombé aux plaisirs de la chair — à Père de l'Église. On n'en demande pas tant à notre futur marié qui, dans une certaine mesure, fait le chemin inverse.

L'auditoire éclate de rire. Le père abbé enchaîne ses histoires, pendant que les invités s'installent dans la basilique-cathédrale Notre-Dame.

Le papotage s'arrête lorsqu'apparaît Dom Pérignon en compagnie de Pierre. Tous deux portent un smoking noir à bouton simple et un pantalon à galon de soie. Une chemise blanche au col rabattu assortie d'un nœud papillon complète l'ensemble.

Le père abbé les accueille près du maître-autel. Il pose un regard bienveillant sur son moine avant de se tourner vers l'assistance.

— Nous en avons échappé un, appelé par quelque chose de plus grand. L'amour. Un amour qui a pris naissance entre ces murs, un soir de Noël. Aujourd'hui, devant Dieu et vous tous, nous scellerons leur alliance.

Deux membres d'équipage reçoivent le signal. Ils ouvrent les grandes portes. Tous se lèvent lorsque la mariée se présente au bras de son père, vêtue d'une robe blanche évasée à courte traîne, pourvue d'un décolleté en forme de cœur épousant parfaitement sa poitrine. Le petit Nico suit derrière avec une boîte bleue enrubannée de blanc.

Une guitare résonne. Elle est rejointe par une magnifique voix de femme. La chanson de Marjo remplit l'espace.

♪
*S'il fallait qu'un jour
La vie t'arrache à moi
Qui consolerait mes peines
Où trouverais-je la joie*
♪

Dom Pérignon affiche un sourire à mille dollars. Pierre se balance de gauche à droite, cherchant à calmer ses nerfs.

Le père abbé écarte les bras.

— Mes frères et sœurs, nous sommes venus dans la maison du Seigneur pour cette célébration, accompagnant Jacques et Véronique en ce jour où ils désirent fonder leur propre maison. Cette heure est pour eux d'une particulière importance. Entourons-les de notre affectueuse amitié et de nos prières fraternelles.

Vingt minutes plus tard, il invite les futurs époux à échanger leurs vœux.

— Puisque vous êtes décidés à vous engager dans les liens du mariage en présence de Dieu et de son Église, donnez-vous la main et échangez vos consentements.

Les amoureux s'exécutent. Le père abbé les bénit.

— Souviens-toi de ces nouveaux époux, Jacques et Véronique. Tu les as conduits jusqu'à ce jour de leurs noces. Que ta grâce leur accorde une longue vie dans l'amour et la paix.

Il invite ensuite le meilleur ami du marié à prendre la parole. Pierre fait cul sec avec le verre d'eau du père abbé, essayant de dégager sa gorge nouée, puis s'approche du lutrin. Ses yeux balaièrent la salle avant de s'arrêter un moment sur Chicane, flanquée de Charlotte et d'Aleksy Matkowski.

Le préambule, qui se voulait humoristique, échappe à sa mémoire. Il plonge dans son texte en espérant qu'elle reconnaisse l'acrostiche.

Connais-toi toi-même.
Habite cette terre,
Immense et pleine.
Cultive son sol, respire son air.

Aime t'y recueillir.
Ne renie pas sa richesse,
Elle prépare ton avenir.
Viendra un jour une déesse,

Entrant dans ton cœur pour s'y installer.
Une parole susurrée à l'oreille,
exhultera la flamme oubliée.
Ta vie prendra alors une hauteur sans pareille.

Uni dans la promesse de l'autre,
Marqué d'un silence où les mains à jamais se nouent.

Épris d'une œuvre qui sera désormais vôtre,
Portez vos blasons, heureux époux.

Ouvrez grandes les fenêtres,
Un souffle frais prend racine.
Saluons les nouveaux maîtres,
En se rappelant qu'à l'origine,

Rien ne les appelait. L'une soignait, l'autre priait.

Pierre retourne s'asseoir, pendant qu'applaudit l'assemblée, appréciant ce qu'elle croit être un poème. Charlotte, Chicane et Matkowski entendent autre chose.

— Alors? demande Aleksy.

— Ne la bousculez pas, réplique Charlotte.

— Le « X » demeure une emmerde, réfléchit le maître à voix haute. À moins de parler de xylophone ou de xénophobie.

Le Mal, c'est ce qu'on ne peut se pardonner.

Marcel Jouhandeau

XXXIV

Des lisières de gazon exhalent un effluve printanier de pourriture qui sied bien au Cimetière Saint-Charles.

Chicane doit traverser le quartier des nantis parsemé de phallus en granit rose pour se rendre dans la banlieue où habite Betty Petty.

Elle balaie un reste de neige sur l'épaule de la pierre blanche avant de se pencher sur l'épithaphe. Les mots qu'elle y a gravés existent toujours.

— Salut, Betty Petty. Ça fait un bout. Y a pas mal de neuf depuis ma dernière visite.

Elle enlève ses mitaines et passe la main sur chaque lettre.

— Tu vas recevoir une cure de jeunesse. Un resurfaçage. Il ne restera que ton nom. En plus gros et en plus beau.

Chicane imagine les larmes.

— Pleure pas, Betty Petty. Je t'abandonne pas. Toi et moi, on va se retrouver là-haut. Promis, juré, craché. Prépare les cartes à jouer.

Elle se redresse, recule d'un pas et replace sa tuque.

— Maintenant la grande nouvelle. On m'a demandé en mariage. Tu te rends compte? À moi! Un gars à qui j'ai enfoncé un pied dans les couilles. J'suis folle de lui.

Ses mains disparaissent dans les poches de son manteau. Betty Petty voudra sûrement voir cette alliance qui n'existe toujours pas.

— Bouge pas. Je te l'amène.

Pierre l'attend dans le stationnement, un bouquet de fleurs à la main.

— Betty Petty va te recevoir.

Il n'est pas rare de voir un homme poser un genou au sol devant une pierre tombale. Personne n'en a jamais vu un se mettre à terre en face d'une femme, et ouvrir une petite boîte bleue pour lui offrir son cœur accompagné d'une bague, en prenant à témoin une inconnue morte il y a plus d'un siècle.

* * *

Le barman des Deux Solstices fait semblant de ne pas être surpris en apercevant Chicane franchir les portes de son commerce et prendre sa place habituelle. Il gardait le tabouret libre chaque dix-huitième jour du mois, au cas où. Elle ne s'était pas pointée depuis novembre dernier.

Le serveur lui apporte un premier Fireball.

— Ça fait un bout.

— Les choses ont changé.

Chicane attend d'être seule avant de poser la photographie de sa mère imaginaire sur le comptoir. Elle s'attarde sur son visage triste et déterminé, touche sa robe de soie fleurie, son *nón lá*, sa main qui tient une ombrelle.

— Bonjour, maman.

La première gorgée de whisky lui tire une grimace. Elle envoie pêle-mêle ses nouvelles.

— Je ne pleure plus, j'ai toujours mon chat et j'ai repris la peinture. Barbouilleuse internationale, tu sauras. Mon prof est un ancien communiste au nom imprononçable. Aleksy Matkowski. Je lui dois beaucoup. Et puis... je vais me marier.

Elle lève aussitôt la main.

— Tu n'es pas la seule à être surprise, crois-moi.

Elle lui parle de Pierre, de leur première rencontre et de cette lente transformation qu'apporte l'amour.

Le barman remplace son verre par un autre. Elle l'enfile d'une traite pour se donner du courage.

— J'regrette de t'en avoir voulu. J'avais besoin de quelqu'un sur qui frapper. Donner un enfant. J'peux pas imaginer ta douleur. J'peux pas.

Elle caresse le visage de sa mère.

— Pardonne-moi, maman.

Après s'être essuyé les yeux, elle dérive sur Dom Pérignon, un moine ayant troqué son dieu contre une pharmacienne, et qui veut se recycler comme aidant chez les itinérants schizophrènes. Puis Cam, l'homme qui a perdu une jambe en essayant de se tirer une balle au cœur.

— Lui et sa bande ont quitté la rue. Tu devrais voir leur maison. Un château. On y a célébré nos fiançailles, mercredi dernier. Charlotte — la femme écrivaine qui demeure dans l'immeuble de Pierre — va bientôt partir en croisière pour écrire son prochain roman. Le Capitaine Cam va l'accompagner. Il a jamais mis les pieds sur un navire. Un vrai, j'veux dire. Paraît qu'il a une âme de poète.

Le papotage se poursuit. À minuit, elle demande l'addition.

— J'vais revenir dans un mois. On va prendre une table. Je serai pas seule. Je serai plus jamais seule.

PARTIE II

**Influence des piliers judéo-chrétiens et sentiment d'imposture
dans la trame narrative et la construction psychologique des
personnages: le cas de *L'imposture*, de Georges Bernanos et de
Le trou dans le mur, de Michel Tremblay**

(recherche)

Introduction

Mon intérêt pour la religion et le syndrome de l'imposteur — un de ses nombreux produits dérivés — ne date pas d'hier.

Je me souviens, par exemple, de la visite annuelle du curé de la paroisse dans notre petite maison, sur la Côte-Nord. Il était reçu dans une demeure propre, par des parents propres, entourés d'enfants propres. Personnages de scène dans un musée de cire. Assis sur le grand sofa, le curé dans sa sainte posture, à sa gauche, mon père et ma mère, vissés sur des chaises droites, séparés d'un bon mètre afin d'afficher la distanciation charnelle prônée par l'Église. Nous, les petits, étions plantés comme des fleurs sur le tapis tarabiscoté.

Nous regardions, bouche bée, cet animal étrange vêtu de noir. Je ne me rappelle pas des mots échangés, seulement des longs silences qui arrêtaient le temps. Des pauses embarrassées, parce qu'il fallait rester humble et avoir honte de quelque chose sans trop savoir quoi au juste. Je revois les yeux fuyants de l'ecclésiastique et le sourire gêné de mon père, écoutant ma mère inventer des faux pas pour convaincre le saint homme que nous n'étions pas au-dessus de la mêlée.

L'imposture durait jusqu'à ce que le curé se rappelle soudainement que la route était longue et qu'il avait d'autres chats à fouetter. Nos masques retombaient dès qu'il était hors de portée. Des masques qui sauvaient la face.

Le « paraître » avant « l'être ». Une époque où la réussite était vue comme une herbe pécheresse qui pousse tout en orgueil, jurant avec le reste du gazon où rien ne dépasse.

Notre société a établi au fil du temps ses règles de fonctionnement, qui vont des plus évidentes, comme les lois et règlements, aux plus subtiles, comme les piliers judéo-chrétiens de péché, de culpabilité et d'expiation. Des leviers qui affectent encore aujourd'hui le quotidien de tous, y compris celui des écrivains.

C'est par le biais de deux œuvres, soit *L'imposture* de Georges Bernanos⁵, et *Le trou dans le mur* de Michel Tremblay⁶, que nous examinerons l'influence de la religion judéo-chrétienne dans la littérature et son lien avec le sentiment d'imposture. Le syndrome de l'imposteur, qu'alimentent les principes judéo-chrétiens de péché, de culpabilité et

⁵ George Bernanos, *L'imposture*, Montréal, La Bibliothèque électronique du Québec, 303 p.

⁶ Michel Tremblay, *Le trou dans le mur*, Montréal, Leméac/Acte Sud, 2006, 240 p.

d'expiation, forme l'assise sur laquelle repose l'un des thèmes majeurs de notre corpus, et du texte de la partie créative du présent mémoire.

Péché, Culpabilité, Expiation.

Dans sa forme la plus simple, le péché judéo-chrétien se définit comme la transgression par la pensée, la parole, l'action ou l'omission d'une loi religieuse ou divine. Cette notion de « mal » est transmise des parents aux enfants depuis des générations. Mais à lui seul, le péché a autant d'impact qu'une bombe sans détonateur. Il lui faut une amorce pour que le fautif prenne conscience du manquement et que s'opère la culpabilité, entraînant à son tour un mal-être qui engage la démarche vers l'expiation.

Syndrome de l'imposteur.

Le syndrome de l'imposteur (SI) — une variante de l'imposture au sens propre — consiste à nier tout accomplissement personnel. Les individus atteints du SI rejettent le mérite lié à leur labeur et en attribuent le succès à des éléments extérieurs tels que la chance, les relations privilégiées, les circonstances favorables et autres épiphénomènes. Ils se perçoivent comme des dupeurs, des arnaqueurs qui seront un jour ou l'autre démasqués. Pour plusieurs, la négation de leurs capacités personnelles trouve ses racines dans le système de valeurs judéo-chrétien qui alimente le sentiment non fondé de faute et entraîne l'individu vers un châtiment qui peut se rendre jusqu'à l'autodestruction.

On estime qu'environ 70 % de la population sera un jour ou l'autre affectée par ce syndrome, au moins une fois dans sa vie.⁷ C'est dire.

Une relation de cause à effet.

Le syndrome de l'imposteur est-il tributaire du cadre religieux, tel qu'on le connaît? La question se pose. Dans son livre *Culpabilité, péché, pardon*, l'auteur Bernard Marliangeas déclare que « d'une certaine façon, le christianisme est l'une des formes les plus culpabilisantes qui soient. »⁸ Freud, pour sa part, qualifie toute religion de névrose collective.

⁷ J. Sakulku, *The Impostor Phenomenon*. The Journal of Behavioral Science, Vol. 6 No. 1 (2011): IJBS (September) p. 75-97.

⁸ Bernard Marliangeas, *Culpabilité, péché, pardon*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2005, p. 52.

Nous explorerons plus loin le sujet en superposant l'arc narratif et les motivations des protagonistes de notre corpus avec ceux du volet création du mémoire. Chacune de ces œuvres s'inscrit dans une époque différente, ce qui ajoute à l'intérêt de notre sujet.

Depuis toujours, la production littéraire s'appuie sur les représentations antagonistes du bien et du mal. Entre ces deux pôles, l'auteur crée le mouvement, le drame sur lequel progresse l'intrigue. En introduction du collectif *L'obsession de la faute dans la littérature française*, Marie-Françoise Canérot avance qu'il n'y pas de littérature sans péché-culpabilité parce qu'« [ê]tre coupable, c'est être homme, et dire sa faute, c'est dire que l'on est homme. »⁹ De ce fait, la « littérature ne peut se passer de l'homme, donc de la faute. »¹⁰ « La vocation est la même pour chaque homme : être saint »¹¹, ajoute François Charron en citant l'écrivain et journaliste Jean Le Moyne.

Si les valeurs judéo-chrétiennes balisent la route des œuvres du corpus, le sentiment d'imposture en est le véhicule qui propulse l'histoire.

Il est intéressant de noter que la vaste majorité des œuvres littéraires concernées par notre sujet présentent l'imposture au premier degré, c'est-à-dire comme forme de tricherie qui sert à tromper l'autre en se faisant passer pour ce que l'on n'est pas. Peu de romans traitent de la fraude imaginée et intériorisée.

Dans son avant-propos, Arlette Bouloumié, responsable du collectif *L'imposture dans la littérature*, nous rappelle que la supercherie peut être perçue comme une valeur positive, puisque « relative à un ordre établi ou un idéal », et que si « la critique de la société implique la dénonciation de l'imposteur (...) cette satire utilise aussi, à l'époque romantique, la figure du contre-imposteur où le héros s'oppose à l'ordre perverti. »¹² Edmond Dantès (personnage de *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas) en est un bel exemple.

Le sentiment d'imposture chez les protagonistes de notre corpus se décline plutôt comme une main prise dans un engrenage et qui doit être coupée pour que survive le reste du corps.

⁹ Marie-Françoise Canérot, « Avant-propos » dans Marie-Françoise Canérot [dir.], *L'obsession de la faute dans la littérature française*, Poitiers (France), La licorne, 1990, p. 4.

¹⁰ *ibid.*, p. 4.

¹¹ François Charron, *L'obsession du mal, de Saint-Denys Garneau et la crise identitaire au Canada français*, Montréal, Éditions Les Herbes rouges, 2001, p. 213.

¹² Arlette Bouloumié, « Avant-propos » dans Arlette Bouloumié [dir.], *L'imposture dans la littérature*, Angers (France), Presses de l'Université d'Angers, 2011, p. 16.

Si les chemins empruntés varient, tous les ouvrages consultés¹³ suivent le même arc narratif basé sur les valeurs judéo-chrétiennes de péché-culpabilité-expiation.

Dans son livre *La culpabilité*¹⁴, Marc Oraison explique qu'après le sentiment de péché vient la culpabilité et de là, le besoin d'expiation : « Il [le personnage] doit subir une peine, une privation de quelque chose. Que ce soit d'ordre matériel, physique ou psychologique, cette perte de quelque chose doit être douloureuse, et en relation avec la divinité offensée. » Bref, pour que l'absolution soit rendue, la punition infligée à l'imposteur — vrai ou imaginé — doit être à la mesure de sa faute.

Georges Bernanos demeure intraitable sur ce point. Il signe des sentences de mort à ses protagonistes. Michel Tremblay, lui, leur offre une porte de sortie honorable.

¹³ Voir Oraison, Marliangeas, Métayer, dans *Bibliographie*.

¹⁴ Marc Oraison, *La culpabilité*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, p 83.

Chapitre 1 : Bernanos et Tremblay

Après avoir choisi notre thème, soit l'influence des piliers judéo-chrétiens et le sentiment d'imposture dans la trame narrative et la construction psychologique des personnages, nous nous sommes mis à la recherche d'œuvres littéraires, suivant deux critères, soit la pertinence du sujet et l'époque. Nous désirions maximiser les contrastes afin de montrer l'amplitude de la gamme sur laquelle se joue l'imposture, réelle ou imaginée.

L'imposture de Georges Bernanos présente un personnage camouflant une image contraire à sa profession. L'intrigue se passe en France, au cours des années 20. *Le trou dans le mur*, du québécois Michel Tremblay, met de l'avant des protagonistes hors normes (homosexuels, travestis, prostituées) qui, au contraire, affichent haut et fort leur imposture.

Deux époques, deux continents, deux façons de vivre le mensonge. De l'intérieur, comme l'abbé Cénabre qui cache la perte de sa foi, et de l'extérieur, comme les travestis de Tremblay qui se montrent sans vergogne.

Dans ce volet du mémoire, nous avons découpé notre corpus suivant différentes lignes: sociale, culturelle et religieuse, démontrant que, indépendamment du chemin emprunté, le point de départ, soit le sentiment de péché et de culpabilité, et d'arrivée, soit la recherche d'une forme de rédemption, demeurent les mêmes.

1.1 *L'Imposture*, de Georges Bernanos

Cénabre, un abbé bien installé dans le luxe et l'oisiveté, réalise que non seulement il ne croit pas en Dieu, mais qu'il n'y a jamais cru.

L'homme apprécie trop les avantages que lui procure sa situation pour démissionner. Il s'enferme alors dans un simulacre religieux et poursuit son imposture en feignant sa foi et en cumulant les fautes. Libéré des obligations ecclésiastiques qu'apporte une paroisse, l'abbé Cénabre se consacre à l'écriture et fréquente les salons littéraires de la droite catholique où il est tenu en haute estime par des gens qui incarnent le vice, la médiocrité et les ambitions masquées.

Le caractère calculateur apparaît tôt chez le jeune Cénabre. L'enfant est vite conscient de son passif familial (père alcoolique, grand-père en prison) et des possibilités que lui ouvre

son intelligence. Il ne désire pas devenir prêtre pour servir Dieu et son prochain, mais pour se servir lui-même.

Alors qu'il faisait ses classes au séminaire de Nancy, un abbé qui lui enseignait s'accusait d'éprouver pour cet élève, pourtant parmi les plus assidus, une grande répulsion.

« — Je crois qu'il n'aime pas, disait-il. IL NE S'AIME MÊME PAS... »¹⁵

Cénabre est admiré pour son œuvre d'historien par un public qu'il juge intellectuellement inférieur et qu'il ne se lasse jamais de ridiculiser :

[Il] doit à cette raillerie ses meilleures pages, les mieux venues, ses pages ailées. Comment ne l'ont-ils pas reconnu à ce signe éclatant? Ils reçoivent de lui la plus cruelle ironie. C'est peut-être que leur vanité met à haut prix la louange difficile, arrachée à un homme fort et seul, par la coalition des faibles.¹⁶

Ses admirateurs, qui prennent sa réserve hautaine et la dureté de ses discours pour de l'envergure spirituelle, ne saisissent pas combien il les méprise. Cénabre vivra ainsi en tenaille entre l'enfer qui le ronge et cet abîme collectif qu'il s'est construit en s'acoquinant avec des médiocres.

Après avoir prétendu un amour de Dieu pendant des années, une prise de conscience le mènera sur le chemin d'une irrépressible culpabilité. Il consultera en vain l'abbé Chevance, un vieil ami qui souffre à sa manière d'un profond sentiment d'imposture, se croyant indigne de son apostolat. Ne croyant plus au sacrement du pardon, la rédemption devient alors impossible.

À travers ce personnage, Bernanos dresse l'image d'une lutte, non pas entre Dieu et Satan, mais entre l'homme et ses démons intérieurs.

1.2 *Le trou dans le mur* de Michel Tremblay

François Laplante est un sexagénaire qui n'a plus de vie depuis longtemps. Sans relations ni amis, sa présence sur terre, d'une incroyable monotonie, a autant d'impact qu'une brise de passage.

¹⁵ George Bernanos, *L'imposture*, Montréal, La Bibliothèque électronique du Québec, p. 118.

¹⁶ *Ibid.*, p. 38

Son quotidien se trouve bouleversé le jour où, cherchant à meubler un dimanche après-midi d'ennui, il tombe sur quelque chose qui n'existe que pour lui: une porte.

Puis je la vis. Une petite et très vieille porte que je n'avais jamais vue auparavant s'élevait entre le Monument-National [et] l'immeuble qui le séparait du Montreal Pool Room, comme si un corridor avait été pratiqué entre les deux bâtisses, un couloir étroit qui menait peut-être à la cour arrière [...] — Alors quoi? Un escalier qui descendait à la cave et que je n'avais jamais vu?¹⁷

Après quelques hésitations, le héros du roman *Le trou dans le mur*, ouvre la porte, suit le corridor et prend l'escalier qui mène au sous-sol. Un étrange tableau l'attend. Des fantômes, tous d'anciens traîne-misère de la *Main* ayant vécu à l'époque où le quartier était encore à la mode, croupissent dans une taverne vaporeuse qui fait office de purgatoire. Prostituées, travestis et chanteuses de cabaret l'approchent. Ils doivent se confesser pour espérer accéder au paradis: celui des fantômes du théâtre, situé à l'étage supérieur.

De leur vivant, les protagonistes, tous enfants d'infortune, avaient tenté de s'extirper de leur milieu en s'inventant un personnage, une imposture. Aujourd'hui, ils portent leurs fautes comme on porte une croix.

Sans aveux, ils ne peuvent obtenir la rémission de leurs péchés et gagner leur ciel. En haut, « c'est l'avenir, la vie qui continue »¹⁸.

François deviendra confesseur. Il entendra les confidences d'une chanteuse ratée, d'un joueur de « ruine babin » miséreux, d'un comédien déchu, d'un travesti pathétique et du cruel bourreau qui les a expédiés dans cet entre-deux, avant d'y être lui-même envoyé.

Ce livre évoque avec adresse la question judéo-chrétienne de péché, de culpabilité et d'une rédemption qui passe nécessairement par l'expiation. Avec une empathie empreinte d'un certain fatalisme, l'auteur aborde la détresse de ceux qui n'ont pas eu ce petit coup de pouce de la vie et qui basculent dans la marge et l'imposture, avec tout ce que cela implique.

¹⁷ Michel Tremblay, *Le trou dans le mur*, Montréal, Leméac/Acte Sud, 2006, p. 27.

¹⁸ *Ibid.*, p. 38.

Chapitre 2 : Valeurs religieuses et sentiment d'imposture

Dès 1907, Freud¹⁹ opère un rapprochement entre les rituels privés de la névrose obsessionnelle et les rites religieux. Selon le psychanalyste, ces deux pratiques jouent le même rôle et visent le même objectif, soit de protéger l'individu contre l'angoisse en réprimant ou en renonçant à certaines forces pulsionnelles. Dans le contexte judéo-chrétien, ces forces, lorsqu'elles ne sont pas harnachées, conduisent au péché qui à son tour engendre une culpabilité et mène à la crainte du châtement. L'apaisement de l'angoisse passe par l'expiation qu'offre le sacrement de pénitence et de réconciliation.

Ancré depuis des siècles dans la psyché collective occidentale, le topique judéo-chrétien de péché, culpabilité et expiation reste une machine bien huilée qui à la fois rassure et inquiète ses adeptes, garantissant ainsi leur fidélité.

2.1 Valeurs religieuses.

2.1.1 Péché.

« Tu fais d'la peine au p'tit Jésus. » Un reproche maintes fois entendu par des générations d'enfants lorsqu'ils dérogeaient aux règles établies par les adultes. Inconcevable aujourd'hui, monnaie courante il n'y a pas si longtemps.

Cette réprimande d'apparence bénigne cultivait déjà dans l'esprit des tout-petits les principes judéo-chrétiens de péché et de culpabilité, dont l'expiation constituait la seule porte de sortie.

Mais avant de poursuivre, établissons d'abord nos fondamentaux.

Origine.

Le péché originel, tel que le définit la doctrine de la théologie chrétienne, tire sa source dans le délabrement de l'humanité depuis la Chute causée par la désobéissance d'Adam et Ève qui, en mangeant le fruit défendu de l'arbre de la connaissance, prirent conscience du bien et du mal.

¹⁹ Sigmund Freud, *Actes obsédants et exercices religieux*, traduction française par Marie Bonaparte revue par l'auteur, 1932. Originellement publié en 1907. Réimpression. Paris : Les Presses universitaires de France, 1973, 3^e édition, 101 pages. (pp. 81 à 94).

Définition.

Le *Catéchisme de l'Église Catholique* définit le péché comme « une faute contre la raison, la vérité, la conscience droite; il est un manquement à l'amour véritable, envers Dieu et envers le prochain, à cause d'un attachement pervers à certains biens. Il blesse la nature de l'homme et porte atteinte à la solidarité humaine. Il a été défini comme "une parole, un acte ou un désir contraires à la loi éternelle" »²⁰.

Emprise.

Dans son autobiographie (*Les confessions*), Augustin d'Hippone raconte qu'à l'âge de seize ans, il s'était rendu en compagnie de son père aux thermes d'une petite ville de l'actuelle Algérie et qu'il y avait eu une magistrale érection.

Cet adolescent, qui deviendra saint Augustin, marquera la théologie chrétienne en martelant sa certitude qu'il y a en l'homme quelque chose de fondamentalement mauvais. Le péché, dira-t-il, est un « amour de soi jusqu'au mépris de Dieu »²¹. Ce genre d'assertion foisonne dans le petit Catéchisme et dans la Bible. « Voici, je suis né dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché. », déclare le psaume 51, 5. Que dire de plus?

Nous sommes tous héritiers de « la faute » dont il faut se repentir, qu'elle soit issue d'une pulsion sexuelle ou d'une conduite jugée hors norme. Saint Augustin n'a pas inventé le péché, mais, avec d'autres, il l'a perfectionné en lui attribuant une portée culpabilisante.

2.1.2 Culpabilité.

Le Petit Robert de la langue française définit la culpabilité selon deux axes, soit l'*état* d'une personne coupable, et le *sentiment* par lequel on se sent coupable, qu'on le soit réellement ou non.

L'emploi du sentiment de culpabilité comme outil de contrôle des populations ne date pas d'hier. La religion judéo-chrétienne en fait bon usage, depuis longtemps. Et elle est loin d'être la seule. Après avoir étudié de nombreux peuples à travers le monde, l'anthropologue Ruth Benedict concluait que les cultures pouvaient être classées en fonction de l'importance de l'utilisation de la honte ou de la culpabilité pour réguler socialement les activités de leurs

²⁰ Paragraphe 1849 in *Catéchisme de l'Église Catholique*

²¹ Saint Augustin, civ. 14, 28

membres. Elle releva que certaines tribus n'avaient pas de notion de péché et, de ce fait, de culpabilité. Notamment en ce qui concerne la sexualité :

*The attitude towards sex in Zuñis parallels certain standards we know in our civilization as Puritanical, but the contrasts are quite as striking as the parallels. The Puritan attitude towards sex flows from its identification as sin, and the Zuñis have no sense of sin. Sin is unfamiliar to them, not only in sex but in any experience. They do not suffer from guilt complexes, and they do not consider sex as a series of temptations to be resisted with painful efforts of the will.*²²

Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa. « Par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute .» Récitant à haute voix la formule consacrée du confiteor en se frappant la poitrine, les fidèles reconnaissent leur état de pécheur et participent collectivement au sentiment de culpabilité.

Freud attribue au domaine de la religion plutôt qu'à celui de la névrose le sentiment de culpabilité émanant d'une tentation qui ne s'éteint jamais, et considère les actes cérémoniels comme un geste de défense et de protection contre un châtement divin. Paradoxalement, il note que certains actes réprouvés par la religion, dont la manifestation des instincts réprimés, sont justement accomplis en son nom et à son profit. La dualité entre sexe et procréation en est un bel exemple.

2.1.3 Expiation.

« Rite effectué pour apaiser la colère divine », nous dit le Dictionnaire de la Langue Française. Pour l'effacer, le péché, une fois reconnu et conscientisé par le sentiment de culpabilité, doit être expié.

Les chrétiens expliquent le fonctionnement de l'expiation par trois schèmes de pensée, appelés théories.

Théorie de la rançon, liée à la signification de la mort de Jésus-Christ. D'après cette théorie, la mort du Christ a servi de rançon payée à Satan pour le contentement de sa juste revendication sur les âmes de l'humanité, à la suite du péché originel.

²² Ruth Benedict, *Patterns of Culture*, New York, Routledge & Kegan Paul Ltd., 1935, p. 90

Théorie de la satisfaction. Dans le contexte théologique, le terme « satisfaction » ne signifie pas « gratification » comme on l'utilise couramment, mais pénitence, où la satisfaction consiste à payer sa dette.

Théorie de l'ordre moral. Cette théorie voit le châtement de Jésus sur la place publique comme une démonstration de l'importance qu'accorde Dieu au respect de l'ordre moral.

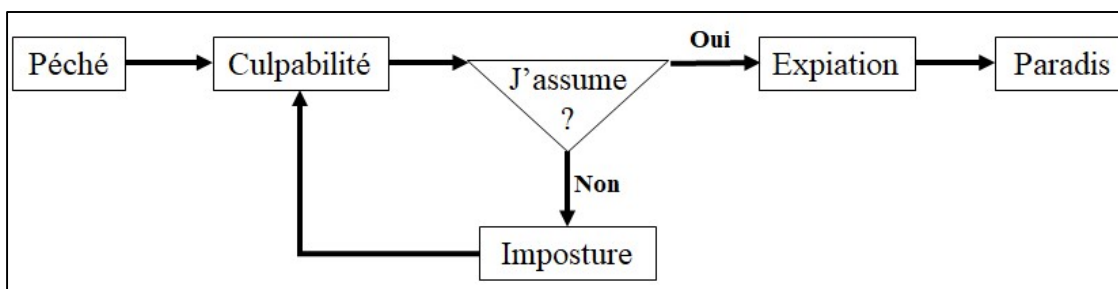
Que ce soit pour le paiement d'une rançon, d'une dette ou le maintien d'une certaine moralité, l'idée derrière reste la même: se libérer d'une faute. Et pour ce faire, le pécheur devra compléter les quatre étapes menant à l'expiation, soit l'examen de conscience, la contrition, la confession et la pénitence. L'exercice devra être sanctionné par un prêtre dûment accrédité qui a, en ce domaine, un droit de vie et de mort. « Tout homme à qui vous remettrez ses péchés, ils lui seront remis; tout homme à qui vous maintiendrez ses péchés, ils lui seront maintenus. »²³, nous dit saint Jean.

2.2 Sentiment d'imposture

Le sentiment d'imposture peut avoir bien des origines et prendre différentes formes, comme nous le verrons dans l'étude de notre corpus.

Dans un contexte judéo-chrétien, l'imposteur, réel ou imaginé, se trouvera coincé entre la culpabilité et le désir d'expiation. L'imposture se poursuivra tant que la faute ne sera pas admise, puis rachetée. La figure suivante illustre ce processus.

Figure 1 : Processus judéo-chrétien de péché-culpabilité-expiation



²³ Évangile selon saint Jean, (Jn 20, 23)

Dans des cas extrêmes du syndrome de l'imposteur, certains individus complètement innocents développent un sentiment de culpabilité si intense qu'ils finissent par commettre un crime dans le seul but de donner une raison à cette culpabilité. Paradoxalement, la culpabilité devient alors non pas la conséquence du crime, mais sa cause, car il s'agit pour le coupable de pouvoir se représenter la faute pour enfin l'expier.

Chapitre 3 : Influence de la religion et du sentiment d'imposture

3.1 Chez Georges Bernanos

Dès l'adolescence, Georges Bernanos, né à Paris le 20 février 1888, a peur de mourir. « Je crains la mort, et par malheur [...] j'y pense toujours. J'ai terriblement peur de ce diable de petit trou dont parle Pascal »²⁴, confie-t-il à un prêtre. Pour conjurer le sort, Bernanos fera de sa vie et de son œuvre une aventure spirituelle parsemée de tourments où s'affrontent le Bien et le Mal. Son prêtre Cénabre (*L'imposture*), à qui il refuse l'expiation de ses péchés, en est un bel exemple.

Auteur paradoxal et anticonformiste, Georges Bernanos a traversé deux guerres qui ont laissé leurs traces. Il en est ressorti désillusionné, voire écœuré par cette humanité au bord du précipice. L'extrait suivant, tiré de son livre *La liberté pour quoi faire?*, résume bien les sentiments qui ont servi de fil conducteur à son œuvre romanesque :

Le pire malheur du monde, à l'heure où je parle, est qu'il n'a jamais été plus difficile de distinguer entre les constructeurs et les destructeurs, car jamais la barbarie n'a disposé de moyens si puissants pour abuser des déceptions et des espoirs d'une humanité ensanglantée, qui doute d'elle-même et de son avenir. Jamais le Mal n'a eu d'occasion meilleure de feindre accomplir les œuvres du Bien. Jamais le Diable n'a mieux mérité le nom que lui donnait déjà saint Jérôme, celui de Singe de Dieu.²⁵

3.1.1 Entre Dieu et Diable.

Bernanos prend son rôle d'écrivain très au sérieux. « Le bon Dieu ne m'a pas donné une plume pour m'amuser avec », dira-t-il un jour dans une lettre²⁶.

Sous le soleil de Satan, premier livre remarqué écrit en 1926, annonce son combat avec le péché, la puissance du mal et le pouvoir de la rédemption. *L'imposture*, parue en 1927, et *Journal d'un curé de campagne*, publié en 1936, tirent dans le même sens.

²⁴ Éric Benoît, *Bernanos, littérature et théologie*, Paris, Les éditions du Cerf, 2013, p. 9.

²⁵ Georges Bernanos, *La liberté pour quoi faire?*, Paris, Gallimard, Treizième édition, 1953, p. 7.

²⁶ *Op. cit.*, p. 10.

Bernanos explore le combat entre le Bien et le Mal, entraînant à sa suite le péché et la culpabilité. Il n'offre à ses personnages que la mort comme acte de contrition. Presque tous ses protagonistes d'importance sont taxés d'une maladie insidieuse, un « Mal inoculé » allant du cancer à la folie, en passant par la faiblesse cardiaque et la tuberculose. Le décor se situe dans des villages qui ressemblent à de petits enfers où règnent le désordre et la décadence. Les nobles ne le sont que de nom et prêtres et curés s'enfoncent dans une lutte sans merci avec le diable. Péché, culpabilité et expiation forment le chemin sur lequel voyage l'intrigue.

Devenu la proie du Malin, l'abbé Donissan (*Sous le soleil de Satan*) se voit privé de la paix qu'il donne à ses ouailles. Il prie son Dieu de lui ouvrir les yeux pour qu'il puisse bien voir sa croix et mériter son paradis. Bien que de la plus haute vertu, l'abbé Chevance (*L'imposture*) se prend en pitié, certain de n'avoir jamais rien fait de bon, ni même d'utile. Il ne se croit jamais plus méritant qu'un ver de terre et se soumet totalement à la volonté de Dieu. Ayant perdu la foi, l'abbé Cénabre (*L'imposture*) continue de prêcher afin de garder les avantages qu'offre sa position. Une position qui deviendra intenable. L'apostolat du curé d'Ambricourt (*Journal d'un curé de campagne*) est caractérisé par la souffrance physique (cancer de l'estomac) et spirituelle dont il se croit indigne. « Si j'entraîs au paradis sous ce déguisement, il me semble que je ferais sourire jusqu'à mon ange gardien », dira-t-il.²⁷

Donissan, Chevance, Cénabre et Ambricourt ne sont que quelques-uns des acteurs lancés dans l'arène contre le Mal. À leur manière, chacun se voit indigne d'endosser l'armure du combattant. Ils se perçoivent comme des imposteurs que personne ne démasque et qui devront un jour ou l'autre faire face à la musique devant saint Pierre.

Cela rejoint les préoccupations de l'écrivain qui désespère de la moralité de son époque. Il y revient dans ses essais avec une violence teintée de tristesse. Dans ce contexte, Bernanos ne serait-il pas, à sa manière, un Donissan, un Chevance, un Cénabre ou un Ambricourt, dénonçant un système dont il profite des bienfaits?

3.1.2 L'Imposture

Né d'un père ivrogne et d'une mère laveuse de linge, Cénabre, héros de *L'imposture*, se réfugie dans le sacerdoce. Il échappe ainsi à la pauvreté et à la honte que lui fait subir cette

²⁷ S. Marie-Céleste, *Bernanos et son optique de la vie chrétienne*, Paris, A. G. Nizet, 1967, p. 78.

famille indigne, ce « troupeau dégradé dont il croit n'être sorti que par un miracle d'intelligence et de volonté »²⁸. Sa vie durant, il se cachera derrière un masque pour ne pas « revivre les humiliations de sa misérable enfance et [...] être reconnu tout à coup et nommé par son nom. »²⁹

Le séminariste reste studieux, docile, âpre au travail, « comme on est âpre au gain, irréprochable. Seulement, dès le premier pas franchi, son cœur s'était fermé, ne s'ouvrirait jamais plus. »,³⁰ dira l'un de ses maîtres. Au fil du temps, Cénabre se construit une vie confortable de prêtre-écrivain qu'il règle au quart de tour avec ses mensonges.

Un soir, alors qu'il prie comme à l'habitude dans sa chambre, une terrible révélation le secoue:

Le vide qui s'ouvre, la vertigineuse plongée arrache enfin une parole à l'abbé Cénabre:

— Dieu! dit-il.

[...] un silence inouï, formidable, tomba sur lui comme une masse de plomb. Telle fut la brusquerie de l'attaque, et si totale cette soudaine défaillance de l'âme, qu'il se jeta hors de son lit, s'échappa. [...] il voyait dans la glace son regard béant... mais il semblait que les choses eussent perdu chacune leur sens particulier, ne répondissent plus à leur nom, fussent muettes. Le regard lui-même exprimait à présent moins la terreur qu'une surprise absolue... « Je ne crois plus », s'écria-t-il d'une voix sinistre.³¹

Ébranlé jusque dans ses fondations, il fait venir Chevance, un abbé humble et pieux qui n'a que la prière à offrir. « [...] laissez-moi céder la place à Dieu. Je ne ferai pas la folie de me fier à mes propres lumières. »³² Cénabre rejette cette grâce qui l'obligerait à faire pénitence et à quitter sa vie confortable. La nuit même, il tente de se suicider. Le revolver s'enraie. Cénabre comprend alors qu'une force plus grande que la sienne empêche la mort d'advenir, et qu'« en retour de la vie, [...] un bien plus précieux [sera exigé :] son orgueil. »³³

La culpabilité de l'abbé, qu'exacerbe sa prise de conscience, rend son péché (la perte de la foi) intolérable et le pousse à cette tentative de suicide. Ne croyant plus aux principes de miséricorde et de rédemption, l'expiation devient alors impossible. Il n'a d'autre choix

²⁸*Op. cit.*, p. 325.

²⁹*Ibid.*, p. 326

³⁰*Ibid.*, p. 118.

³¹*Ibid.*, p. 54-55

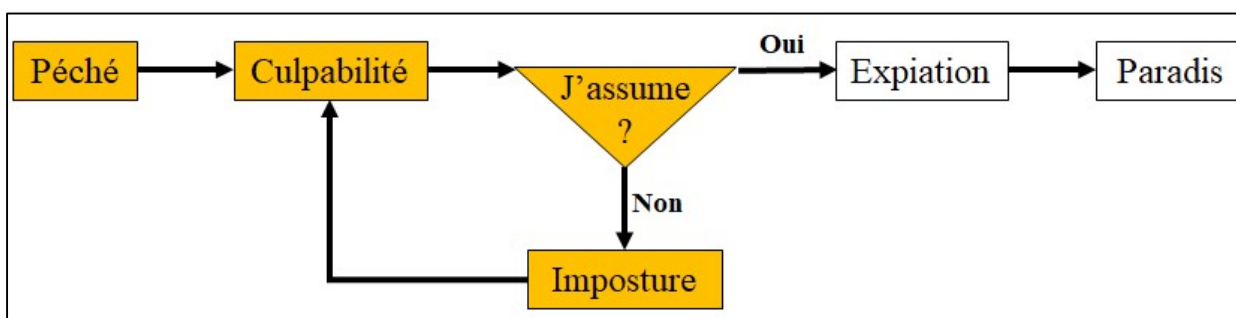
³²*Ibid.*, p. 76.

³³*Ibid.*, p. 145.

que de se réfugier dans une position d'imposture dans laquelle il contraint tout son être, jusqu'à son âme.

La figure suivante schématise le processus judéo-chrétien dans lequel Cénabre est entraîné et qui le conduit à l'imposture.

Figure 2 : Processus judéo-chrétien de péché-culpabilité-expiation : *L'imposture*.



Sa résignation lui procure une certaine paix, mais jamais la tranquillité d'esprit: « Car lorsque ce mensonge est total, embrasse toute la vie, règle chaque pensée, aucun repos n'est à prévoir sur la route aride et fatale. L'œuvre chaque jour défaite est à commencer chaque jour. »³⁴.

Confesseur de Cénabre, l'abbé Chevance emprunte la même trajectoire, pour des raisons tout autres. Après avoir pratiqué un exorcisme qui sauva la vie d'une jeune fille, il est injustement renvoyé de sa paroisse par les autorités ecclésiastiques. Dès lors, il se considère comme un imposteur devant Dieu et tous ceux qui le représentent³⁵:

En dépit des consolations et des encouragements de l'évêque qui, « ne condamnant que l'imprudence et rendant justice aux intentions », offrait une autre paroisse au prêtre repentant, l'infortuné crut sa réputation perdue, son honneur sacerdotal en péril. L'idée ne lui vint même pas du tort injuste qu'il avait subi, mais l'indulgence de ses supérieurs, — leurs bontés, disait-il, — achevèrent de le réduire au désespoir. Il se crut désormais indigne du ministère, ou du moins de toute autorité. Dans son âme d'enfant, certaines contradictions qui paraîtraient, à d'autres, intolérables, sont acceptées telles quelles, subsistent sans débat. Ainsi ne doutait-il pas d'avoir agi envers sa folle selon le précepte de la charité, accompli son devoir. Mais il ne doutait pas non plus que l'irritation de ses chefs

³⁴*Ibid.*, p. 123.

³⁵*Ibid.*, p. 63.

fût légitime. Le bruit fait à propos d'un acte si simple était une preuve assez forte de son impardonnable maladresse, bien qu'il n'eût su dire comment.³⁶

Chevance endure sans broncher les foudres et les humiliations répétées de Cénabre, convaincu d'en mériter le châtement. Jusqu'à son dernier souffle, il se considérera comme indigne d'être sauvé: « Je dois entrer dans la mort comme un homme, un homme vraiment nu. Je ne suis même plus un pécheur, je ne suis rien qu'un homme, un homme nu. »³⁷

Chez Bernanos, le désespoir qu'engendre l'imposture, qu'elle soit volontaire comme chez Cénabre ou induite par une pauvre estime de soi comme l'aura vécue Chevance, est la véritable mort: « [...] ce désespoir qui fait de l'homme le bourreau de soi-même est déjà la mort. L'homme mort n'est pas celui qui a cessé de vivre de la vie biologique, mais celui qui s'est coupé des sources de la vie. »³⁸

« Celui capable de résoudre le problème de l'imposture », ajoutera l'auteur, « aura la clef pour résoudre tous les autres. »³⁹

3.2 Chez Michel Tremblay

Un appartement du quartier Plateau Mont-Royal rempli de femmes sert de creuset à la création artistique de Michel Tremblay, dramaturge, romancier et scénariste.

Profitant de l'effervescence sociale et culturelle amorcée par la Révolution tranquille, l'auteur, né le 25 juin 1942 à Montréal, impose dès la mi-vingtaine une dramaturgie qui brise les tabous. Le 28 août 1968 au Théâtre du Rideau Vert, il frappe un grand coup avec *Les Belles-sœurs*, une pièce qui fait scandale en transgressant les principes sacro-saints prônés par la petite bourgeoisie tournée résolument vers les classiques français et la morale religieuse. Tremblay intègre de façon franche et directe le jocal québécois, et y arrime un humour qui s'appuie sur le grotesque et la caricature, chose encore inédite dans le théâtre de l'époque. Les portraits sans retenue qu'il dresse du quotidien des femmes de la classe

³⁶*Ibid.*, p. 54-55

³⁷*Ibid.*, p. 476.

³⁸Colin W. Nettelbeck, *les personnages de Bernanos romancier*, Paris, Lettres Modernes Minard, 1970, p. 140.

³⁹*Ibid.*, p. 197.

ouvrière, des travestis, des homosexuels et des schizophrènes, choquent une partie du public et de la critique.

Dans une scène des *belles-sœurs*, l'auteur dépeint l'emprise de la religion catholique du temps. Il brosse un tableau de femmes asservies au mari et aux tâches ménagères qui s'agenouillent devant la radio pour réciter leur chapelet. Il récidive en 1978 avec *La grosse femme d'à côté est enceinte*, où l'un des personnages — une prostituée — décrit l'obéissance inconditionnelle que montrait sa mère envers l'Église:

[Elle] revoyait [...] la maison, toute de guingois, jamais peinte, lépreuse, où sa mère élevait courageusement ses huit enfants entre les deux grandes bornes qui limitaient sa vie: la prière du matin et la prière du soir, religieuse à l'excès, soumise à son curé plus qu'à son mari, confiante en la religion catholique au point d'avoir réussi à effacer en elle toute trace de caractère personnel ou de trait propre. Elle était la mère comme l'entendait l'Église et poussait la naïveté jusqu'à s'en vanter. « J'ai jamais rien faite contre l'Église ni contre le bon Dieu, pis chus sûre que mon Ange Gardien époussette ma place au ciel tous les matins! » Cette exécration naïveté que Mercedes avait toujours rêvé de détruire, sa mère l'avait gardée jusqu'à la fin. Elle était morte en disant: « J'vois le bon Dieu! J'vois la Sainte Vierge! Pis j'vois mon Ange Gardien avec son plumeau! »⁴⁰

3.2.1 Une société qui se cherche.

Cellule familiale. Au carcan social et religieux des premières pièces, Tremblay ajoute le caractère trouble de la cellule familiale amputée par un père absent, et qui se manifeste sous forme d'une oppression cruelle et négative, où la communication reste impossible et où les frustrations s'accumulent. Conditionnées par le contexte social, la tradition et la religion, les mères demeurent incapables d'assumer le rôle de chef de famille.

Miroir du Québec. Les pièces de Tremblay sont construites sur des situations qui forcent les choix: accepter d'être « né pour un petit pain », ou se révolter. Familles brisées, insatisfactions de toutes sortes et religion paralysante symbolisent la société sclérosée de l'époque. Par la métaphore, l'auteur montre, critique, bouleverse.

Porte-étendard et imposteur. Avec ses protagonistes homosexuels, ses travestis et ses rêveurs déçus, Tremblay prend position. Il montre et dénonce l'autre face des Québécois, celle qu'on cherche à cacher. Le personnage d'Hosanna⁴¹, un travesti qui

⁴⁰ Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*, Montréal, Leméac Éditeur, 2015, p. 66-67

⁴¹ Michel Tremblay, *Hosanna* suivi de *La duchesse de Langeais*, Montréal, Leméac Éditeur, 1984, p. 12-13

s'habille comme Elizabeth Taylor dans Cléopâtre, mais « en infiniment plus *cheap* »⁴², dira Tremblay, en est un bel exemple. « [...] malgré ce déguisement grotesque, Claude-Hosanna-Cléopâtre ne doit pas être “drôle”. C'est un travesti *cheap* avec tout ce que ça comporte de touchant, de triste, d'exaspérant et d'exaltant parce qu'exalté. »⁴³, ajoute l'auteur.

Les travestis de Tremblay sont enfermés dans un microcosme qui possède ses propres codes de fonctionnement. Dédiés à leur personnage d'imposteur, ils passent leur temps entre les préparatifs ritualisés et leurs prestations pseudo-artistiques.

Que ce soit Hosanna, la duchesse de Langeais ou Sandra⁴⁴, les travestis comme les rêveurs désenchantés que nous présente Tremblay maintiennent un rapport ambigu avec leur propre identité, ce qui les pousse à l'imposture. Cette identité, complexe, plurielle et souvent conflictuelle, est à l'image de la société québécoise.

3.2.2 Le trou dans le mur.

« Quelqu'un m'attendait au soubassement du Monument-National pour me livrer sa vie, me demander l'absolution, la rédemption, et je n'avais pas le choix, je devais obéir à son appel »⁴⁵, raconte François Laplante en devenant confesseur de fantômes.

Les aveux de Willy Ouellette, le roi de la ruine-babines, mort pour avoir osé défendre une prostituée, expriment bien le point de bascule que vivent les protagonistes. Désespérés, ils finissent par commettre l'irréparable:

Ça t'est-tu déjà arrivé, toé, de parvenir à un point où t'es pus capable d'en prendre? T'sais, la seconde d'avant, t'avais encore de la patience ou ben de l'endurance, t'étais sûr d'être encore capable d'en avaler pour un bon bout de temps, pis tout d'un coup, y se passe quequ'chose, y a une cassure qui se fait quequ'part en dedans de toé, ça fait un gros crac au niveau de ton estomac... pis tu vois rouge!⁴⁶

Une fois le péché commis, la culpabilité s'installe et crée une prison, un purgatoire dont la sortie passe par l'expiation. « Pour que je retrouve enfin la paix », dira Gloria la si

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Op. cit.*, 100. p

⁴⁵ *Op. cit.*, p. 107.

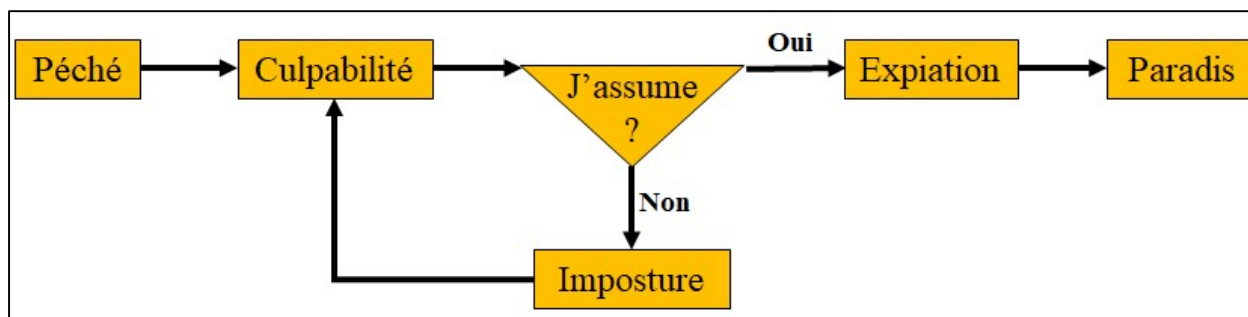
⁴⁶ *Ibid.*, p. 96-97.

peu glorieuse, « [...] Parce que chuis coupable. [...] Parce que je regrette. [Faut que] tu me dises que chuis en rémission. Que tu me donnes d'un côté l'absolution d'un curé et de l'autre la rémission du docteur. »⁴⁷

Jean-le-Décollé avait troqué sa robe d'ecclésiastique abuseur d'enfants « contre celle d'une guidoune pratiquante »⁴⁸. Avant son assassinat, il revêtait tous les soirs son costume d'imposteur et payait ses dettes en se faisant lui-même violer « une guenille qu'on se passe de main en main pour s'essuyer. »⁴⁹ Sur ses conseils, François refuse la confession du tueur. « [...] si vous pardonnez à quelqu'un qui le mérite pas vous êtes condamné à prendre sa place... »⁵⁰. Tooth-Pick restera prisonnier de son enfer, comme le protagoniste de Bernanos (dans le cas de Cénabre, accusé et accusateur vivent sous le même toit).

Après avoir reconnu leur vie d'imposture, les victimes de Tooth-Pick obtiennent la rédemption tant espérée et montent à l'étage supérieur pour rejoindre les grands disparus du Monument-National. La figure suivante illustre leur parcours. Un parcours imparfait, mais qui, par l'expiation, trouve un dénouement heureux.

Figure 3: Processus judéo-chrétien de péché-culpabilité-expiation: Le trou dans le mur.



La curiosité l'emportant, François finit par suivre les autres. Sa présence, parmi les célèbres revenants, est complètement ignorée. Le sentiment d'imposture se retourne alors contre lui:

Je ne m'étais jamais senti aussi abandonné de toute ma vie! Je crois que ça s'appelle le syndrome de l'imposteur: on est convaincu de ne pas être à sa place,

⁴⁷ *Ibid.*, p. 45.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 150.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 152.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 158.

ou alors qu'on ne mérite pas ce qu'on a, qu'on est indigne, un misfit, quoi, un inadapté. J'étais un inadapté et j'étais coupable de me tenir sur cette scène avec des gens [...] qui avaient rêvé toute leur vie d'aboutir là et qui, eux, l'avaient mérité.⁵¹

⁵¹ *Ibid.*, p. 229.

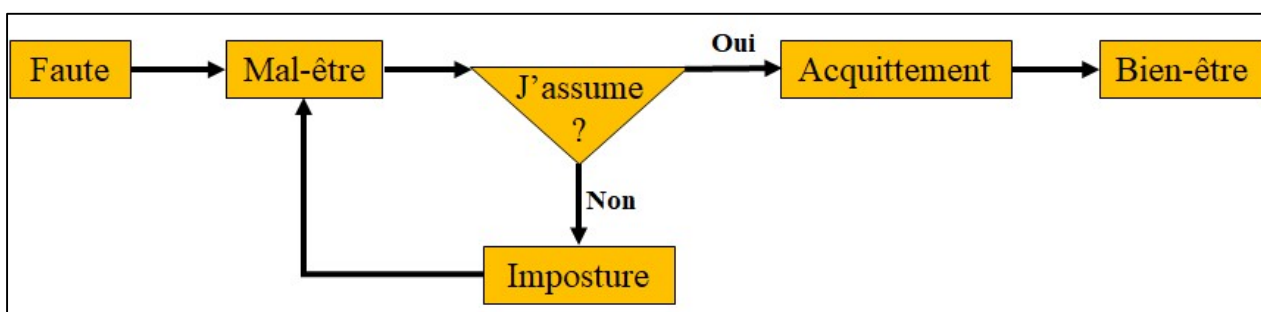
Chapitre 4 : Valeurs religieuses et sentiment d'imposture dans le volet création

L'œuvre présentée dans la première partie de ce mémoire repose sur la quête d'identité et l'acceptation de soi. Tout au long de l'intrigue, le syndrome de l'imposteur et la difficulté qu'ont les protagonistes à s'attribuer un mérite qui leur revient de plein droit apparaissent en filigrane. Chacun porte une croix qu'il s'impose, une croix fabriquée de toutes pièces par des sentiments non fondés de péché et de culpabilité.

La religion a dicté la conduite du Cénabre de Bernanos et des personnages de Tremblay. Après avoir perdu de leur emprise, nos grands piliers judéo-chrétiens se sont adaptés à notre comportement qui, lui, n'a pas changé. Le péché est devenu une faute, un manque, un méfait. La culpabilité, un remords entraînant un état de mal-être. L'expiation s'est transformée en acquittement et le paradis, en retour au bien-être.

Que l'on soit croyant ou non, l'imposture demeure cet état d'enfermement où l'on endosse un costume de personnage pour mieux camoufler la cause du mal-être, réelle ou imaginée, en espérant ne pas être démasqué. La figure suivante schématise ce processus.

Figure 4: Processus de faute, de mal-être et d'acquittement



Chacun à sa manière, les quatre protagonistes du roman *Les ascensionnistes* luttent contre des démons qu'ils ont eux-mêmes créés.

Pierre Brindamour a eu la bonne fortune de vendre une invention qui lui a rapporté des millions. Aujourd'hui, il n'a pas tout, mais peut tout s'offrir. Son argent le pousse à jouer

un rôle qui ne lui convient pas. Un personnage qu'il déteste. L'imposture devient vite intolérable.

Jean Cameron, alias Capitaine Cam, est un itinérant qui règne en roi et maître sur le Bunker, un édifice en béton abandonné où il squatte avec une douzaine de sans-abris. Il hérite d'une fortune lorsque sa mère, déclarée folle, décède à l'hôpital Robert-Giffard. Ses avoirs seront gardés sous tutelle gouvernementale tant qu'il refusera de quitter la rue. Par nuits de grands vents, une hantise lui rappelle ce qu'il croit l'attendre. Un jour, il perdra la tête.

Jacques Ouibert. Meilleur ami de Pierre, rentré chez les moines à l'âge de vingt-deux ans. Après vingt-neuf années de cloître et plus de 75 000 prières, il croise une fillette en visite à l'abbaye qui chamboule sa vie avec une question qui tient dans un mot: pourquoi? L'édifice de ses certitudes est ébranlé alors que les interrogations s'additionnent. Pourquoi es-tu ici? Pourquoi tu n'as pas de famille, d'enfants? Pourquoi tu es seul? Pourquoi tu restes enfermé dans ce donjon? Pourquoi tu pries? Ce n'est pas tant l'avalanche de questions qui remue Dom Ouibert que l'absence de réponses. Il n'a toujours pas résolu l'énigme.

Chicane. Mère vietnamienne, père chinois. Chi Khan, de son vrai nom, est née imparfaite au dire des paysans de ce pays de rizières, convaincus que l'empire du Milieu ne produit que des sous-hommes au faible quotient intellectuel. Son bagage génétique condamnait la petite à devenir servante sexuelle dès que son corps le permettrait. C'est pourquoi sa mère consentit au plus grand des sacrifices: l'offrir en adoption. La fillette recommence à exister en franchissant le seuil de sa nouvelle maison au bord du Lac-Saint-Jean. De son passé, il ne reste rien, sauf une conclusion qui laisse derrière le plus amer des résidus: elle ne méritait pas d'être gardée, c'est pourquoi on l'a donnée aux étrangers.

L'intrigue. Pierre réalise qu'il ne sert à rien. Les idées suicidaires de Cam se ravivent lorsqu'il découvre dans un vieil album un testament qu'il avait rédigé à l'âge de sept ans. Dom Ouibert se réfugie chez Pierre après s'être fait mettre à la porte du monastère par le père abbé, qui lui conseille de trouver ce qu'il cherche, et Chicane s'invente une mère à qui elle parle en s'efforçant de mériter son amour.

Un concours de circonstances les amène tous au même endroit. Les rapprochements seront difficiles, chacun voyant dans l'autre ce qu'il déteste le plus chez lui. Une fuite ne fera

que prolonger l'agonie. C'est en comprenant les blessures de l'autre que chacun réussira à apprivoiser son propre mal-être et, ainsi, trouver une forme de rédemption.

Chapitre 5 : Observations comparatives

L'Imposture de Bernanos, *Le trou dans le mur* de Tremblay et l'œuvre du volet création du présent mémoire représentent trois époques étalées sur deux continents, s'étendant des années folles à aujourd'hui. Par le biais de tableaux, nous esquisserons pour ces périodes respectives, les grands courants culturels et sociaux. Nous aborderons ensuite la question religieuse en lien avec les piliers judéo-chrétiens, puis nous nous attarderons sur le sentiment d'imposture.

5.1 Culture et société

Bernanos	La France des années 20 : une société à la recherche de nouveaux repères <i>L'imposture</i> de Bernanos est écrit dans l'entre-deux-guerres, à l'époque des années folles, où la génération montante rêvait d'un monde nouveau. L'économie est en forte croissance et les divertissements de toutes sortes se multiplient. Paris devient la plaque tournante du monde artistique. Ce vent de changement touche toutes les sphères de la société et se poursuit jusqu'au <i>crash</i> de 1929.
Tremblay	Le Québec des années 60 : une société éprise de changements La Révolution tranquille marque un profond désir de changement du peuple québécois. Tremblay profite de l'effervescence pour transgresser les limites établies par la bourgeoisie et les bien-pensants. Porté par l'utilisation du joul comme langage référentiel, il assoit à la même table, les homosexuels, les travestis, les schizophrènes et les putes de la <i>Main</i> . <i>Le trou dans le mur</i> ramène tous ces personnages devenus fantômes.
Création	Le Québec d'aujourd'hui : une société de performance L'Internet et les réseaux sociaux font partie du quotidien. La nouvelle génération se préoccupe de l'environnement et le taux de natalité continue sa chute. La course à la performance se heurte aux nouveaux travailleurs qui priorisent la qualité de vie. L'image prime sur tout. Les groupes LGBTQ+ ont finalement une voix au chapitre. Les autochtones commencent à exister.

Les deux grandes guerres chez Bernanos, la Révolution tranquille chez Tremblay, la notion de succès dans une société en accélération chez l'auteur du présent mémoire. Des événements qui ont suffisamment marqué ces écrivains pour en teinter leur vision du monde et de ce fait, leurs œuvres. « Grandes douleurs, grandes délivrances », disait un sage. Chaque génération se doit de créer son propre monde.

5.2 Religion et piliers judéo-chrétiens

Bernanos	<p>Soumission L'Église reste très présente et son emprise ne fait pas de doute. À l'image de Cénabre, les ecclésiastiques demeurent des représentants de Dieu dont on ne conteste pas la bienveillance ni le jugement. La sexualité reste tabou. On gagne son ciel ou on brûle en enfer.</p>
Tremblay	<p>Rébellion L'Église reste présente dans les mentalités, mais son emprise s'égrène de plus en plus. Une scission s'opère entre les générations. Les aînés s'accrochent à leurs croyances tandis que les jeunes commencent à désertir les lieux de culte. La sexualité se débride, devient un cri de ralliement. Le bon Dieu n'est toutefois jamais loin. On le prie lorsque survient un drame et on lui demande d'intercéder en notre faveur pour se faire pardonner.</p>
Création	<p>Transformation Le rôle de l'Église se limite aux grands rituels: mariages, funérailles, fêtes religieuses d'importance. La sexualité et ses plaisirs sont ouvertement discutés. On dénonce les abus. La notion de péché, de culpabilité et d'expiation est remplacée par un équivalent dépouillé du sens religieux.</p>

De l'influence de l'Église, il ne reste aujourd'hui que sa force culpabilisante, ce qui n'est pas rien. Croyants comme athées vivent sous le joug du péché ou du regret, de la culpabilité ou du mal-être. La rédemption des péchés ou le retour au bien-être passe par une forme de pardon, que ce soit l'expiation ou la réparation.

5.3 Imposture

Bernanos	Cachée En réalisant qu'il n'a plus la foi, l'abbé Cénabre arrive rapidement à une croisée des chemins. Soit il se dénonce, soit il entreprend une vie d'imposture. Ne pouvant se résoudre à perdre sa position et tous les avantages qu'elle procure, il décide de porter le masque de l'imposteur. Bernanos fait de ses abbés, les bons comme les mauvais, des imposteurs non déclarés, qu'ils soient réels et endossés tel Cénabre, ou imaginés comme Chevance, qui se croit indigne de la grâce de Dieu.
Tremblay	Assumée « Je suis ». Deux mots qui décrivent bien la posture qu'affichent les travestis présentés par l'auteur du <i>Trou dans le mur</i> . À leurs risques et périls, ils crient haut et fort leur imposture et en acceptent les conséquences. Dénigrés, humiliés, ils refusent d'abdiquer devant leur nature profonde. Tremblay en fait un hymne à la différence. Ces hommes qui bousculent trop finissent comme des Jésus sur la croix.
Création	Méritée Le succès ne fait qu'exacerber un mal que portent depuis l'enfance les protagonistes du volet création. Une conviction profonde que l'on mérite ses reculs et que l'on vole ses avancées. La souffrance est à la hauteur du succès engendré. Pierre Brindamour n'en peut plus d'être riche. Chicane détruit ses peintures dès qu'on reconnaît son talent. L'auteur exploite les piliers judéo-chrétiens, sans les nommer. Ses personnages s'inventent des péchés pour justifier leur culpabilité. L'imposture devient le seul refuge possible. Accusé, accusateur et juge réunis en une seule personne. Une cellule de prison où l'on ferme soi-même la porte et lance la clé pour se punir d'avoir de l'argent ou du talent.

Nous sommes tous, jusqu'à un certain point, des imposteurs. Chacun traîne dans sa besace un nombre presque infini de masques qu'il porte suivant l'occasion. Armure tricotée dans la douleur. Qui se montre sous son vrai jour expose son flanc.

Années folles de l'après-guerre, Révolution tranquille succédant à la Grande Noirceur, création d'un univers hypermédiatisé par l'accélération de la technologie. Lorsqu'on y regarde de près, on constate que les grands événements servent de creuset aux grands changements, et que l'art, sous toutes ses formes (dramaturgie, musique, peinture, sculpture, littérature, blogues, etc.) en compose les ingrédients.

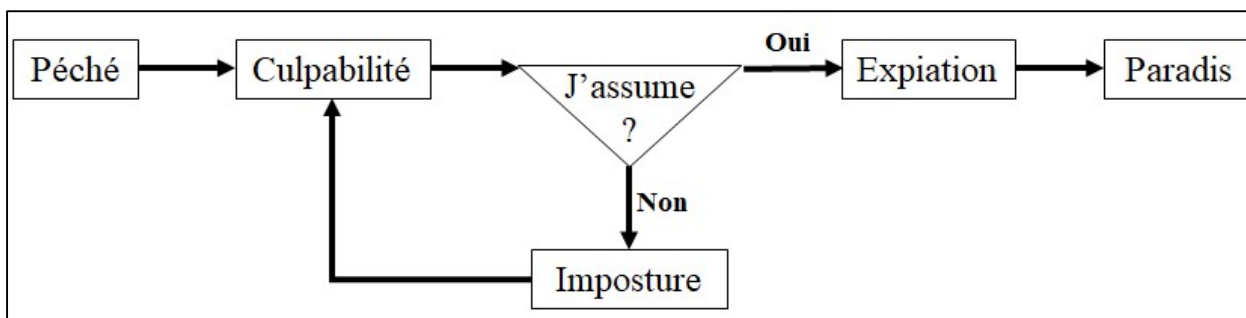
Même dégriffée, l'Église reste influente. Si on ne craint plus l'enfer, on aspire toujours au paradis. Pour nous montrer plus blanc que blanc, nous nous inventons des histoires, créons des images, portons des masques qui représentent un moi idéalisé. L'imposture tient bon. Puis un jour, le maquillage se met à couler. La culpabilité a ainsi fait son travail et la recherche d'une rédemption commence.

Conclusion

Cette partie du mémoire avait pour objectif d'explorer l'influence des piliers judéo-chrétiens et du sentiment d'imposture dans la trame narrative et la construction psychologique des personnages, par le biais de deux œuvres littéraires.

Après avoir cerné la portée de notre étude, nous avons présenté notre corpus, qui incarne deux époques et deux contextes distincts: *L'imposture* de Georges Bernanos et *Le trou dans le mur* de Michel Tremblay.

Nous avons ensuite creusé les concepts de valeurs religieuses et du sentiment d'imposture, avant d'en schématiser le processus:



Puis nous avons appliqué la mécanique aux œuvres de Bernanos et Tremblay. En superposant l'arc narratif et le développement des personnages de ces deux romans, il nous est apparu évident qu'indépendamment du chemin suivi, les points de départ et d'arrivée sont sensiblement similaires : le parcours est mis en branle par un péché ou un regret qui, à force de rumination, fait éclore chez les protagonistes un sentiment profond de culpabilité ou de mal-être. L'expiation ou le paiement de la dette devient alors la seule façon pour eux de retrouver une paix intérieure.

« Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme »⁵².

Croyants et athées, nous sommes tous sous l'influence du péché, de la culpabilité et de l'expiation. Ce trio demeure à ce jour un des plus grands régulateurs moraux de notre société,

⁵² Antoine Laurent Lavoisier. Chimiste, philosophe et économiste, né le 26 août 1743 à Paris, mort guillotiné le 8 mai 1794.

et continue d'exister même en dehors du cadre religieux, répondant ainsi à l'une de nos interrogations.

Sentant sa fin proche, l'abbé Cénabre finit par réaliser que « [les] succès, la réputation, l'autorité ne lui sont plus de rien: dans le métier d'homme célèbre, qui n'avance point recule... »⁵³ D'autres, toujours prisonniers de leur imposture, persistent et signent. Pour un temps. « Peux-tu croire! En moins d'un an! En moins d'un an, j'étais passée de complète *nobody* sans avenir à *demi-nobody* avec du potentiel! »⁵⁴ dira Gloria la si peu glorieuse. D'autres encore, habités par le syndrome de l'imposteur, se flagelleront jusqu'au sang avant de chercher une rédemption:

Le couteau de cuisine plonge dans la chevelure, puis tourne à gauche, tranchant la gorge. L'épaule est taillée en pièces, le thorax traversé de part en part, les pieds coupés aux chevilles. Lorsqu'elle s'arrête, il ne reste plus que des lambeaux de toile pendouillant dans un cadre de bois.

Chicane s'appuie contre le mur avant de s'affaler, mains et vêtements souillés d'un sang imaginaire. Cette femme flottant sur un lit de nénuphars devait mourir. Copie volée quelque part. Parce qu'un cerveau comme le sien ne crée pas. Il imite, il dérobe, et un jour, il se fait prendre. C'est alors que tout s'écroule.⁵⁵

Il serait intéressant d'approfondir la recherche, notamment sur l'imposture, en cette ère de communication virtuelle où la jeunesse s'enferme dans les sous-sols des maisons pour réapparaître dans un univers parallèle, sous forme d'avatars numériques.

Vivre par procuration. L'ultime imposture. Chose certaine, les masques de nos sociétés ultramodernes deviennent de plus en plus sophistiqués, de plus en plus épais, voire de plus en plus contraignants.

Une autre piste serait de suivre le chemin inverse en prenant pour hypothèse que la quête d'expiation n'existe qu'en fonction d'une culpabilité générée par la prise de conscience d'un péché. En se dissociant de leur crime, par exemple, certains tueurs célèbres de la littérature n'ont jamais ressenti le moindre remords.

⁵³ *Op. cit.*, p. 136.

⁵⁴ *Op. cit.*, p. 59.

⁵⁵ Volet création, p. 48

La littérature se nourrit des faiblesses humaines. Sous des déguisements toujours changeants, les piliers judéo-chrétiens et le sentiment d'imposture ne sont pas près de disparaître, dans nos œuvres comme dans nos vies.

Bibliographie

Corpus

BERNANOS, Georges, *L'imposture*, La Bibliothèque électronique du Québec, Collection Classiques du 20e siècle, Volume 19 : version 1.0. (Édition de référence: Paris, Librairie Plon, 1927), 303 p.

TREMBLAY, Michel, *Le trou dans le mur*, Montréal, Leméac/Acte Sud, 2006, 240 p.

Sources principales

BERNANOS, Georges, *La liberté pour quoi faire ?*, Paris, Gallimard, Treizième édition, 1953, 311 p.

BERNANOS, Georges, *Les enfants humiliés: journal 1939-1940*, Paris, Gallimard, Huitième édition, 1949, 265 p.

BUSH, William, *Souffrance et expiation dans la pensée de Bernanos*, Paris, Coll. Thème et mythes, N° 8, Lettres Modernes Minard, 1962, 210 p.

CHASSANGRE, Kevin, « J'ai réussi, j'ai de la chance... je serai démasqué » : revue de la littérature du syndrome de l'imposteur, dans *Pratiques Psychologiques*, vol. XXIII, n° 2 (juin 2017), p. 97-110.

FROGNEUX, Nathalie, « L'imposture du moi idéal, une lecture de Paul, par Hans Jonas » dans Benoît Bourguine, Joseph Famerée et Paul Scolas [dir.], *L'invention chrétienne du péché*, Paris (France), Les Éditions du Cerf, 2008, p. 69-84.

GALAND, David, « Héros de circonstance : l'imposture chez Cocteau, Boulanger et Denau » dans Arlette Bouloumié [dir.], *L'imposture dans la littérature*, Angers (France), Presses de l'Université d'Angers, 2011, p. 79-90.

MARIE-CÉLESTE, S., *Bernanos et son optique de la vie chrétienne*, Paris, A. G. Nizet, 1967, 156 p.

MARLIANGEAS, Bernard, *Culpabilité, péché, pardon*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2005, 133 p.

METTAYER, Arthur, *Culpabilité et péché*, Montréal, Éditions Fides, 1986, 252 p.

NETTELBECK, Colin W, *les personnages de Bernanos romancier*, Paris, Lettres Modernes Minard, 1970, 218 p.

ORAISON, Marc, *La culpabilité*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, 141 p.

O'SHARKEY, Eithne M., *The Role of the Priest in the Novels of Georges Bernanos*, New York, Vantage Press Inc., 1983, 126 p.

QUINIOU, Yvon, *Critique de la religion. Une imposture morale, intellectuelle et politique*, Paris, Éditions la ville qui brûle, 2014, 191 p.

ROCHON, François, « Fatalisme et merveilleux chez Michel Tremblay. Une lecture des Chroniques du Plateau Mont-Royal » : dans *Poésie québécoise et histoire littéraire*, vol. XXIV, n° 2 (hiver 1999), p. 371-395.

SALIN, Dominique, Bernanos et Bremond, dans *CAIRN, Matière et réflexion, Études 2009/4 (Tome 410)*, p. 507-516.

TREMBLAY, Michel, *La grosse femme d'à côté est enceinte*, Montréal, Leméac Éditeur, 2015, 285 p.

TREMBLAY, Michel, *Hosanna* suivi de *La duchesse de Langeais*, Montréal, Leméac Éditeur, 1984, 100 p.

SMITH, Donald, « Michel Tremblay et la mémoire collective » : dans *Lettres québécoises*, , n° 23 (automne 1981), p. 48-56.

WALSH MATTHEWS, Stéphanie A., *Le réalisme magique dans la littérature contemporaine québécoise*, A thesis submitted in conformity with the requirements for the degree of Doctor of Philosophy, Graduate Department of French University of Toronto, 2011, 296 p.

ZAMORA, Lois Parkinson, *Magical realism : theory, history, community*, Durham (N.C.) : Duke University Press, 2005, 558 p.

Sources secondaires

BOURBEAU, Lise, *La Guérison des 5 blessures*, Montréal, Éditions E.T.C., 2015, 267 p.

BOURGINE, Benoît, *L'invention chrétienne du péché*, Louvain (France), Les Éditions du Cerf, 2008, 128 p.

CHIWAKI, Shinoda, « L'imposteur malgré lui dans les œuvres de Nerval » dans Arlette Bouloumié [dir.], *L'imposture dans la littérature*, Angers (France), Presses de l'Université d'Angers, 2011, p. 173-179.

DROUIN, Marisol, *Le chant du lémurien* suivi de *Le mal être de l'imposteur*, Québec, mémoire présenté à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval, 2004, 146 p.

GÉRARDIN, Oliveto, *Confession d'un jeune moine*, Montrouge (France), Baillard Éditions, 2017, 400 p.

KELLY, Dan, *Ces hommes qui ont refusé de grandir*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1985, 311 p.